

Document fourni par la société Bibliopolis  
<http://www.bibliopolis.fr>

Oeuvres poétiques [Document électronique]. Premiers recueils. 1549-1553 /  
Joachim Du Bellay ; éd. critique établie par Daniel Aris et Françoise Joukovsky

A Tres illustre Princesse Madame Marguerite  
Seur unique du Roy Luy presentant ce livre  
Sonnet

Par un sentier inconneu à mes yeux  
Vostre grandeur sur ses ailes me porte  
Où de Phebus la main sçavante et forte  
Guide le frein du chariot des cieulx.  
Là elevé au cercle radieux  
Par un Demon heureux, qui me conforte,  
Celle fureur tant douce j'en rapporte,  
Dont vostre nom j'egalle aux plus haulx dieux.  
O Vierge donc, sous qui la Vierge Astrée  
A faict encor' en nostre siecle entrée!  
Prenez en gré ces poëtiques fleurs.  
Ce sont mes vers, que les chastes Carites  
Ont emaillez de plus de cent couleurs  
Pour aler voir la fleur des Marguerites.  
COELO MUSA BEAT

Au lecteur

Combien que j'aye passé l'aage de mon enfance et la meilleure part de mon adolescence assez inutilement, lecteur, si est-ce que par je ne sçay quelle naturelle inclination j'ay tousjours aimé les bonnes lettres: singulierement nostre poësie françoise, pour m'estre plus familiere, qui vivoy' entre ignorans des langues estrangeres. Depuis, la raison m'a confirmé en cete opinion: considerant que si je vouloy' gaingner quelque nom entre les Grecz, et Latins, il y faudroit employer le reste de ma vie, et (peult estre) en vain, etant j'à coulé de mon aage le temps le plus apte à l'etude: et me trouvant chargé d'affaires domestiques, dont le soing est assez suffisant pour dégouter un homme beaucoup plus studieux que moy. Au moyen de quoy, n'ayant où passer le temps, et ne voulant du tout le perdre, je me suis volontiers appliqué à nostre poësie: excité et de mon propre naturel, et par l'exemple de plusieurs gentiz espritz françois, mesmes de ma profession, qui ne dedaignent point manier et l'epée et la plume, contre la faulse persuasion de ceux qui pensent tel exercice de lettres

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

deroger à l'estat de noblesse. Certainement, lecteur, je ne pouroy' et ne voudroy' nier, que si j'eusse escrit en grec ou en latin, ce ne m'eust esté un moyen plus expédié pour aquerir quelque degré entre les doctes hommes de ce royaume: mais il fault que je confesse ce que dict Ciceron en l'oraison pour Murene, Qui cùm cytharoedi esse non possent, et ce qui s'ensuit. Considerant encores nostre langue estre bien loing de sa perfection, qui me donnoit espoir de pouvoir avecques mediocre labeur y gaingner quelque ranc, si non entre les premiers, pour le moins entre les seconds, je voulu bien y faire quelque essay de ce peu d'esprit que la Nature m'a donné. Voulant donques enrichir nostre vulgaire d'une nouvelle, ou plustost ancienne renouvelée poësie, je m'adonnay à l'imitation des anciens Latins, et des poëtes Italiens, dont j'ay entendu ce que m'en a peu apprendre la communication familiere de mes amis. Ce fut pourquoy, à la persuasion de Jaques Peletier, je choisi le Sonnet et l'Ode, deux poëmes de ce temps là (c'est depuis quatre ans) encores peu usitez entre les nostres: étant le Sonnet d'italien devenu françois, comme je croy, par Mellin de Saint Gelais, et l'Ode, quand à son vray et naturel stile, représentée en nostre langue par Pierre de Ronsard. Ce que je vien de dire, je l'ay dict encores en quelque autre lieu, s'il m'en souvient: et te l'ay bien voulu ramentevoir, lecteur, afin que tu ne penses que je me vueille attribuer les inventions d'autruy. Or, afin que je retourne à mon premier propos, voulant satisfaire à l'instance requeste de mes plus familiers amis, je m'osay bien avanturer de mettre en lumiere mes petites poësies: après toutesfois les avoir communiquées à ceux que je pensoy' bien estre clervoyans en telles choses, singulierement à Pierre de Ronsard, qui m'y donna plus grande hardiesse que tous les autres, pour la bonne opinion que j'ay tousjours eue de son vif esprit, exact sçavoir, et solide jugement en nostre poësie françoise. Je n'ay pas icy entrepris de respondre à ceux qui me voudroient blasmer d'avoir precipité l'edition de mes oeuvres, et, comme on dict, avoir trop tost mis la plume au vent. Car si mes ecriz sont bons, ma jeunesse ne leur doibt oster leur louange meritée. S'ilz ne sont tels, elle doibt pour le moins leur servir d'excuse: d'autant que si j'ay faict en cet endroit quelque acte de jeunesse, je n'ay faict si non ce que je devoy'. Pour le moins, ce m'est une faulte commune avecques beaucoup d'autres meilleurs espriz que le mien. Je ne suis tel, que je vueille blâmer le conseil d'Horace, quand à l'edition des poëmes: mais aussi ne suis-je de l'opinion de ceux qui gardent religieusement leurs ecriz, comme saintes reliques, pour estre publiez apres leur mort: sçachant bien que tout ainsi que les mors ne mordent point, aussi se sentent-ilz les morsures. Cete conscientieuse difficulté, lecteur, n'estoit ce qui me retardoit le plus en la premiere edition de mes ecriz. Je craignoy' un autre inconvenient, qui me sembloit avoir beaucoup plus apparente raison de future reprehension. C'est que telle nouveauté de poësie pour le commencement seroit trouvée fort estrange, et rude. Au moyen de quoy, voulant prevenir cete mauvaise opinion, et quasi comme applanir le chemin à ceux qui, excitez par mon petit labeur, voudroient enrichir nostre vulgaire de figures et locutions estrangeres, je mis en lumiere ma Deffence et illustration de la langue françoise: ne pensant toutefois au commencement faire plus grand oeuvre qu'une epistre et petit advertissement au lecteur. Or ay-je depuis experimenté ce qu'au paravant j'avoy assez preveu, c'est que d'un tel oeuvre je ne rapporteroy jamais favorable jugement de noz rethoriqueurs françoys, tant pour les raisons assez nouvelles, et paradoxes introduites par moy en nostre vulgaire, que pour avoir (ce semble) hurté un peu trop rudement à la porte de noz ineptes rimasseurs. Ce que j'ay faict, lecteur, non pour aultre raison que pour eveiller le trop long sillage des cignes et endormir l'importun croassement des corbeaux. Ne t'esbahis donques si je ne respons à ceux qui m'ont apellé hardy repreneur: car mon intention ne feut onques d'auctorizer mes petiz oeuvres par la reprehension de telz gallans. Si j'ay particularisé quelques ecriz, sans toutefois toucher aux noms de leurs aucteurs, la juste douleur m'y a contrainct, voyant nostre langue, quand à sa nayfve propriété si copieuse, et belle, estre souillée de tant de barbares poësies, qui par je ne scay quel nostre malheur plaisent communement plus aux oreilles

françoises que les escritz d'antique, et solide erudition. Les gentils esprits, mesmes ceulx qui suyvent la court, seule escolle ou voluntiers on apprend à bien proprement parler, devroient vouloir pour l'enrichissement de nostre langue, et pour l'honneur des espriz françois, que telz poètes barbares, ou feussent fouettez à la cuysine, juste punition de ceulx qui abusent de la patience des Princes, et grands Seigneurs par la lecture de leurs ineptes oeuvres: ou (si on les vouloit plus doucement traicter) qu'on leur donnast argent pour se taire; suyvant l'exemple du grand Alexandre, qui usa de semblable liberalité en l'endroit de Cherille, poète ignorant. Certes j'ay grand'honte, quand je voy' le peu d'estime que font les Italiens de nostre poësie en comparaison de la leur: et ne le treuve beaucoup estrange, quand je considere que voluntiers ceulx qui ecrivent en la langue Toscane sont tous personaiges de grand' erudition: voire jusques aux Cardinaux mesmes et aultres seigneurs de renom, qui daignent bien prendre la peine d'enrichir leur vulgaire par infinité de beaux escritz: usant en cela de la diligence et discretion familiere à ceulx qui legerement n'exposent leurs conceptions au publique jugement des hommes. Pense donques, je te prie, Lecteur, quel prix doivent avoir, en l'endroit de celle tant docte et ingenieuse nation Italienne, les escritz d'ung petit Magister, d'un Conard, d'un Badault, et aultres mignons de telle farine, dont les oreilles de nostre peuple sont si abreuvéés, qu'elles ne veulent aujourd'huy recevoir aultre chose. Je suis certain que tous lecteurs de bon jugement prendront ce que je dy en bonne part, veu que je ne parle du tout sans raison. Au fort, si nos petiz Rimeurs s'en trouvoient un peu fachez, je leur conseilleroy' de prendre patience: considerant que je ne suis ung Aristarque ou Aristophane, dont la grave censure doive oster leurs escritz du rôle de noz poësies, ou retarder leurs aucteurs de mieux faire à l'advenir. Aussi leur mescontentement ne me doit rompre ma deliberation, qui par veu solennel me suis obligé aux Muses de ne mentir jamais (que je le puisse entendre) ni en vin ni en poësie. Toutefois je ne veux pas du tout estre juge si severe, et incorruptible en matiere de poësie, que je suyve l'heresie de celuy qui disoit Mitte me in lapicidinas. Quelques uns se plaignent de quoy je blâme les traductions poëtiques en nostre langue, dont ilz ne sont (disent-ilz) illustateurs ny gaigez ny renommez. Aussi ne suis-je. Mais s'ilz n'alleguent aultre raison, je n'y feray point de response. Encores moins à ce qu'ilz disent, que j'ay reservé la lecture de mes escritz à une affectée demy-douzaine des plus renommez poètes de nostre langue. Car je n'avoy' entrepris de faire un catalogue de tous les autres, mesmes de ceulx qui ne m'estoient conneuz ny à leurs noms ny à leurs oeuvres. Ceux dont je ne cherche point les applaudissements ont occasion de gronder. Aussi me plaisent leurs aboys: car je n'en crain' gueres les morsures. Je fonde encor' (disent-ilz) l'immortalité de mon nom sur moindre chose que leurs escritz, dont toutefois ilz ne pretendent aucune louange. Ce n'est à eulx ny à moy à juger de nostre cause: qui (Dieu mercy) n'est de telle importance, que la court y doibve estre longuement embesognée. Aussi n'ay-je pas fondé mon advancement sur telles magnifiques comparaisons. Si en mes poësies je me loüe quelques fois, ce n'est sans l'imitation des anciens: et en cela je ne pense avoir encor' esté si excessif, que j'aye, pour illustrer le mien, offensé l'honneur de personne. Et puis je me vante d'avoir inventé ce que j'ay mot à mot traduit les aultres. A peu que je ne leur fay la response que fist Virgile à un quiddam Zoile, qui le reprochoit d'emprunter les vers d'Homere. J'ay (ce me semble) ailleurs assez deffendu l'imitation. C'est pourquoy je ne feray longue response à cet article. Qui voudroit à ceste ballance examiner les escritz des anciens Romains et des modernes Italiens, leurs arrachant toutes ces belles plumes empruntées dont ilz volent si haultement, ilz seroient en hazard d'estre accoutrez en corneille Horacienne. Si, par la lecture des bons livres, je me suis imprimé quelques traictz en la fantaisie, qui après, venant à exposer mes petites conceptions selon les occasions qui m'en sont données, me coulent beaucoup plus facilement en la plume qu'ilz ne me reviennent en la memoire, doibt-on pour ceste raison les appeller pieces rapportées? Encor' diray-je bien que ceulx qui ont leu les oeuvres de Virgile, d'Ovide, d'Horace, de Petrarque, et beaucoup d'aultres, que j'ay leuz

quelquefois assez negligemment, trouverront qu'en mes escriptz y a beaucoup plus de naturelle invention que d'artificelle ou supersticieuse imitation. Quelques ungs voyans que je finissoy' ou m'efforçoy' de finir mes sonnetz par ceste grace qu'entre les aultres langues s'est faict propre l'epigramme françois, diligence qu'on peult facilement recongnoistre aux oeuvres de Cassola Italien, disent pour ceste raison que je l'ay immité, bien que de ce temps là il ne me feust congneu seulement de nom, ou Apollon jamais ne me soit en ayde. Je ne me suis beaucoup travaillé en mes ecriz de ressembler aultre que moymesmes: et si en quelque endroit j'ay usurpé quelques figures et façons de parler à l'imitation des estrangers, aussi n'avoit aucun loy ou privilege de le me deffendre. Je dy encores cecy, Lecteur, affin que tu ne penses que j'aye rien emprunté des nostres, si d'avanture tu venois à rencontrer quelques epithetes, quelques phrases et figures prises des anciens, et appropriées à l'usage de nostre vulgaire. Si deux peintres s'efforcent de représenter au naturel quelque vyf protraict, il est impossible qu'ilz ne se rencontrent en mesmes traictz et lineamens, ayans mesme exemplaire devant eulx. Combien voit-on entre les Latins immitateurs des Grecz, entre les modernes Italiens immitateurs des Latins, de commencemens et de fins de vers, de couleurs, et figures poëtiques quasi semblables? Je ne parle point des orateurs. Ceulx qui voudront considerer le stile des Ciceroniens, ou aultres, ne trouverront estrange la ressemblance qu'ont ou pourront avoir les poèmes françois, si chacun s'efforce d'escrire par imitation des estrangers. Tous arts et sciences ont leurs termes naturelz. Tous mestiers ont leurs propres outiliz. Toutes langues ont leurs motz et loquutions usitées: et qui n'en voudroit user, il se faudroit forger à part nouveaux artz, nouveaux mestiers et nouvelles langues. Ce que j'ay dict, cetuy ci l'a dict encor', et cetuy là: aussi les Muses n'ont restrainct, et enfermé en l'esprit de deux ou trois tout ce qui se peut dire de bonne grace en nostre poësie. S'il y a quelques faultes en mes escriptz, aussi ne sont tous les aultres parfaictz. Ceulx qui avecques raison me voudront faire ce bien de me reprendre, je mettray peine d'en faire mon profit. Car je ne suis du nombre de ceulx qui ayment myeux deffendre leurs faultes que les corriger. Mais si quelques ungs directement ou indirectement (comme on dict) me vouloient taxer, non point avecques la raison et modestie accoutumée en toutes honnestes controversies de lettres, mais seulement avecques une petite maniere d'irrision et contournement de nez, je les adverty' qu'ilz n'attendent aucune response de moy: car je ne veux pas faire tant d'honneur à telles bestes masquées, que je les estime seulement dignes de ma cholere. Si quelques uns vouloient renouveler la farce de Marot et de Sagon, je ne suis pour les en empescher: mais il fault qu'ilz cherchent aultre badin pour jouer ce rôle avecques eux. Voylà ung petit desseing lecteur, de ce que je pouroy' bien respondre à mes calomniateurs, si je vouloy' prendre la peine de leur tenir plus long propoz. Quand à ceux qui blasment en moy cet etude poëtique, comme totalement inutile, s'ilz veulent combatre contre la poësie, elle a des armes pour se deffendre: s'ilz plaignent l'empeschement de ma promotion, je les remercie de leur bonne volonté. Ceux qui ayment le jeu, les banquetz et aultres menuz plaisirs, qu'ilz y passent et le jour; et la nuict si bon leur semble. Quand à moy, n'ayant aultre passetems de plus grand plaisir, je donneray volontiers quelques heures à la poësie. Et combien ce m'est un labeur peu laborieux, et coutumier, si ce n'est ou faisant quelque voiage ou en lieu qui n'ait aultre plus joyeuse occupation, bien l'entendent ceux qui me hantent de familiarité. J'ayme la poësie, me tire bien souvent la Muse (comme dict quelqu'un) furtivement en son oeuvre: mais je n'y suis tant affecté, que facilement je ne m'en retire, si la fortune me veult presenter quelque chose, ou avecques plus grand fruict je puisse occuper mon esprit. Je te prie donques, amy Lecteur, me faire ce bien de penser que ma petite muse, telle qu'elle est, n'est toutefois esclave ou mercenaire, comme d'ung tas de rymeurs à gaiges: elle est serve tant seulement de mon plaisir. Je te prie encores ne trouver mauvais cet advertissement, ou t'ennuyer de sa longueur, comme outrepessant les bornes d'une epistre. En recompence de quoy, je te fay' present de mon Olive augmentée de plus de la moitié, et

d'une Musagoeomachie, c'est à dire la Guerre des Muses et de l'Ignorance. Ceux qui ne trouvent rien bon, si non ce qui sort de leur main, y trouveront à mordre en beaucoup de lieux: mesme en cet endroit ou je fay mention de quelques sçavans hommes de nostre France. Les uns diront que j'en ay laissé que je ne devoy' pas oublier: les aultres, que je n'ay pas gardé l'ordre, nommant quelques ungs les derniers, qui meritoient bien estre au premier ranc. Je n'ay qu'une petite response à toutes ces objections frivoles: c'est que mon intention n'estoit alors d'ecrire une hystoire, mais une poësie. Et combien ce genre d'ecrire est peu consciencieux en telles choses, je m'en rapporte seulement à ceux qui l'entendent. Mais pourquoy pren-je tant de peine, lecteur, à preoccuper l'excuse de ce qui sera trouvé (peult estre) la moindre faulte de mes oeuvres? J'ay tousjours estimé la poësie comme ung somptueux banquet, ou chacun est le bien venu, et n'y force lon personne de manger d'une viande ou boire d'un vin, s'il n'est à son goust, qui le sera (possible) à celui d'un aultre. C'est encor' la raison pourquoy j'ay si peu curieusement regardé à l'orthographe, la voyant au jourdhuy aussi diverse qu'il y a de sortes d'ecrivains. J'approuve et loue grandement les raisons de ceux qui l'ont voulu reformer, mais voyant que telle nouveaulté desplaist autant aux doctes comme aux indoctes, j'ayme beaucoup mieulx louer leur invention que de la suyvre: pource que je ne fay pas imprimer mes oeuvres en intention qu'ilz servent de cornetz aux apothequaires, ou qu'on les employe à quelque aultre plus vil mestier. Si tu treuves quelques faultes en l'impression, tu ne t'en dois prendre à moy, qui m'en suis rapporté à la foy d'autruy. Puis le labeur de la correction est tel, singulierement en un oeuvre nouveau, que tous les yeux d'Argus ne fourniroient à voir les faultes qui s'i treuvent.

Auratus in olivam

Sola virûm nuper volitabat docta per ora

Laura, tibi Thuscis dicta, Petrarca, sonis:

Tantaque vulgaris fuerat facundia linguas,

Ut premeret fastu scripta vetusta suo.

At nunc Thuscanam Lauram comitatur Oliva

Gallica, Bellaii cura laborque sui.

Phoebus amat Laurum, glaucam sua Pallas Olivam:

Ille suum vatem, nec minus ista suum.

SALMONII MACRINI IULIODUNENSIS ODE IN OLIVAM IOACHIMI BELLAII ANDENSIS

Supreme vatum hîc postera quos feret,

Exacta et astat quos tulit hactenus,

Facunde Bellaï, coruscum

Andegavis Ligerique lumen:

Me bellicoso condita Julio,

Illustre cujus nomen habet, tulit

Urbs anserem rauce strepentem

Inter Apollineos olores.

Dulci tuo effers carmine me tamen,

Inter poestas atque aliquem facis,  
De musca avens barrhum videri:  
Metior at modulo meo me,  
Dixere multi Pictona quem prius:  
Malim sed Andes sint mihi patria,  
Urbs urbium quòd nostra prorsus  
In medio sita sit duarum.  
De judicatum sic et Horatio:  
Lucanus, anceps, esset an Appulus,  
Utrumque sub finem colonus  
Cum Venusinus agros araret.  
Te propter atqui hinc Andegavus ferar,  
Excîtus auras flatibus ut tuas  
Sublime cantem, prosperoque  
Sydera celsa petam volatu.  
Felix Olivas carminibus, tuas,  
An vate felix illa suo magis,  
Lauram secutura hinc Petrarchas,  
Quintiliam, Nemesin, Corinnam?  
Conjungeretur his utinam mea  
Olim Gelonis! mortua sit licet,  
Tristemque decedens Macrinum  
Liquerit heu! saturumque vitas.  
Sic illa vixit cum unanimi viro,  
Laude ut perenni digna sit evehi:  
At solus argutis valeres  
Tu facere id, Joachime, rythmis.

/

Je ne quiers pas la fameuse couronne,  
Saint ornament du Dieu au chef doré,  
Ou que du Dieu aux Indes adoré  
Le gay chapeau la teste m'environne.  
Encores moins veulx-je que l'on me donne  
Le mol rameau en Cypre décoré:

Celuy qui est d'Athenes honoré,  
Seul je le veulx, et le Ciel me l'ordonne.  
O tige heureux, que la sage Déesse  
En sa tutelle, et garde a voulu prendre,  
Pour faire honneur à son sacré autel!  
Orne mon chef, donne moy hardiesse  
De te chanter, qui espere te rendre  
Egal un jour au laurier immortel.

//

D'amour, de grace, et de haulte valeur  
Les feux divins estoient ceinctz, et les cieulx  
S'estoient vestuz d'un manteau precieux  
A raiz ardens, de diverse couleur.  
Tout estoit plein de beauté, de bonheur,  
La mer tranquille, et le vent gracieulx,  
Quand celle là naquit en ces bas lieux  
Qui a pillé du monde tout l'honneur.  
Eil' prist son teint des beaux lyz blanchissans,  
Son chef de l'or, ses deux levres des rozes,  
Et du soleil ses yeux resplandissans.  
Le ciel usant de liberalité  
Mist en l'esprit ses semences encloses,  
Son nom des Dieux prist l'immortalité.

///

Loyre fameux, qui ta petite source  
Enflés de maintz gros fleuves et ruyseaux,  
Et qui de loing coules tes cleres eaux  
En l'Ocean d'une assez vive course:  
Ton chef royal hardiment bien hault pousse  
Et apparoy entre tous les plus beaux  
Comme un thaureau sur les menuz troupeaux  
Quoy que le Pau envieux s'en courrouse.  
Commande doncq' aux gentiles Naiades



Sortir dehors leurs beaux palais humides  
Avecques toy, leur fleuve paternel,  
Pour saluer de joyeuses aubades.  
Celle qui t'a, et tes filles liquides,  
Deifié de ce bruyt eternal.

#### IV

L'heureuse branche à Pallas consacrée,  
Branche de paix, porte le nom de celle  
Qui le sens m'oste, et soubz grand' beauté cele  
La cruaulté, qui à Mars tant agrée.  
Delaisse donq' ô cruelle obstinée!  
Ce tant doux nom, ou bien te monstre telle,  
Qu'ainsi qu'en tout sembles estre immortelle,  
Sembles le nom avoir par destinée.  
Que du hault ciel il t'ait été donné,  
Je ne suis point de le croire etonné,  
Veu qu'en esprit tu es la souveraine:  
Et que tes yeux, à ceulx qui te contemplent,  
Coeur, corps, esprit, sens, ame, et vouloir emblent  
Par leur douceur angelique, et seraine.

#### V

C'estoit la nuyt que la Divinité  
Du plus hault ciel en terre se rendit  
Quand dessus moy Amour son arc tendit  
Et me fist serf de sa grand' deité.  
Ny le saint lieu de telle cruaulté,  
Ny le tens mesme assez me deffendit:  
Le coup au coeur par les yeux descendit  
Trop ententifz à ceste grand' beauté.  
Je pensoy' bien que l'archer eust visé  
A tous les deux, et qu'un mesme lien  
Nous deust ensemble également conjoindre.  
Mais comme aveugle, enfant, mal avisé,

Vous a laissée (hélas) qui étiez bien  
La plus grand' proie, et a choisi la moindre.

VI

Comme on ne peut d'oeil constant soutenir  
Du beau Soleil la clarté violente,  
Aussi qui voit votre face excellente  
Ne peut les yeux assez fermes tenir.  
Et si de près il croyde parvenir  
A contempler votre beauté luisante,  
Telle clarté à voir luy est nuisante,  
Et si le fait aveugle devenir.  
Regardez doncq' si suffisant je suis  
A vous louer, qui seulement ne puis  
Vos grands beautés contempler à mon gré.  
Que si mes yeux avoient un tel pouvoir,  
J'estimeroy' plus fermes les avoir,  
Que n'a l'oiseau à Jupiter sacré.

VII

De grand' beauté ma Déesse est si pleine,  
Que je ne voy' chose au monde plus belle.  
Soit que le front je voye, ou les yeux d'elle,  
Dont la clarté sainte me guide, et meine:  
Soit ceste bouche, ou souspire une haleine  
Qui les odeurs des Arabes excelle:  
Soit ce chef d'or, qui rendroit l'estincelle  
Du beau Soleil honteuse, obscure et vaine:  
Soient ces coustaux d'albâtre, et main polie,  
Qui mon coeur serre, enferme, estreinct, et lie,  
Bref, ce que d'elle on peut ou voir, ou croire.  
Tout est divin, celeste, incomparable:  
Mais j'ose bien me donner ceste gloire,  
Que ma constance est trop plus admirable.

VIII

Auray'-je bien de louer le pouvoir  
Ceste beauté, qui decore le monde?  
Quand pour orner sa chevelure blonde  
Je sens ma langue ineptement mouvoir?  
Ny le romain, ny l'atique sçavoir,  
Quoy que là fust l'ecolle de faconde,  
Aux cheveux mesme, où le fin or abonde,  
Eussent bien faict à demy leur devoir.  
Quand je les voy' si reluysans et blons,  
Entrenouez, crespes, egaulx et longs,  
Je m'esmerveille, et fay' telle complaincte:  
Puis que pour vous (cheveux) j'ay tel martyre,  
Que n'ay-je beu à la fontaine sainte?  
Je mourroy' cygne, ou je meurs sans mot dire.

IX

Garde toy bien ô gracieux Zephire!  
D'empestrer l'esle en ces beaux noeuds epars,  
Que çà, et là, doucement tu depars  
Sur ce beau col de marbre, et de porphire.  
Si tu t'y prens, plus ne voudras nous ryre  
Le verd printemps: ainçoys de toutes pars  
Flore voyant que d'autre amour tu ards,  
Fera ses fleurs dessecher par grand' ire.  
Que dy-je las! Zephire n'est-ce point,  
C'est toy, Amour, qui voles en ce point,  
Tout à l'entour, et par dedans ces retz.  
Que tu as faictz d'art plus laborieux  
Que ceulx, ausquelz jadis feurent serrez  
Ta douce mere, et le Dieu furieux.

X

Ces cheveux d'or sont les liens Madame,  
Dont fut premier ma liberté surprise,

Amour la flamme autour du coeur eprise,  
Ces yeux le traict, qui me transperse l'ame,  
Fors sont les neudz, apre, et vive la flamme,  
Le coup, de main à tyrer bien apprise,  
Et toutesfois j'ayme, j'adore, et prise  
Ce qui m'etraint, qui me brusle, et entame.  
Pour briser donq', pour eteindre, et guerir  
Ce dur lien, ceste ardeur, ceste playe,  
Je ne quier fer, liqueur ny medecine,  
L'heur, et plaisir, que ce m'est de perir  
De telle main, ne permett que j'essaye  
Glavye trenchant, ny froydeur, ny racine.

XI

Des ventz emeuz la raige impetueuse  
Un voyle noir etendoit par les cieux,  
Qui l'orizon jusqu'aux extremes lieux  
Rendoit obscur, et la mer fluctueuse.  
De mon soleil la clarté radieuse  
Ne daignoit plus aparoitre à mes yeulx,  
Ains m'annonçoient les flots audacieux  
De tous costez une mort odieuse.  
Une peur froide avoit saisi mon ame  
Voyant ma nef en ce mortel danger,  
Quand de la mer la fille je reclame,  
Lors tout soudain je voy' le ciel changer,  
Et sortir hors de leurs nubieux voyles  
Ces feux jumeaux, mes fatales etoiles.

XII

O de ma vie à peu pres expirée  
Le seul filet! yeux, dont l'aveugle archer  
A bien sceu mil',et mil' fleches lascher,  
Sans qu'il en ait oncq' une en vain tirée.  
Toute ma force est en vous retirée,

Vers vous je vien' ma guerison chercher,  
Qui pouvez seulz la playe dessecher,  
Que j'ay par vous (ô beaux yeux!) endurée.  
Vous estes seulz mon etoile amyable,  
Vous pouvez seulz tout l'ennuy terminer,  
Ennuy mortel de mon ame offensée.  
Vostre clarté me soit doncq' pitoyable,  
Et d'un beau jour vous plaise illuminer  
L'obscur nuyt de ma triste pensée.

### XIII

La belle main, dont la forte foiblesse  
D'un joug captif domte les plus puissans,  
La main, qui rend les plus sains languissans,  
Debendant l'arc meurtrier qui les coeurs blesse,  
La belle main, qui gouverne, et radresse  
Les freinz dorez des oiseaux blanchissans,  
Quand sur les champs de pourpre rougissans  
Guydent en l'air le char de leur maistresse,  
Si bien en moy a gravé le protraict  
De voz beautez au plus beau du ciel nées,  
Que ny la fleur, qui le sommeil attrait,  
Ny toute l'eau d'oubly, qui en est ceinte,  
Effaceroient en mil' et mil' années  
Vostre figure en un jour en moy peinte.

### XIV

Le fort sommeil, que celeste on doibt croire,  
Plus doux que miel, couloit aux yeulx lassez,  
Lors que d'amour les plaisirs amassez  
Entrent en moy par la porte d'ivoire.  
J'avoy' lié ce col de marbre: voyre  
Ce sein d'albastre, en mes bras enlassez  
Non moins qu'on void les ormes embrassez  
Du sep lascif, au fecond bord de Loyre.

Amour avoit en mes lasses mouëllés  
Dardé le traict de ses flammes cruelles,  
Et l'ame erroit par ces levres de roses,  
Preste d'aller au fleuve oblivieux,  
Quand le reveil de mon ayse envieux  
Du doux sommeil a les portes decloses.

XV

Pié, que Thétis pour sien eust avoué,  
Pié, qui au bout monstres cinq pierres telles,  
Que l'Orient seroit enrichi d'elles,  
Cil Orient en perles tant loué.  
Pié albastrin, sur qui est appuyé  
Le beau sejour des graces immortelles,  
Qui feut baty sur deux coulannes belles  
De marbre blanc, poly, et essuyé.  
Si l'oeil n'a plus de me nourir esmoy,  
Si ses thesors la bouche ne m'octroye,  
Si les mains sont en mes playes si fortes,  
Au moins (ô pié) n'esloingne point de moy  
Mon triste coeur, dont Amour a faict proye,  
L'emprisonnant en ce corps que tu portes.

XVI

Qui a peu voir celle que Déle adore  
Se devaler de son cercle congneu,  
Vers le pasteur d'un long sommeil tenu  
Dessus le mont, qui la Carie honore:  
Et qui a veu sortir la belle Aurore  
Du jaulne lict de son espoux chenu  
Lors que le ciel encor' tout pur et nu  
De mainte rose indique se colore:  
Celuy a veu encores (ce me semble)  
Non point les lyz et les roses ensemble,  
Non ce, que peult le printemps concevoir:

Mais il a veu la beauté nompareille  
De ma Déesse, ou reluyre on peult voir  
La clere Lune, et l'Aurore vermeille.

*XVII*

J'ay veu, Amour (et tes beaulx traictz dorez  
M'en soient tesmoings) suyvant ma souvereine,  
Naistre les fleurs de l'infertile arene  
Après ses pas dignes d'estre adorez.  
Phebus honteux ses cheveux honorez  
Cacher alors que les vents par la plaine  
Eparpillioient de leur souëfve halaine  
Ceux là, qui sont de fin or colorez.  
Puis s'en voler de chascun oeil d'icelle  
Jusques au ciel une vive etincelle,  
Dont furent faitz deux astres clers, et beaux.  
Favorisans d'influences heureuses  
(O feux divins! ô bienheureux flambeaux!)  
Tous coeurs bruslans aux flammes amoureuses.

*XVIII*

Le chef doré cestuy blasonnera,  
Cestuy le corps, l'autre le blanc ivoire  
De l'estommac, l'autre eternelle gloire  
Aux yeux archers par ses vers donnera.  
Comme une fleur tout cela perira:  
Mais en esprit, en faconde, et memoire,  
Quand l'aage aura sur la beauté victoire,  
Mieux que devant Madame florira.  
Que si en moy le souverain donneur  
Pour tel subject heureusement poursuyvre  
Eust mis tant d'art, tant de grace, et bonheur,  
Mieux qu'en tableau, en bronze, en marbre, en cuyvre,  
Je luy feroy', et à moy un honneur,  
Qui elle et moy feroit vivre et revivre.

### XIX

Face le ciel (quand il voudra) revivre  
Lisippe, Apelle, Homere, qui le pris  
Ont emporté sur tous humains esprits  
En la statue, au tableau, et au livre.  
Pour engraver, tirer, decuire, en cuyvre,  
Peinture, et vers, ce qu'en vous est compris,  
Si ne pouroient leur ouvraige entrepris  
Cyzeau, pinceau, ou la plume bien suyvre.  
Voilà pourquoy ne fault, que je souhete  
De l'engraveur, du peintre, ou du poëte,  
Marteau, couleur ny encre, ô ma Déesse!  
L'art peult errer, la main fault, l'oeil s'ecarte.  
De voz beautez mon coeur soit doncq' sans cesse  
Le marbre seul, et la table, et la charte.

### XX

Puis que les cieux m'avoient predestiné  
A vous aymer, digne object de celuy,  
Par qui Achille est encor' aujourdhuy  
Contre les Grecz pour s'ameye obstiné,  
Pourquoy aussi n'avoient-ilz ordonné  
Renaitre en moy l'ame, et l'esprit de luy?  
Par maintz beaux vers tesmoings de mon ennuy  
Je leur rendroy', ce qu'ilz vous ont donné.  
Helas Nature, au moins puis que les cieux  
M'ont denié leurs liberalitez,  
Tu me devois cent langues, et cent yeux,  
Pour admirer, et louer cete là,  
Dont le renom (pour cent graces, qu'elle a)  
Merite bien cent immortalitez.

### XXI

Les bois fueilleuz, et les herbeuses rives



N'admirent tant parmy sa troupe sainte  
Dyane, alors que le chault l'a contrainte  
De pardonner aux bestes fugitives,  
Que tes beautez, dont les autres tu prives  
De leurs honneurs, non sans envie mainte  
Veu que tu rends toute lumiere etainte  
Par la clarté de deux etoiles vives.  
Les demydieux, et les nymphes des bois  
Par l'epesseur des forestz chevelues  
Te regardant, s'etonnent maintesfois,  
Et pour à Loire eternité donner  
Contre leurs bords ses filles impolues  
Font ton hault bruit sans cesse resonner.

### *XXII*

O douce ardeur, que des yeulx de ma Dame  
Amour avecq' sa torche acoustumée  
Dedans mon coeur a si bien allumée,  
Que je la sen au plus profond de l'ame!  
Combien le ciel favorable je clame,  
Combien Amour, combien ma destinée,  
Qui en ce point ma vie ont terminée  
Par le torment d'une si douce flamme!  
Qu'en moy (Amour) ne durent tes doux feux,  
Je ne le puys et pouvoir ne le veulx  
Bien que la chair soit caducque, et mortelle.  
Car ceste ardeur, dont mon ame est ravie,  
Prendra aussi immortalité d'elle,  
Vivant par mort d'une eternelle vie.

### *XXIII*

Si des beaux yeux, où la beaulté se mire,  
Voire le ciel, et la nature, et l'art,  
Depent le frein, qui en plus d'une part  
A son plaisir et m'arreste et me vire,

Pourquoy sont-ilz armez d'orgueil et d'ire?  
Pourquoy s'esteint ce doulx feu, qui en part?  
Pourquoy la main, qui le coeur me depart,  
Cache ces retz, liens de mon martire?  
O belle main! ô beaux cheveux dorez!  
O clers flambeaux dignes d'estre adorez!  
Par qui je crain', j'espere, je lamente.  
Mon fier destin et vostre force extreme,  
En vous aimant, me commandent, que j'aime  
L'heureux object du bien, qui me tormente.

#### XXIV

Piteuse voix, qui ecoutes mes pleurs,  
Et qui errant entre rochiers et bois  
Avecques moy, m'as semblé maintesfoys  
Avoir pitié de mes tristes douleurs.  
Voix qui tes plainz mesles à mes clameurs,  
Mon dueil au tien, si appeller tu m'oys  
Olive Olive: et Olive est ta voix,  
Et m'est avis qu'avecques moy tu meurs.  
Seule je t'ay pitoyable trouvée.  
O noble Nymphé! en qui (peult estre) encores  
L'antique feu de nouveau s'evertue.  
Pareille amour nous avons eprouvée,  
Pareille peine aussi nous souffrons ores.  
Mais plus grande est la beaulté, qui me tue.

#### XXV

Je ne croy point, veu le dueil que je meine  
Pour l'apre ardeur d'une flamme subtile,  
Que mon oeil feust en larmes si fertile,  
Si n'eusse au chef d'eau vive une fontaine.  
Larmes ne sont, qu'avecq' si large vene  
Hors de mes yeux maintenant je distile,  
Tout pleur seroit à finir inutile

Mon dueil, qui n'est qu'au meillieu de sa peine.  
L'humeur vitale en soy toute reduite  
Devant mon feu craintive prent la fuyte  
Par le sentier qui meine droict aux yeux.  
C'est cete ardeur, dont mon ame ravie  
Fuyra bien tost la lumiere des cieux,  
Tirant à soy et ma peine et ma vie.

XXVI

La nuit m'est courte, et le jour trop me dure,  
Je fuy l'amour, et le suy' à la trace,  
Cruel me suis, et requier' vostre grace,  
Je pren' plaisir au torment, que j'endure.  
Je voy' mon bien, et mon mal je procure,  
Desir m'enflamme, et crainte me rend glace,  
Je veux courir, et jamais ne deplace,  
L'obscur m'est cler, et la lumiere obscure.  
Votre je suis, et ne puis estre mien,  
Mon corps est libre, et d'un etroit lien  
Je sen' mon coeur en prison retenu.  
Obtenir veux, et ne puis requerir,  
Ainsi me blesse, et ne me veult guerir  
Ce vieil enfant, aveugle archer, et nu.

XXVII

Quand le Soleil lave sa teste blonde  
En l'Ocean, l'humide, et noire nuit  
Un coy sommeil, un doux repos sans bruit  
Epant en l'air, sur la terre et soubz l'onde.  
Mais ce repos, qui soulaige le monde  
De ses travaux, est ce qui plus me nuist,  
Et d'astres lors si grand nombre ne luist,  
Que j'ay d'ennuiz et d'angoisse profonde.  
Puis quand le ciel de rougeur se colore,  
Ce que je puis de plaisir concevoir

Semble renaître avec la belle Aurore.  
Mais qui me fait tant de bien recevoir?  
Le doux espoir, que j'ay de bien tost voir  
L'autre Soleil, qui la terre decore.

*XXVIII*

Ce que je sen', la langue ne refuse  
Vous decouvrir, quand suis de vous absent,  
Mais tout soudain que près de moy vous sent,  
Elle devient et muette, et confuse.  
Ainsi, l'espoir me promet, et m'abuse:  
Moins près je suis quand plus je suis present:  
Ce qui me nuist, c'est ce qui m'est plaisent,  
Je quier' cela, que trouver je recuse.  
Joyeux la nuit, le jour triste je suis.  
J'ay en dormant ce qu'en veillant poursuis.  
Mon bien est faux, mon mal est veritable.  
D'une me plain', et deffault n'est en elle,  
Fay doncq', Amour, pour m'estre charitable,  
Breve ma vie, ou ma nuit eternelle.

*XXIX*

Les cieux, l'amour, la mort, et la nature,  
Honneur, credit, faveur, envie, ou crainte,  
De ceste forme en moy si bien empreinte  
N'effaceront la vive protraiture.  
Ivoire, gemme, et toute pierre dure  
Se peut briser, si du fer est atteinte,  
Mais bien qu'ell' soit de se rompre contrainte,  
De se changer jamais elle n'endure.  
Mon coeur est tel: et me le fist prouver  
Amour, alors que pour vous y graver,  
A coups de trait me livra la bataille.  
Je sçay combien son arc y travailla,  
Plus de cent coups, non un seul, me bailla

Premier qu'il peust en lever une ecaille.

XXX

Bien que le mal, que pour vous je supporte,  
Soit violent, toutesfois je ne l'ose  
Appeller mal, pour ce qu'aucune chose  
Ne vient de vous, qui plaisir ne m'apporte.  
Mais ce m'est bien une douleur plus forte,  
Que je ne puy de ma tristesse enclose  
Tourner la clef, lors que je me dispose  
A vous ouvrir de mes pensers la porte.  
Si donc mes pleurs, et mes soupirs cuysans,  
Si mes ennuiz ne vous sont suffisans  
Temoings d'amour, quele plus seure preuve,  
Quele autre foy, si non mourir, me reste?  
Mais le remede (helas) trop tard se treuve  
A la douleur, que la Mort manifeste.

XXXI

Le grand flambeau gouverneur de l'année,  
Par la vertu de l'enflammée corne  
Du blanc thaureau, prez, montz, rivaiges orne  
De mainte fleur du sang des princes née.  
Puis de son char la roüe estant tournée  
Vers le cartier prochain du Capricorne,  
Froid est le vent, la saison nue et morne,  
Et toute fleur devient seiche et fenée.  
Ainsi, alors que sur moy tu etens,  
O mon Soleil! tes clers rayons epars,  
Sentir me fais un gracieux printens.  
Mais tout soudain que de moy tu depars,  
Je sens en moy venir de toutes pars  
Plus d'un hyver, tout en un mesme tens.

XXXII

Tout ce, qu'icy la Nature environne,  
Plus tost il naist, moins longuement il dure.  
Le gay printemps s'enrichist de verdure,  
Mais peu fleurist l'honneur de sa couronne.  
L'ire du ciel facilement etonne  
Les fruicts d'esté, qui craignent la froidure;  
Contre l'hiver ont l'ecorce plus dure  
Les fruicts tardifs, ornement de l'automne.  
De ton printemps les fleurettes seichées  
Seront un jour de leur tige arrachées,  
Non la vertu, l'esprit, et la raison.  
A ces doux fruicts, en toy meurs devant l'aage,  
Ne faict l'esté ny l'autonne dommage,  
Ny la rigueur de la froide saison.

XXXIII

O prison douce, où captif je demeure  
Non par dedaing, force, ou inimitié,  
Mais par les yeulx de ma douce moitié,  
Qui m'y tiendra jusq'à tant que je meure.  
O l'an heureux, le mois, le jour, et l'heure,  
Que mon coeur fut avecq'elle allié!  
O l'heureux noeu, par qui j'y fu' lié,  
Bien que souvent je plain', souspire, et pleure!  
Tous prisonniers, vous etes en soucy,  
Craignant la loy, et le juge severe:  
Moy plus heureux, je ne suis pas ainsi.  
Mile doux motz, doucement exprimez,  
Mil' doux baisers, doucement imprimez,  
Sont les tormens où ma foy persevere.

XXXIV

Après avoir d'un bras victorieux  
Domté l'effort des superbes courages,  
Aucuns jadis bastirent haulx ouvrages,

Pour se venger du temps injurieux.  
Autres craignans leurs actes glorieux  
Assujetir à flammes, et orages,  
Firent ecriz, qui malgré telz outrages  
Ont faict leurs noms voler jusques aux cieulx.  
Maintz au jourdhuy en signe de victoire  
Pendent au temple armes bien etophées,  
Mais je ne veulx acquerir telle gloire.  
Avoir esté par vous vaincu et pris,  
C'est mon laurier, mon triomphe, et mon prix,  
Qui ma depouille egale à leurs trophées.

XXXV

Me soit amour ou rude, ou favorable,  
Ou hault, ou bas me pousse la fortune,  
Tout ce, qu'au coeur je sen' pour l'amour d'une,  
Jusq'à la mort, et plus, sera durable.  
Je suis le roc de foy non variable,  
Que vent, que mer, que le ciel importune,  
Et toutesfois adverse, ou oportune  
Soit la saison; il demeure imployable.  
Plus tost voudra le diamant apprendre  
A s'amolir de son bon gré, ou prendre  
Soubz un burin de plom diverse forme,  
Que par nouveau ou bonheur, ou malheur,  
Mon coeur, où est de vostre grand' valeur  
Le vray protraict, en autre se transforme.

XXXVI

L'unic oiseau (miracle emerveillable)  
Par feu se tue, ennuyé de sa vie:  
Puis quand son ame est par flammes ravie,  
Des cendres naist un autre à luy semblable.  
Et moy qui suis l'unique miserable,  
Faché de vivre une flamme ay suyvie,

Dont conviendra bien tost, que je devie,  
Si par pitié ne m'etes secourable.  
O grand' douceur! ô bonté souveraine!  
Si tu ne veulx dure, et inhumaine estre  
Soubz ceste face angelique et seraine,  
Puis qu'ay pour toy du Phenix le semblant,  
Fay qu'en tous pointz je luy soy' ressemblant,  
Tu me feras de moymesme renaistre.

*XXXVII*

Celle qui tient par sa fiere beauté.  
Les Dieux en feu, en glace, aise, et martire,  
L'oeil impiteux soudain de moy retire,  
Quand je me plain' à sa grand' cruauté.  
Si je la suy', ell' fuit d'autre couté;  
Si je me deulx, mes larmes la font rire,  
Et si je veulx ou parler ou ecrire,  
D'elle jamais ne puis estre ecouté.  
Mais (ô moy sot!) de quoy me doy-je plaindre,  
Fors du desir, qui par trop hault ataindre,  
Me porte au lieu, où il brusle ses aesles?  
Puis moy tumbé, Amour, qui ne permet  
Finir mon dueil, soudain les luy remet,  
Renouvelant mes cheutes eternelles.

*XXXVIII*

Sacrée, sainte et celeste figure,  
Pour qui du ciel l'admirable, et hault temple  
Semble courbé, afin qu'en toy contemple  
Tout ce, que peult son industrie et cure:  
Si de tes yeulx les beaux raiz d'avanture  
Daignent mon coeur echauffer, il me semble  
Qu'en moy soudain un feu divin s'assemble,  
Qui mue, altere, et ravist ma nature.  
Et si mon oeil ose se hazarder



A contempler une beauté si grande,  
Un Ange adonq' me semble regarder.  
Lors te faisant d'ame et de corps offrande  
Ne puis le coeur idolatre garder,  
Qu'il ne t'adore, et ses veux ne te rande.

XXXIX

Plus ferme foy ne fut onques jurée  
A nouveau prince, ô ma seule princesse!  
Que mon amour, qui vous sera sans cesse  
Contre le temps et la mort asseurée.  
De fosse creuse, ou de tour bien murée  
N'a point besoing de ma foy la forteresse,  
Dont je vous fy' dame, roine, et maistresse,  
Pour ce qu'ell' est d'eternelle durée.  
Thesor ne peult sur elle estre vainqueur,  
Un si vil prix n'aquierit un gentil coeur:  
Non point faveur, ou grandeur de lignage,  
Qui eblouist les yeulx du populaire,  
Non la beauté, qui un leger courage  
Peult emouvoir, tant que vous, me peult plaire.

XL

Si des saints yeulx que je vois adorant,  
Vient mon ardeur, si les miens d'heure en heure,  
Par le degout des larmes, que je pleure,  
Donnent vigueur à mon feu devorant,  
Si mon esprit vif dehors, et mourant  
Dedans le cloz de sa propre demeure,  
Vous contemplant, permet bien que je meure,  
Pour estre en vous; plus qu'en moy, demeurant,  
Bien est le mal et violent, et fort,  
Dont la douceur coupable de ma mort  
Me faict aveugle à mon prochain dommage.  
Cruel tyran de la serve pensée,

De ce loyer est donq' recompensée  
L'ame qui faict à son seigneur hommage.

*XL I*

Je suis semblable au marinier timide;  
Qui voyant l'air çà et là se troubler,  
La mer ses flots ecumeux redoubler,  
Sa nef gemir soubz ceste force humide,  
D'art, d'industrie, et d'esperance vide,  
Pense le ciel, et la mer s'assembler,  
Se met à plaindre, à crier, à trembler,  
Et de ses voeux les Dieux enrichir cuyde.  
Le nocher suis, mes pensers sont la mer,  
Soupirs, et pleurs sont les ventz et l'orage,  
Vous ma Déesse etes ma clere étoile,  
Que seule doy', veux, et puis reclamer,  
Pour assurer la nef de mon courage,  
Et eclersir tout ce tenebreux voile.

*XLII*

Les chaux soupirs de ma flamme incongne  
Ne sont soupirs, et telz ne les veulx dire,  
Mais bien un vent: car tant plus je soupire,  
Moins de mon feu la chaleur diminue.  
Ma vie en est toutesfois soutenue,  
Lors que par eulx de l'ardeur je respire,  
Ma peine aussi par eulx mesmes empire,  
Veu que ma flamme en est entretenue.  
Tout cela vient de l'Amour, qui enflamme  
Mon estommac d'une eternelle flamme,  
Et puis l'evente au tour de luy volant.  
O petit Dieu, qui terre, et ciel allumes!  
Par quel miracle en feu si violant  
Tiens-tu mon coeur, et point ne le consumes?

*XLIII*

Penser volage, et leger comme vent,  
Qui or' au ciel, or' en mer, or' en terre  
En un moment cours, et recours grand erre,  
Voire au sejour des ombres bien souvent.  
Et quelque part que voisies t'eslevant,  
Ou rabaissant, celle qui me faict guerre,  
Celle beauté tousjours devant toy erre,  
Et tu la vas d'un leger pié suyvant.  
Pourquoy suis-tu (ô penser trop peu sage!)  
Ce qui te nuist? pourquoy vas-tu sans guide,  
Par ce chemin plein d'erreur variable?  
Si de parler au moins eusses l'usage,  
Tu me rendrois de tant de peines vide,  
Toy en repos, et elle pitoyable.

*XLIV*

Au goust de l'eau la fievre se rappaise,  
Puis s'evertue au cours, qui sembloit lent:  
Amour aussi m'est humble, et violent,  
Quand le coral de voz levres je baise.  
L'eau goute à goute anime la fournaize  
D'un feu couvert le plus etincelant:  
L'ardent desir, que mon coeur va celant,  
Par voz baisers se faict plus chault que braize.  
D'un grand traict d'eau, qui freschement distile,  
Souvent la fievre est etainte, Madame.  
L'onde à grand flot rent la flamme inutile.  
Mais, ô baisers, delices de mon ame!  
Vous ne pouriez, et fussiez vous cent mile,  
Guerir ma fievre, ou eteindre ma flamme.

*XLV*

Ores qu'en l'air le grand Dieu du tonnerre  
Se rue au seing de son epouse amée,

Et que de fleurs la nature semée  
A fait le ciel amoureux de la terre.  
Or' que des vents le gouverneur desserre  
Le doux Zephyre, et la forest armée  
Voit par l'épaiz de sa neuve ramée  
Maint libre oiseau, qui de tous coutez erre:  
Je vois faisant un cry non entendu  
Entre les fleurs du sang amoureux nées,  
Pasle, dessoubz l'arbre pasle etendu:  
Et de son fruit amer me repaissant,  
Aux plus beaux jours de mes verdes années  
Un triste hiver sen' en moy renaissant.

#### *XLVI*

Lequel des Dieux fera que je ne sente  
L'heureux malheur de l'espoir qui m'attire,  
Si le plaisir, sujet de mon martire,  
Fuyant mes yeulx à mon coeur se presente?  
Quel est le fruit de l'incertaine attente,  
Ou sans profit si longuement j'aspire?  
Quel est le bien, pour qui tant je soupire?  
Quel est le gaing du mal qui me contente?  
Qui guerira la playe de mon coeur?  
Qui tarira de mes larmes la source?  
Qui abatra le vent de mes soupirs?  
Montre le moy, ô celeste vainqueur!  
Qui a finy le terme de ma course  
Au ciel, où est le but de mes desirs.

#### *XLVII*

Le doux sommeil paix, et plaisir m'ordonne,  
Et le reveil guerre, et douleur m'apporte:  
Le faulx me plaist, le vray me deconforte:  
Le jour tout mal, la nuit tout bien me donne.  
S'il est ainsi, soit en toute personne

La verité ensevelie, et morte.  
O animaux de plus heureuse sorte,  
Dont l'oeil six mois le dormir n'abandonne!  
Que le sommeil à la mort soit semblant,  
Qu le veiller de vie ait le semblant,  
Je ne le dy, et le croy' moins encores.  
Ou s'il est vray, puis que le jour me nuist  
Plus que la mort, ô mort, veilles donq' ores  
Clorre mes yeulx d'une eternelle nuit.

#### *XLVIII*

Pere Ocean, commencement des choses,  
Des Dieux marins le sceptre vertueux,  
Qui maint ruisseau, et fleuve impetueux  
En ton seing large enfermes, et composes:  
Tu ne sens point, quand moins tu te reposes,  
Plus s'irriter de flotz tempestueux  
Contre tes bords; qu'en mon coeur fluctueux  
Je sen' de ventz, et tempestes encloses.  
Helas reçooy mes chaudes larmes donques  
En ton liquide: eteins leur feu, si onques  
Tu as senty d'amour quelque scintile,  
Et si tes eaux peuvent le feu eteindre,  
Qui rend la foudre, et trident inutile,  
Et qui se fait jusques aux enfers creindre.

#### *XLIX*

Sacré rameau, de celeste presage,  
Rameau, par qui la colombe envoyée,  
Au demeurant de la terre noyée  
Porta jadis un si joyeux message.  
Heureux rameau, soubz qui gist à l'ombrage  
La douce paix icy tant desirée,  
Alors que Mars, et la Discorde irée  
Ont tout remply de feu, de sang, de rage:

S'il est ainsi que par les saintz escriptz  
Sois tant loué, hélas! reçois mes cris,  
O mon seul bien! ô mon espoir en terre!  
Qui seulement ne me témoignes ores  
Paix, et beaux temps: mais toy-mêmes encores  
Me peulx sauver de naufrage et de guerre.

*L*

Si mes pensers vous estoient tous ouvers,  
Si de parler mon cœur avoit l'usage,  
Si ma constance estoit peinte au visaige,  
Si mes ennuis vous estoient decouvers,  
Si les soupirs, si les pleurs, si les vers  
Montroient au vif une amoureuse raige,  
Lors je pourroy' flechir vostre couraige,  
Voire à pitié mouvoir tout l'univers.  
Adoncq' Amour seul tesmoing de ma peine  
Vous pouroit estre une preuve certaine  
De ma fidele, et serve loyauté,  
Qui d'aussi loing devant les autres passe,  
Que le parfaict de vostre belle face  
Hausse le chef sur toute aultre beauté.

*LI*

O toy, à qui a été ottroyé  
Voir cete flamme ardent, qui s'entretient  
En l'estommac du Geant, qui soutient  
Un mont de feu sur son doz foudroyé.  
Et cetuy là, qui l'oyzeau dedié  
Au Dieu vangeur, qui la foudre en main tient,  
Paist d'un poumon, qui tousjours luy revient,  
Au froid sommet de Caucase lié:  
Je te supply' imaginer encore  
Ce qui mon cœur brusle, englace, et devore,  
Sans me donner loysir de respirer.

Lors me diras, voyant ma peine telle,  
Tu sera d'exemple, à qui ose aspirer  
Trop hardiment à chose non mortelle.

*LII*

Mere d'Amour, et fille de la mer,  
Du cercle tiers lumiere souverene,  
Qui ciel, et terre, et champs semez d'arene  
Peuz jusq'au fond des ondes enflammer.  
Toy, qui le doux mesles avec l'amer,  
Quand ce beau riz, qui le ciel rasserene,  
De tous les Dieux le plus cruel refrene,  
Et le contrainct ton aide reclamer,  
Dont luy tout plein de ce tant doux venin  
Entre tes bras paist son oeil jà benin  
En ta divine, et celeste beauté:  
Te plaise (helas) Déesse, à ma priere,  
Flechir un peu ceste mienne guerriere,  
Qui a trop plus, que Mars, de cruauté.

*LIII*

Voyant au ciel tant de flambeaux ardents,  
Je dy souvent, ô beauté non pareille!  
Si le dehors est si plain de merveille,  
Combien parfaict doit estre le dedens?  
Si tes beaux yeulx traictz, et flammes dardans  
Luysent sur moy, mon ame se reveille  
Au paradis, que ta bouche vermeille  
Ouvre aux espritz, qui te sont regardans.  
Mais quand je sen' soubz ta douce beauté  
L'horrible enfer de ta grand' cruauté,  
Ce qui est beau me semble estre cruel.  
Mesme le ciel, qui tant me souloit rire,  
Me faict douter si plaisant je doy' dire  
Son beau sejour, qui est perpetuel.

*LIV*

Or' que la nuit son char étoilé guide  
Qui le silence et le sommeil rameine,  
Me plaist lascher, pour desaignir ma peine,  
Aux pleurs, aux criz et aux soupirs la bride.  
O ciel! ô terre! ô element liquide!  
O ventz! ô bois! rochiers, monteigne et plaine,  
Tout lieu desert, tout rivage et fonteine,  
Tout lieu remply et tout espace vide!  
O demyz Dieux! ô vous, nymphes des bois!  
Nymphes des eaux, tous animaux divers,  
Si onq' avez senty quelque amitié,  
Veillez piteux ouyr ma triste voix,  
Puis que ma foy, mon amour, et mes vers  
N'ont sceu trouver en Madame pitié.

*LV*

O foible esprit, chargé de tant de peines,  
Que ne veulx-tu soubz la terre descendre?  
O coeur ardent; que n'es-tu mis en cendre?  
O tristes yeulx, que n'estes-vous fonteines?  
O bien douteux! ô peines trop certaines!  
O doux sçavoir, trop amer à comprendre  
O Dieu qui fais que tant j'ose entreprendre,  
Pourquoy rends-tu mes entreprises vaines?  
O jeune archer, archer qui n'as point d'yeulx,  
Pourquoy si droict as-tu pris ta visée?  
O vif flambeau; qui embrases les Dieux,  
Pourquoy as-tu ma froideur attisée?  
O face d'ange! ô coeur de pierre dure!  
Regarde au moins le torment, que j'endure.

*LVI*

Amour voulant hausser le chef vainqueur



Dessus la crainte à la noire sequelle,  
Mist l'esperance, et sa bande avec' elle,  
Sa bande blanche au plus fort de mon coeur.  
Amour est fort, mais foible est la vigueur  
De l'esperance, et la tourbe cruelle  
A ceinct le lieu d'horreur perpetuelle,  
Le foudroyant du canon de rigueur.  
Mais repoussez l'effort de la gent noire,  
Vous, qui tenez le sort de la victoire,  
N'avez-vous point de voz subjects emoy?  
Si vous souffrez que cete prise advienne,  
Vous y aurez plus grand' perte, que moy,  
Veu que la place est plus vostre, que mienne.

*LVII*

Qui a nombré, quand l'astre, qui plus luit,  
Jà le milieu du bas cercle environne,  
Tous ces beaux feux, qui font une couronne  
Aux noirs cheveux de la plus clere nuit,  
Et qui a sceu combien de fleurs produit  
Le verd printemps, combien de fruitz l'autonne,  
Et les thesors, que l'Inde riche donne  
Au marinier, qu'avarice conduit.  
Qui a conté les etincelles vives  
D'Aetne, ou Vesuve, et les flotz qui en mer  
Hurtent le front des ecumeuses rives:  
Celuy encor' d'une, qui tout excelle,  
Peult les vertuz, et beautez estimer,  
Et les tormens que j'ay pour l'amour d'elle.

*LVIII*

Cet' humeur vient de mon oeil, qui adore  
Ton saint protraict, seul Dieu de mon soucy,  
De mon cueur part maint soupir adoucy,  
De tes yeulx sort le feu qui me devore.

Donques le prix de celuy qui t'honore,  
Est-ce la mort, et le marbre endurcy?  
O pleurs ingratz! ingratz soupirs aussi,  
Mon feu, ma mort, et ta rigueur encore.  
De mon esprit les aesles sont guidées  
Jusques au seing des plus haultes Idées  
Idolatrant ta celeste beaulté.  
O doux pleurer! ô doux soupirs cuisans!  
O douce ardeur de deux soleilz luisans!  
O douce mort! ô douce cruaulté!

### LIX

Moy, que l'amour a faict plus d'un Lëandre,  
De cest oyseau prendray le blanc pennaige,  
Qui en chantant plaint la fin de son aage  
Aux bordz herbuz du recourbé Mëandre.  
Dessoubz mes chantz voudront (possible) apprendre  
Maint bois sacré, et maint antre sauvage,  
Non gueres loin de ce fameux rivage,  
Où Meine va dedans Loyre se rendre.  
Puis descendant en la sainte forest,  
Où maint amant à l'umbrage encor' est,  
Iray chanter au bord oblivieux,  
D'où arrachant vostre bruit non pareil,  
De revoler icy hault envieux,  
Luy feray voir l'un et l'autre soleil.

### LX

Divin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes  
Tiras premier au but de la memoire  
Les traictz aelez de la Françoisie gloire,  
Que sur ton luc haultement tu accordes.  
Fameux harpeur, et prince de noz odes,  
Laisse ton Loir haultain de ta victoire,  
Et vien sonner au rivage de Loire

De tes chansons les plus nouvelles modes.  
Enfonce l'arc du vieil Thebain archer,  
Où nul que toy ne sceut onq' encocher  
Des doctes Soeurs les sajettes divines.  
Porte pour moy parmy le ciel des Gaulles  
Le saint honneur des nymphes Angevines,  
Trop pesant faix pour mes foibles epaules.

*LXI*

Allez, mes vers, portez dessus vos aeles  
Les saintz rameaux de ma plante divine,  
Seul ornement de la terre Angevine,  
Et de mon coeur les vives etincelles.  
De vostre vol les bornes seront telles,  
Que dès l'aurore, où le Soleil decline,  
Je voy desjà le monde, qui s'incline  
A la beauté des beautez immortelles.  
Si quelqu'un né sous amoureuse etoile  
Daigne eclersir l'obscur de vostre voile,  
Priez, qu'Amour luy soit moins rigoureux:  
Mais s'il ne veult ou ne peult concevoir  
Ce que je sen', souhaitez luy de voir  
L'heureux object, qui m'a faict malheureux.

*LXII*

Qui voudra voir le plus precieux arbre,  
Que l'orient ou le midy avoüe,  
Vienne, où mon fleuve en ses ondes se joüe:  
Il y verra l'or, l'ivoire, et le marbre.  
Il y verra les perles, le cinabre  
Et le cristal: et dira que je loüe  
Un digne object de Florence, et Mantoue,  
De Smyrne encor', de Thebes, et Calabre.  
Encor' dira que la Touvre, et la Seine,  
Avec' la Saone arriveroient à peine

A la moitié d'un si divin ouvrage:  
Ne cetuy là qui naguere a faict lire  
En lettres d'or gravé sur son rivage  
Le vieil honneur de l'une et l'autre lire.

*LXIII*

Ma plus grand' force estoit retraicte au coeur,  
Et contre Amour faisoit plus de deffence,  
Quand ce cruel, pour venger telle offence,  
Feut par mes yeulx de ma vertu vainqueur.  
Lors de ses traictz ne sentoy' la rigueur,  
Lors je n'avoy' de son feu congnoissance,  
Lors ne cuidoy' que sa haulte puissance  
Sur ma foiblesse eust aucune vigueur.  
Mais, ô le fruict de ma belle entreprise!  
Il a choisi pour gaing de ma victoire  
Au plus hault ciel la beauté, qui me tue:  
Là, fault chercher le bien que tant je prise,  
Faisant à tous par mon malheur notoire  
Que l'homme en vain contre Dieu s'evertue.

*LXIV*

Comme jadis l'ame de l'univers  
Enamourée en sa beaulté profonde,  
Pour façonner cete grand' forme ronde,  
Et l'enrichir de ses thesors divers,  
Courbant sur nous son temple aux yeulx ouvers,  
Separa l'air, le feu, la terre, et l'onde,  
Et pour tirer les semences du monde  
Sonda le creux des abismes couvers:  
Non autrement ô l'ame de ma vie!  
Tu feus à toy par toymesme ravie,  
Te voyant peinte en mon affection.  
Lors ton regard d'un accord plus humain  
Lia mes sens, où Amour de sa main

Forma le rond de ta perfection.

*LXV*

Ces cheveux d'or, ce front de marbre, et celle  
Bouche d'oeillez, et de liz toute pleine,  
Ces doux soupirs, cet' odorante haleine,  
Et de ces yeulx l'une et l'autre etincelle,  
Ce chant divin, qui les ames rapelle,  
Ce chaste ris, enchanteur de ma peine,  
Ce corps, ce tout, bref, cete plus qu'humeine  
Doulce beauté si cruellement belle,  
Ce port humain, cete grace gentile,  
Ce vif esprit, et ce doux grave stile,  
Ce hault penser, cet' honneste silence,  
Ce sont les haims, les appaz, et l'amorse,  
Les traictz, les rez, qui ma debile force  
Ont captivé d'une humble violence.

*LXVI*

Pour mettre en vous sa plus grande beauté,  
Le ciel ouvrit ses plus riches thesors:  
Amour choisit de ses traictz les plus fors,  
Pour me tirer sa plus grand' cruauté.  
Les Astres n'ont de luire liberté,  
Quand le Soleil ses rayons met dehors:  
Où apparoist votre celeste corps,  
La beauté mesme y perdroit sa clerté.  
Si le torment de mes affections  
Croist à l'égal de voz perfections,  
Et si en vous plus qu'en moy je demeure,  
Pourquoy n'as-tu, ô fiere destinée!  
Rompu le fil de ma vie obstinée?  
Je ne croy point que de douleur on meure.

*LXVII*

Sus, chaulx soupirs, allez à ce froid coeur,  
Rompez ce glaz, qui ma poitrine enflamme:  
Et vous, mes yeux, deux tesmoins de ma flamme,  
Faictes pluvioir une triste liqueur.  
Allez pensers, flechir cete rigueur,  
Engravez moy au marbre de cete ame:  
Et vous, mes vers, criez devant Madame,  
Mort, ou mercy soit fin de ma langueur.  
Dictes comment ces tenailles d'yvoire  
Pour animer l'immortel de sa gloire  
Ont arraché mon esprit de sa place,  
Et que mon coeur rien qu'elle ne respire.  
O bien heureux qui void sa belle face!  
O plus heureux qui pour elle soupire!

#### *LXVIII*

Que n'es-tu las (mon desir) de tant suyvre  
Celle qui est tant gaillarde à la fuite?  
Ne la vois-tu devant ma lente suite  
Des laqs d'amour voler franche, et delivre?  
Ce faulx espoir, dont la douceur m'enyvre,  
Tout en un poinct m'arreste, et puis m'incite,  
Me pousse en hault, et puis me precipite,  
Me faict mourir, et puis me faict revivre.  
Ainsi courant de sommez en sommez  
Avec' Amour, je ne pense jamais,  
Fol desir mien, à te haulser la bride.  
Bien m'as-tu donq' mis en proye au danger,  
Si je ne puis à mon gré te ranger,  
Et si j'ay pris un aveugle pour guide.

#### *LXIX*

L'enfant cruel de sa main la plus forte  
M'ouvrit le flanc, qui est le plus debile,  
Plantant au roc de mon coeur immobile

Le saint rameau, qu'en mon ame je porte.  
Toute vertu, tout honneur, toute sorte  
De bonne grace, et de façon gentile  
Sont pour racine à la plante fertile  
Dont la hauteur jusq'au ciel me transporte.  
L'eau de mes yeulx, et la vive chaleur  
De mes soupirs en vigueur la maintiennent:  
Son pasle teinct ressemble à ma couleur.  
La, mes ecriz fueille seiche deviennent:  
Mon vain espoir y est tousjours en fleur,  
Et mes ennuiz sont les fruitz, qui en viennent.

*LXX*

Cent mille fois, et en cent mille lieux  
Vous rencontrant, ô ma douce guerriere!  
Le pié tremblant me retire en arriere  
Pour avoir paix avecques voz beaulx yeulx.  
Mais je ne puis, et ne pourioient les Dieux  
Frener le cours de ma volonté fiere.  
Si je le puis, la superbe riviere  
Fera le sien monter jusques aux cieulx.  
Que te sert donq' eloingner le vainqueur,  
O toy mon oeil! si au milieu du coeur  
Je sen' le fer, dont il fault que je meure?  
Ainsi le cerf par la plaine elancé  
Evite l'arce meurtrier, qui l'a blessé,  
Mais non le traict, qui tousjours luy demeure.

*LXXI*

Le cresse honneur de cet or blondissant  
Sur cet argent uny de tous coutez,  
Sur deux soleilz deux petiz arcz voutez,  
Deux petiz brins de coral rougissant,  
Ce cler vermeil, ce vermeil unissant  
Oillez et lyz freschement enfantez,

Ces deux beaux rancz de perles, bien plantez,  
Et tout ce rond en deux pars finissant,  
Ce val d'albastre, et ces coutaux d'ivoire,  
Qui vont ainsi comme les flotz de Loire  
Au lent soupir d'un Zephire adoulci,  
C'est le moins beau des beautez de Madame,  
Mieux engravée au marbre de mon ame,  
Que sur mon front n'en est peinct le soucy.

*LXXII*

Ce voile blanc, que vous m'avez donné,  
Je le compare à ma foy nette, et franche:  
L'antique foy portoit la robe blanche,  
Mon coeur tout blanc est pour vous ordonné.  
Son beau caré d'ouvrage environné,  
Seul ornement et thesor de ma manche,  
Pour vostre nom, porte l'heureuse branche  
De l'arbre saint dont je suis couronné.  
Mille couleurs par l'aiguille y sont jointes,  
Amour a fait en mon coeur mille pointes.  
Là, sont encor' sans fruit bien mille fleurs.  
O voile heureux, combien tu es utile  
Pour essuyer l'oeil, qui en vain distile  
Du fond du coeur mille ruisseaux de pleurs!

*LXXIII*

Le beau cristal des saintz yeulx de Madame  
Entre les lyz et roses degoutoit,  
Et ce pendant Amour, qui le goutoit,  
En arrousa le jardin de mon ame.  
Au soupirer, qui les marbres entame,  
Le ciel pleurant, et triste se voûtoit,  
Et le Soleil, qui pleindre l'ecoutoit,  
S'osta du chef les rayons de sa flâme.  
Les ventz brusloient d'une chaste amitié,



L'air, qui au tour s'enflammoit de pitié,  
En fist pluvoir une triste rousée,  
Mes yeulx estoient deux fontaines de pleurs,  
La terre adonq' qui en fut arrousée,  
En fist sortir mille amoureuses fleurs.

*LXXIV*

Si le pinceau pouvoit montrer aux yeulx  
Ce que le ciel, les Dieux, et la Nature  
Ont peint en vous, plus vivante peinture  
Ne virent onq' de Grece les ayeulx.  
Toy donq' amant, dont l'oeil trop curieux  
Prent seulement des beautez nourriture,  
Fiche ta veue en cete protraiture,  
Dont la beauté plairoit aux plus beaux Dieux.  
Mais si la vive, et immortelle image  
Ne te deplaist, seule qui le dommage  
De maladie ou du temps ne doit craindre:  
Voy ses ecriz, oy son divin sçavoir,  
Qui mieulx au vif l'esprit te fera voir,  
Que le visage Appelle n'eust sçeu peindre.

*LXXV*

Nymphes, meslez vos plus vermeilles roses  
Parmy les lyz qui sont plus blanchissans,  
Et les oeillez qui sont plus rougissans,  
Parmy les fleurs plus freschement decloses.  
De tout cela, et des plus belles choses  
Que vous ayez en voz prez verdissans,  
Faictes bouquez, et chappeaux florissans,  
Or' que des champs les beautez sont encloses.  
Et toy, qui fais du monde le grand tour,  
Bien que tu n'ay's au taureau faict retour,  
En mille fleurs et mil', et mil' encore  
Peins mes ennuiz, et qu'on y puisse lire

Le nom qu'Anjou doit sur tout autre elire,  
Pour decorer celle qui le decore.

*LXXVI*

Quand la fureur, qui bat les grandz coupeaux,  
Hors de mon coeur l'Olive arachera,  
Avec le chien le loup se couchera,  
Fidele garde aux timides troupeaux.  
Le ciel, qui void avec tant de flambeaux,  
Le violent de son cours cessera,  
Le feu sans chault et sans clerté sera,  
Obscur le ront des deux astres plus beaux.  
Tous animaulx changeront de sejour  
L'un avec' l'autre, et au plus cler du jour  
Ressemblera la nuit humide et sombre,  
Des prez seront semblables les couleurs,  
La mer sans eau, et les forestz sans ombre,  
Et sans odeur les roses, et les fleurs.

*LXXVII*

O fleuve heureux, qui as sur ton rivage  
De mon amer la tant douce racine,  
De ma douleur la seule medicine,  
Et de ma soif le desiré bruvage!  
O roc feutré d'un verd tapy sauvage!  
O de mes vers la source cabaline!  
O belles fleurs! ô liqueur cristaline!  
Plaisirs de l'oeil, qui me tient en servage.  
Je ne suis pas sur vostre aise envieux,  
Mais si j'avoy' pitoyables les Dieux,  
Puis que le ciel de mon bien vous honnore,  
Vous sentiriez aussi ma flamme vive,  
Ou comme vous, je seroy' fleuve et rive,  
Roc, source, fleur, et ruisselet encore.

*LXXVIII*

La Canicule, au plus chault de sa rage  
Ne faict trouver la fresche onde si belle,  
Ny l'arbrisseau si doucement appelle  
Le voyageur au fraiz de son ombrage:  
La santé n'est de si joyeux presage  
Au lent retour de sa clerté nouvelle,  
Que le plaisir en moy se renouvelle,  
Quand j'apperçoy l'angelique visage.  
Soit qu'en riant ses levres coralines  
Montrent deux rancz de perles cristalines,  
Soit qu'elle parle, ou danse, ou bâle, ou chante,  
Soit que sa voix divinement accorde  
Avec' le son de la parlante chorde,  
Tous mes ennuiz doucement elle enchante.

*LXXIX*

Du ciel descend tout celeste pouvoir,  
Pour decorer cet'ame bien heureuse,  
Qui dessus toy ma terre plantureuse,  
Comme un Phenix faict ses aesles mouvoir.  
Le Dieu de Loire enflammé de la voir  
Ard jusq'au fond de son oncle plus creuse.  
O grand' beauté, ô puissance amoureuse,  
Qui faict aux eaux nouveau feu concevoir!  
S'elle est à rive, il semble que les fleuves  
Tardent leurs cours: s'elle erre par les bois,  
Les chesnes vieulx en prennent robes neufves.  
Le ciel courbé se mire dans ses yeulx:  
Echo respond à sa divine voix,  
Qui faict mourir les hommes, et les Dieux.

*LXXX*

Toy, qui courant à voile haulte, et pleine,  
Sage, ruzé, et bienheureux nocher,

Loing du destroit, du pyrate, et rocher,  
Voles hardy où le desir te meine,  
Ne crain pourtant, oyant ma souveréne,  
Caler la voile, ou les ancres lâcher.  
Sa douce voix ne te pourra fâcher,  
Voix angelique, et non d'une Seréne.  
Si tu la vois, tu verras le soleil  
Du beau visage, à cetuy là pareil,  
Que l'Océan de ses longs braz enserre.  
O mile fois le bien aimé des Dieux!  
Qui sans mourir, et sans voler aux cieulx,  
Peult contempler le paradis en terre!

*LXXXI*

Celle qui tient l'aele de mon desir,  
Par un seul ris achemine ma trace  
Au paradis de sa divine grace,  
Divin sejour du Dieu de mon plaisir.  
Là les amours volent tout à loisir,  
Là est l'honneur, engravé sus sa face,  
Là les vertus, ornement de sa race,  
Là les beautez, qu'au ciel on peult choisir.  
Mais si d'un oeil foudroyant elle tire  
Dessus mon chef quelque traict de son ire,  
J'abisme au fond de l'eternelle nuit.  
Là n'est ma soif aux ondes perissante,  
Là mon espoir et se fuit et se suit,  
Là meurt sans fin ma peine renaissante.

*LXXXII*

Vous, qui aux bois, aux fleuves, aux campagnes,  
A cri, à cor, et à course hative  
Suyvez des cerfz la trace fugitive,  
Avec' Diane, et les Nymphes compaignes,  
Et toy ô Dieu! qui mon rivage baignes,

As-tu point veu une Nymphé craitive,  
Qui va menant ma liberté captive  
Par les sommez des plus haultes montaignes?  
Helas enfans! si le sort malheureux  
Vous monstre à nu sa cruelle beauté,  
Que telle ardeur longuement ne vous tienne.  
Trop fut celuy chasseur aventureux,  
Qui de ses chiens sentit la cruauté,  
Pour avoir veu la chaste Cyntienne.

*LXXXIII*

Déjà la nuit en son parc amassoit  
Un grand troupeau d'etoiles vagabondes,  
Et pour entrer aux cavernes profondes  
Fuyant le jour, ses noirs chevaux chassoit.  
Dejà le ciel aux Indes rougissoit,  
Et l'Aulbe encor' de ses tresses tant blondes  
Faisant gresler mille perlettes rondes,  
De ses thesors les prez enrichissoit.  
Quand d'occident, comme une etoile vive,  
Je vy sortir dessus ta verde rive  
O fleuve mien! une Nymphé en rient.  
Alors voyant cete nouvelle Aurore,  
Le jour honteux d'un double teint colore  
Et l'Angevin, et l'Indique orient.

*LXXXIV*

Seul, et pensif par la deserte plaine  
Resvant au bien qui me faict doloireux,  
Les longs baisers des collombs amoureux  
Par leur plaisir firent croitre ma peine.  
Heureux oiseaux, que vostre vie est pleine  
De grand' douceur! ô baisers savoureux!  
O moy deux fois, et trois fois malheureux,  
Qui n'ay plaisir que d'esperance vaine!

Voyant encor' sur les bords de mon fleuve  
Du sep lascif les longs embrassements,  
De mes vieulx maulx je fy' nouvelle epreuve.  
Suis-je donq' veuf de mes sacrez rameaux?  
O vigne heureuse! heureux enlacements!  
O bord heureux! ô bien heureux ormeaux!

*LXXXV*

Parmy les fleurs ce faulx Amour tendit  
Une ré d'or legerement coulante,  
Soubs les rameaux d'une divine Plante,  
Où de pié coy ce cruel m'atendit.  
Bien me sembla, que quelque voix me dît,  
Haste les paz de ta course trop lente:  
Quand une main doucement violente  
Serrant la corde à terre m'etendit.  
Lors je fu' pris: et ne me prenoy' garde  
Qu'en mile noeuds lié je me regarde  
En la prison d'une beauté celeste.  
Là est ma foy, gëolier nuit et jour.  
O douce chartre! ô bienheureux sejour!  
Qui m'a rendu la liberté moleste.

*LXXXVI*

Pres d'un boccage, au milieu d'un beau pré,  
Où d'un ruisseau la frescheur tousjours dure,  
Je te feray un autel de verdure  
De miles fleurs tout au tour diapré.  
Là je pendray en un tableau sacré  
A ton saint nom, une riche peinture,  
Où je feray de vers une ceinture,  
De mile vers, s'ilz te viennent à gré.  
Soupire donq' de ta plus douce haleine,  
Me decouvrant sur ce col de porphire  
Ces laqs dorez coupables de ma peine.

Ainsi, des vens te soit donné l'empire,  
Ainsi ta Flore, ô bienheureux Zephire!  
Te soit tousjours, et tousjours plus humaine.

*LXXXVII*

Vent doux soufflant, vent des vens souverain,  
Qui voletant d'aeles bien empanées  
Fais respirer de souèves halénées  
Ta douce Flore au visage serain,  
Pren de mes mains ce vase, qui est plein  
De mille fleurs avec' l'Aurore nées,  
Et mil' encor' à toy seul destinées,  
Pour t'en couvrir et le front, et le seing.  
Encependant, au thesor de ces rives  
Je pilleray ces emeraudes vives,  
Ces beaux rubiz, ces perles, et saphirs,  
Pour mettre en l'or des tresses vagabondes,  
Qui çà et là folastrent en leurs ondes,  
Grosses du vent de tes plus doux soupirs.

*LXXXVIII*

Si longue foy peult meriter merci,  
J'auray le gaing de ma perte passée,  
Si mon destin toute ardeur n'a chassée  
Du beau Soleil, dont je suis eclerci.  
Amour, qui fut longuement endurci,  
Ores piteux à mon ame offensée,  
A mis les yeulx au creux de ma pensée,  
Cler à luy seul, à tout autre obscurci.  
La forest prent sa verde robe neufve,  
La terre aussi, qui naguere etoit veufve,  
Promet de fruictz une accroissance pleine.  
Or cesse donq' l'hiver de mes douleurs,  
Et vous plaisirs, naissez avec' les fleurs  
Au beau Soleil, qui mon printemps rameine.

*LXXXIX*

Zephyre souffle, et sa Dame ramène  
Les belles fleurs, dont la terre est couverte.  
La forest neufve oit sur sa teste verte  
Progne gemir, et pleindre Philomene.  
Le ciel trompeur, qui le front rasserene,  
De ses thesors nous tient la porte ouverte,  
Et pour tirer un gaing de nostre perte,  
De nouveaux fruitz la Nature a faict pleine.  
Tous animaulx, qui cheminent et noüent,  
Qui vont glissant, et qui par l'air se joüent,  
Sentent le feu, et je suis le feu mesme.  
Vous seulement osez faire la guerre  
Contre celuy dont la puissance extreme  
Domte le ciel, l'air, la mer, et la terre.

*XC*

Toy, qui fis voir la lumiere incongnue  
Au chaste filz du jaloux inhumain,  
Quand tu pillas d'une trop docte main  
La proye en vain de Pluton retenue:  
L'horrible Dieu, qui tonne sur la nue,  
Meu justement pour son frere germain,  
Darda les traictz vangeurs du sort humain,  
Te foudroyant, de sa flamme congneue.  
La moy chetif! qui l'oblivieux bord,  
Malgré l'Enfer, Acheron, et son port,  
Ay depouillé de sa plus riche proye!  
Celle que j'ay faict compaigne des Dieux,  
Me bat, me poingt, me brusle, me foudroye  
Par les doux traictz qui sortent de ses yeulx.

*XCI*

Rendez à l'or cete couleur, qui dore



Ces blonds cheveux, rendez mil' autres choses:  
A l'orient tant de perles encloses,  
Et au Soleil ces beaux yeulx, que j'adore.  
Rendez ces mains au blanc yvoire encore,  
Ce seing au marbre, et ces levres aux roses,  
Ces doux soupirs aux fleurettes decloses,  
Et ce beau teint à la vermeille Aurore.  
Rendez aussi à l'Amour tous ses traictz,  
Et à Venus ses graces, et attraictz:  
Rendez aux cieulx leur celeste harmonie.  
Rendez encor' ce doux nom à son arbre,  
Ou aux rochers rendez ce coeur de marbre,  
Et aux lions cet' humble felonnie.

*XCII*

Ce bref espoir, qui ma tristesse alonge,  
Traître à moy seul, et fidele à Madame,  
Bien mile fois a promis à mon ame  
L'heureuse fin du soucy qui la ronge.  
Mais quand je voy' sa promesse estre un songe,  
Je le maudy', je le hay', je le blâme:  
Puis tout soudain je l'invoque et reclame,  
Me repaissant de sa douce mensonge.  
Plus d'une fois de moy je l'ay chassé:  
Mais ce cruel, qui n'est jamais lassé  
De mon malheur, à voz yeulx se va rendre.  
Là faict sa plainte: et vous, qui jours et nultz  
Avecques luy riez de mes ennuiz,  
D'un seul regard le me faictes reprendre.

*XCIII*

Ores je chante, et ores je lamente,  
Si l'un me plaist, l'autre me plaist aussi,  
Qui ne m'aresté à l'effect du souci,  
Mais à l'object de ce qui me tormente.

Soit bien, ou mal, desespoir ou attente,  
Soit que je brusle ou que je soy' transi,  
Ce m'est plaisir de demeurer ainsi:  
Egalement de tout je me contente.  
Madame donc, Amour, ma destinée,  
Ne changent point de rigueur obstinée,  
Ou hault, ou bas la Fortune me pousse.  
Soit que je vive, ou bien soit que je meure,  
Le plus heureux des hommes je demeure,  
Tant mon amer a la racine douce.

#### *XCIV*

Quand vos beaux yeulx Amour en terre incline,  
Et voz espriz en un soupir assemble  
Avec ses mains, et puis les desassemble  
D'une voix clere, angelique, et divine,  
Alors de moy une douce rapine  
Se faict en moy: je me pers, il me semble  
Que le penser, et le vouloir on m'emble  
Avec le coeur, du fond de la poitrine.  
Mais ce doulx bruit, dont les divins accens  
Ont occupé la porte de mes sens,  
Retient le cours de mon ame ravie.  
Voila comment sur le mestier humain  
Non les trois Soeurs, mais Amour de sa main  
Tist, et retist la toile de ma vie.

#### *XCV*

Dieu qui reçois en ton giron humide  
Les deux ruisseaux de mes yeulx larmoyans,  
Qui en tes eaux sans cesse tournoyans  
Enflent le cours de ta course liquide,  
Quand fut-ce, ô Dieu! qu'en la carriere vide  
De ton beau ciel, ces cheveux ondoyans,  
Comme tes flotz au vent s'ebanoyans,

Deçà delà vogoient à pleine bride?  
Ce fut alors, que cent Nymphes captives  
Entre tes braz, sortirent sur leurs rives,  
Laisant le creux de ta blonde maison.  
Ce fut alors que les Dieux et l'année  
Firent sur toy, ma terre fortunée,  
Renaistre l'or de l'antique saison.

*XCVI*

Ny par les bois les Driades courantes,  
Ny par les champs les fiers scadrons armez,  
Ny par les flotz les grands vaisseaux ramez,  
Ny sur les fleurs les abeilles errantes,  
Ny des forestz les tresses verdoyantes,  
Ny des oiseaux les corps bien emplumez,  
Ny de la nuit les flambeaux allumez,  
Ny des rochers les traces ondoyantes,  
Ny les piliers des saintz temples dorez,  
Ny les palais de marbre elabourez,  
Ny l'or encor', ny la perle tant clere,  
Ny tout le beau que possèdent les cieulx,  
Ny le plaisir pouroit plaire à mes yeulx,  
Ne voyant point le Soleil, qui m'eclere.

*XCVII*

Qui a peu voir la matinale rose  
D'une liqueur celeste emmiellée,  
Quand sa rougeur de blanc entremeslée  
Sur le naïf de sa branche repose:  
Il aura veu incliner toute chose  
A sa faveur: le pié ne l'a foulée,  
La main encor' ne l'a point violée,  
Et le troupeau aprocher d'elle n'ose.  
Mais si elle est de sa tige arrachée,  
De son beau teint la frescheur dessechée

Pert la faveur des hommes et des Dieux.  
Helas! on veult la mienne devorer:  
Et je ne puis, que de loing, l'adorer  
Par humbles vers (sans fruit) ingenieux.

*XCVIII*

S'il a dict vray, seiche pour moy l'ombrage  
De l'arbre saint, ornement de mes vers,  
Mon nom sans bruit erre par l'univers,  
Pleuve sur moy du ciel toute la rage.  
S'il a dict vray, de mes soupirs l'orage,  
De cruauté les durs rochers couvers,  
De desespoir les abismes ouvers,  
Et tout peril conspire en mon naufrage.  
S'il a menti, la blanche main d'yvoire  
Ceigne mon front des feuilles que j'honore:  
Les astres soient les bornes de ma gloire:  
Le ciel bening me decouvre sa trace:  
Voz deux beaux yeux, deux flambeaux que j'adore,  
Guident ma nef au port de vostre grace.

*XCIX*

O faulse vieille! ô fille de l'Envie,  
Et de l'Amour, fille qui à ton pere  
As enfanté dompage, et vitupere,  
En corrompant le miel de nostre vie!  
O gehinne! ô fleau de nostre fantasie,  
Qui jusqu'en l'ame as ton cruel' repere!  
O le seul mal du bien, que l'on espere!  
Faulse aveuglée, inique Jalousie!  
Vent pestilent, air infect qui apportes  
La mort au coeur par plus de mile portes,  
Sale harpie, oiseau de triste augure!  
Tu es le mal, qui ne craint, ô superbe!  
Emplastre, unguent, just de racine ou d'herbe,

Vers enchanté, ou magique figure.

C

Vieille, qui prens de crainte nourriture,  
De faulx rapport et de legere foy,  
Pourquoy fais-tu, soudain que je te voy,  
Geler mon feu d'une triste froidure?  
Si tu es donq' à mes plaisirs si dure,  
Pourquoy viens-tu loger avecques moy?  
Va te noyer en ce fleuve d'emoy,  
Fleuve infernal, où le froid tousjours dure.  
Au fond d'enfer va pleurer tes ennuiz,  
Parmy l'obscur des eternelles nuitz:  
Pourquoy te plaist d'Amour le beau sejour?  
Si la clerté les ombres épouante,  
Ose-tu bien ô charongne puante!  
Empoisonner le serain de mon jour!

C/

O que l'enfer etroitement enserre  
Cet ennemy du doux repos humain,  
De qui premier la sacrilege main  
Arracha l'or du ventre de la Terre!  
Cetuy vraiment mena premier la guerre  
Contre le ciel, ce fier, cet inhumain  
Tua son pere, et son frere germain,  
Et fut puni justement du tonnerre.  
O peste! ô monstre! ô Dieu des malefices!  
Par toy premier la cohorte des vices  
Sortit du creux de la nuit plus profonde.  
Par toy encor' s'en revola d'icy  
L'antique foy, et la justice aussi  
Avec' l'Amour, l'autre Soleil du monde.

CII

Des chiens veillants le long cry doloireux,  
Le soing du guet, et la ferrée porte  
La tour d'airein pouvoient rendre assez forte  
Contre l'assault du nocturne amoureux.  
Trop en estoit le sort aventureux  
Mesm' à celuy qui la vengeance porte,  
S'il ne se fust de sa divine sorte  
Changé en or, ce metal malheureux.  
C'est ce fier là, qui egale aux campagnes  
Les durs sommez des plus haultes montaignes,  
Plus foudroyant, que n'est le traict des cieulx.  
Le fer, le feu, les grand's citez fermées,  
Les haultz ramparts, et les bandes armées  
Donnent passage à l'or audacieux.

### *CIII*

Mais quel hiver seiche la verde souche  
Des saintz rameaux, ombrage de ma vie?  
Quel marbre encor', marbre pasle d'envie,  
Blesmist le teint de la vermeille bouche?  
Mais quele main, quele pillarde moûche  
Ravist ses fleurs? c'est toy, fievre hardie,  
Qui fais languir par une maladie  
Moy en mon ame, et Madame en sa couche.  
O toy, que mere et maratre on appelle!  
As-tu donc faict une chose si belle  
Pour la deffaire? ô Dieu qui n'as point d'yeulx!  
Si contre moy la Nature conspire,  
Voire le ciel, la fortune, et les Dieux,  
Deffen au moins l'honneur de ton empire.

### *CIV*

O Citherée! ô gloire paphienne!  
Mere d'Amour, vien' piteuse à la belle,  
Qui le secours de tes Graces appelle,

Saincte, pudique, et chaste Cyprienne.  
Soutien aussi, vierge Tritonienne,  
De ton vieulx tige une branche nouvelle:  
Toy, qui sortis de la sainte cervelle,  
Sage Pallas, Minerve Athenienne.  
Oyez encor' vous les deux yeulx du monde,  
L'honneur jumeau de l'isle vagabonde,  
Le juste dueil de ce coeur gemissant.  
Ainsi la nuit tes baisers favorise,  
Chaste Diane: ainsi Parnaze prise,  
Docte Phebus, ton laurier verdissant.

#### CV

Esprit divin, que la troupe honorée,  
Du double mont admire, en t'écoutant,  
Cigne nouveau, qui voles en chantant  
Du chault rivage au froid hiperborée:  
Si de ton bruit ma Lire enamorée  
Ta gloire encor' ne va point racontant,  
J'aime, j'admire, et adore pourtant  
Le hault voler de ta plume dorée.  
L'Arne superbe adore sur sa rive  
Du saint Laurier la branche tousjours vive,  
Et ta Delie enfle ta Saone lente.  
Mon Loire aussi, demydieu par mes vers,  
Bruslé d'amour etent les braz ouvers  
Au tige heureux, qu'à ses rives je plante.

#### CVI

O noble esprit, des Graces allié,  
Que ta vertu, la Muse, et la Nature  
Ont par destin, et non par aventure,  
Avec le mien etroitement lié!  
O de mon coeur la seconde moitié!  
Si de ton feu quelque scintile dure,

Soulage un peu le torment que j'endure,  
Me consolant d'excuse, ou de pitié.  
Inspire moy les tant douces fureurs,  
Dont tu chantas celle fiere beauté,  
Qui t'aveugla à semblables erreurs.  
Ainsi d'Amour le feu puisse descendre,  
Pour amolir cet' humble cruauté,  
En l'estommac de ta froide Cassendre.

### *CVII*

Sus, sus mon ame, ouvre l'oeil, et contemple  
L'arc triomphal de l'amour supernel,  
Qui pour laver ton peché paternel  
Porta le faix de ta perte si ample.  
Là, de pitié est le parfaict exemple:  
Sus donc mes vers, d'un vol sempiternel  
Portez mes voeux en son temple eternel,  
Le coeur fidele est de Dieu le saint temple.  
S'il a servi pour rendre l'homme franc,  
S'il a purgé mes pechez de son sang,  
Et s'il est mort pour ma vie assurer,  
S'il a goûté l'amer de mes douleurs,  
Prodigues yeulx, ne devez-vous pleurer  
D'avoir sans fruit dependu tant de pleurs?

### *CVIII*

O seigneur Dieu, qui pour l'humaine race  
As esté seul de ton pere envoyé!  
Guide les pas de ce coeur devoyé;  
L'acheminant au sentier de ta grace.  
Tu as premier du ciel ouvert la trace,  
Par toy la mort a son dard etuyé:  
Console donq' cet esprit ennuyé,  
Que la douleur de mes pechez embrasse.  
Vien, et le braz de ton secours apporte



A ma raison, qui n'est pas assez forte,  
Vien eveiller ce mien esprit dormant.  
D'un nouveau feu brusle moy jusq'à l'ame,  
Tant que l'ardeur de ta celeste flamme  
Face oublier de l'autre le torment.

### CIX

Pere du ciel, si mil' et mile fois  
Au gré du corps, qui mon desir convie,  
Or que je suis au printemps de ma vie,  
J'ay asservi et la plume, et la voix,  
Toy, qui du coeur les abismes congnois,  
Ains que l'hiver ait ma force ravie,  
Fay moy brusler d'une celeste envie,  
Pour mieux goûter la douceur de tes loix.  
Las! si tu fais comparoitre ma faulte  
Au jugement de ta majesté haulte,  
Où mes fortaictz me viendront accuser,  
Qui me pourra deffendre de ton ire?  
Mon grand peché me veult condamner, Sire,  
Mais ta bonté me peult bien excuser.

### CX

Dieu, qui changeant avec' obscure mort  
Ta bienheureuse, et immortelle vie,  
Fus aux pecheurs prodigue de ta vie,  
Pour les tirer de l'eternelle mort:  
Celle pitié coupable de ta mort  
Guide les paz de ma facheuse vie,  
Tant, que par toy à plus joyeuse vie  
Je soy' conduit du travail de la mort.  
N'avise point, ô Seigneur! que ma vie  
Se soit noyée aux ondes de la mort,  
Qui me distrait d'une si douce vie.  
Oste la palme à cet' injuste mort,

Qui jà s'en va superbe de ma vie,  
Et morte soit tousjours pour moy la mort.

*CXI*

Voicy le jour, que l'eternel amant  
Fist par sa mort vivre sa bien aimée:  
Qui telle mort au coeur n'a imprimée,  
O seigneur Dieu! est plus que dyamant.  
Mais qui pourra sentir ce doux torment,  
Si l'ame n'est par l'amour enflammée?  
Soufle luy donc, pour la rendre allumée,  
L'esprit divin de ton feu vehement.  
Pleurez mes yeulx, de sa mort la memoire,  
Chantez mes vers, l'honneur de sa victoire,  
Et toy, mon coeur, fay luy son deu hommage.  
O que mon Roy est invincible, et fort!  
O qu'il a faict grand gaing de son dommage!  
Qui en mourant triomphe de la mort.

*CXII*

Dedans le clos des occultes Idées,  
Au grand troupeau des ames immortelles  
Le Prevoyant a choisi les plus belles,  
Pour estre à luy par luymesme guidées.  
Lors peu à peu devers le ciel guindées  
Dessus l'engin de leurs divines aeles  
Vollent au seing des beautez eternelles,  
Où elle' sont de tout vice emondées.  
Le Juste seul ses eleuz justifie,  
Les reanime en leur premiere vie,  
Et à son filz les faict quasi egaulx.  
Si donq' le ciel est leur propre heritage,  
Qui les pourra frauder de leur partage  
Au poinct, qui est l'extreme de tous maulx?

*CXIII*

Si nostre vie est moins qu'une journée  
En l'eternel, si l'an qui faict le tour  
Chasse noz jours sans espoir de retour,  
Si perissable est toute chose née,  
Que songes-tu mon ame emprisonnée?  
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,  
Si pour voler en un plus cler sejour,  
Tu as au dos l'aele bien empanée?  
Là, est le bien que tout esprit desire,  
Là, le repos où tout le monde aspire,  
Là, est l'amour, là, le plaisir encore.  
Là, ô mon ame au plus hault ciel guidée!  
Tu y pouras recongnoistre l'Idée  
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

*CXIV*

Arriere, arriere, ô mechant Populaire!  
O que je hay ce faux peuple ignorant!  
Doctes esprits, favorisez les vers  
Que veult chanter l'humble prestre des Muses.  
Te plaise donc, ma Roine, ma Déesse,  
De ton saint nom les immortalizer,  
Avec' celuy qui au temple d'Amour  
Baize les piez de ta divine image.  
O toy, qui tiens le vol de mon esprit,  
Aveugle oiseau, dessile un peu tes yeux,  
Pour mieulx tracer l'obscur chemin des nues.  
Et vous, mes vers, delivres et legers,  
Pour mieulx atteindre aux celestes beautez,  
Courez par l'air d'une aele inusitée.

*CXV*

De quel soleil, de quel divin flambeau  
Vint ton ardeur? lequel des plus haulx Dieux,

Pour te combler du parfait de son mieulx,  
Du Vandomois te fist l'astre nouveau?  
Quel cigne encor' des cignes le plus beau  
Te prêta l'aele? et quel vent jusq'aux cieulx  
Te balança le vol audacieux,  
Sans que la mer te fust large tombeau?  
De quel rocher vint l'eternelle source,  
De quel torrent vint la superbe course,  
De quele fleur vint le miel de tes vers?  
Montre le moy, qui te prise, et honnore,  
Pour mieulx haulser la Plante que j'adore  
Jusq'à l'egal des Lauriers tousjours verds.  
COELO MUSA BEAT  
L'antérotique de la vieille et de la jeune amye

L'antérotique de la vieille et de la jeune amye  
Vieille, aussi vieille comme celle,  
Qui apres l'Unde universelle  
Du ject de la pierre fecunde  
Engendra la moitié du Monde.  
Vieille, plus sale qu'Avarice,  
Vieille, qui serois bien nourrice  
A celle de Nestor le Saige.  
Vieille, qui portes au visaige  
Et aux moins laids endroictz de toy  
Des sillons à coucher le doy.  
Vieille, qui as, ô vieille Bestel!  
Plus d'yeux, que de cheveux en teste.  
Vieille, à trois petiz bouz de dentz  
Tous rouillez dehors, et dedens.  
Vieille, qui as jouë, et narine  
Bordées de crasse, et farine,  
De bave la bouche, et gensive,  
Et les yeux d'ecarlante vive.  
Vieille, qui as telle couleur

Que celle, qui par grand' douleur  
Du bien d'autrui se lamentant,  
Se va soymesmes tormentant,  
Et couchée à plat sur le ventre  
En lieu, où point le Soleil n'entre,  
Pour nourrissement de ses oeuvres  
Se paist de Serpens, et Couleuvres.  
Vieille, horrible plus que Meduse,  
Vieille, au ventre, hola ma Muse,  
Veux-tu toucher les membres ords,  
Qui point ne se montrent dehors?  
Veu que ce qui au jour se montre  
Est de si hydeuse rencontre,  
Que mesmes le Soleil se cache  
De peur d'y prendre quelque tache:  
Je te pry, ne t'y souille point,  
De peur que venant sur le point  
De la Beaulté, pour qui j'endure,  
Tu n'y aportes quelque ordure.  
Vieille doncq' plus que toy vilaine,  
Vieille, qui rends semblable halaine  
A celle du stigieux Gouphre  
Ou d'une miniere de souphre:  
Et si à ryre tu te boutes,  
Semble à ceux qui sont aux ecoutes  
Ouyr l'epoventable voix  
Du Chien Portier à trois aboyx.  
Vieille, Peur des chastes familles,  
Vieille, peste des jeunes filles,  
Que tout pere avare et antique  
Et tout matrone pudique  
Craignent trop plus, que le berger  
Du loup ne doute le danger.  
Bien infortuné devoit estre  
L'Astre, soubz qui tu vins à naitre,

Et bien etoint fachez les Dieux,  
Quand tu naquis en ces bas lieux,  
Qui des maux y semes encore,  
Plus que la fatale Pandore.  
O que n'ay-je de vehemence  
Autant que tu as de semence  
D'etranges vices, et divers!  
Ma Plume vomiroit un vers  
Teint au sang de ce malheureux,  
Qui de peur du Traict dangereux,  
Que la Muse alloit debendant,  
Sauva sa vie en se pendant.  
Vieille, que tous Oyzeaux funebres,  
Chaz huans, amys des tenebres,  
Avecq' maint charoingneux corbeau  
Ont ja condamnée au tumbeau.  
Que dy-je? tu ne mouras point.  
Pource que la Mort, qui tout poingt,  
Quoy qu'elle soit fiere et terrible,  
Te voyant encor'plus horrible,  
De toy approcher n'osera,  
Mais de peur tremblente sera.  
Comment? ell' cuydera ainçoys  
Que la Mort de la Mort tu soys.  
Ou bien si le Ciel pitoyable  
De ce Monstre tant incroyable  
Purge la Terre, qui tel fruit  
Voudroit onques n'avoir produit,  
Ton Ame sale, et depiteuse,  
Sortant de sa prison hydeuse,  
S'en ira blaphemer là bas,  
Prenant (comme icy) ses ebas,  
A donner peines, et encombres.  
Malheur à vous (ô pauvres Umbres!)  
Qui d'endurer serez contraintes

Les fouëtz, torches, et attaintes,  
Et la cruelle Seigneurie  
De cette quatrieme Furie.  
Quand tu vois (ô Vieille et immunde,  
Vieille, Deshonneur de ce Monde)  
Celle qui (si bien m'en souvient)  
Sur l'an quinzieme à peine vient:  
Qui envoye jusq'aux talons  
Des cheveux si crespes, et blonds,  
Qu'ilz font honte au beau Soleil mesme:  
Cheveux dignes d'un diadesme,  
Cheveux, qui d'un fil delié  
M'ont à eux si tresfort lié,  
Que la Mort le seul fer sera,  
Qui ce doux lyen brisera:  
Cheveux, dont ce petit Enfant,  
Qui sur les Dieux est triumpant,  
A faict la chorde, dont il tyre  
Traictz empennez de doux martyre.  
Ces traictz, sont les beaux yeux ryans  
Qui ont (tant me semblent frians)  
Ce croy-je, depuis ma naissance,  
Ma mort, ma vie en leur puissance.  
L'arc, sont ces beaux sourcilz voutilz:  
Ainsi, d'Amour tous les outilz  
(Quoy qu'il s'en fache ou qu'il en hongne)  
Sont empruntez de ma Mignonne,  
Qui a bien d'avantaige encores.  
Et quoy? Ce front, qui or' et ores  
Semble le Ciel, quand il decoeuvre  
Le plus luyant de son chef d'oeuvre,  
Ou quand quelque petite nue  
Nous rend sa clarté moins congne.  
Ce beau teint, qui notre sejour  
Embellist encor' d'un beau jour,

Et tel, qu'on voit, lors que l'Aurore  
L'Orient de pourpre colore:  
Teint, qui fait le Ciel amoureux  
De la Terre, et moy langoureux.  
Ce nez, ce menton, cete joue,  
Ces levres, où souvent se joue  
Amour, quand il montre en rient  
Tous les Thesors de l'Orient:  
D'où sort une halaine fleurante  
Mieux qu'Arabie l'Odorante:  
D'où sort l'Angelique Parler,  
A qui ne pouroit s'egaler  
La plus ravissante douceur  
Du Luc, des ennuiz effaceur,  
Encores qu'Albert le manie:  
Mais bien ressemble l'harmonie  
Et les accords melodieux,  
Qu'on oit à la table de Dieux.  
Bref (et de peur que d'avanture  
Mon oeil, ma main, mon ecriture  
Ne s'egarent, ou perdent voyre  
Par cete vallée d'ivoyre,  
Et ces petiz coutaux d'albastre)  
M'amy est un beau petit astre  
Si clair, si net, que je crain' bien,  
Que le Ciel ne l'avoue sien.  
Bien etoit l'influence heureuse  
De la belle Etoile amoureuse  
Soubz qui m'amy prist naissance,  
Et les Dieux, qui ont congnoissance  
De tout, nous feurent bien amys,  
Veu que celle au Monde ilz ont mis,  
Qui seule y a plus aporté  
D'amour, de grace, et de beauté,  
Que d'odeurs l'Arabie heureuse,



De perles d'Inde planteureuse,  
Ou le verd Printens de fleurettes,  
Fideles temoings d'amourettes.  
Que plus aux Muses, et Charites  
M'honorer selon les merites  
De la belle, que j'ayme tant!  
Sans cesse je l'iroy' chantant,  
Et par des vers, qui seroient telz,  
Qu'elle et moy serions immortalz.  
Quand tu vois (ô Vieille edentée!)  
Que la Beauté que j'ay chantée,  
D'un oeil folastre me sourit,  
Et notz coeurs ensemble nourit  
D'humides baysers, qui ressemblent  
Ceux qui les columbes assemblent,  
Remordant, la vindicative,  
Ma levre de sa dent lascive,  
Et d'un long soupir adoucy  
M'embrasse, et serre, tout ainsi  
Que la vigne aux cent braz epars  
Etreint l'ormeau de toutes pars:  
Lors de moy aprocher tu oses  
Pour me faire semblables choses.  
Je suy' ton Dieu plus qu'à demy,  
Tu m'appelles ton doux amy.  
Motz qui aux oreilles me sonnent  
Si doucement, que plus m'etonnent  
Que les grenouilles, ou cygales;  
Ou que l'enroüé des cymbales  
De tous les ecouillez ensemble  
De la Vieille, qui te ressemble,  
Et court par la Montaigne idée,  
De Lyons indomptez guldée  
Pour l'amour, qui par tout le Monde,  
Comme toy, la rend furibonde:

Si que mes moüelles, qui ardent  
Aux douces flammes que leur dardent  
Les yeux archers de ma Maitresse,  
Te voyant, vieille Enchanteresse,  
Deviennent, je ne sçay comment,  
Toutes froydes en un moment.  
Or fais-tu maintenant bien voir  
Quel est (ô Amour!) ton pouvoir.  
Certes vanter tu te peux bien  
Qu'en ciel, et terre n'y a rien  
Qui plus fort que ton feu se treuve.  
Tu en as, Vieille, fait l'epreuve,  
Qui en ta plus chaulde partie  
Es plus froyde que la Scythie,  
Ou les hautes Alpes cornues,  
De nege comme toy chenues.  
Toutefois ces regards meslez  
Aux doux baysers emmiellez  
De deux ensemble perissans  
Echaufent tes oz languissants.

Vers lyriques

*Au lecteur*

Je n'ay (Lecteur) entremellé fort supersticieusement les vers masculins avecques les feminins, comme on use en ces Vaudevilles et Chansons qui se chantent d'un mesme chant, par tous les coupletz, craignant de contreindre et gehinner ma diction pour l'observation de telles choses. Toutesfois affin que tu ne penses que j'aye dedaigné ceste diligence, tu trouveras quelques Odes, dont les vers sont disposez avecques telle religion: comme la Louange de deux Damoizelles; des Miseres et Calamitez humaines; le Chant du Desesperé, et les Louanges de Bacchus.

*I. Les louanges d'Anjou au fleuve de Loyre*

*Ode I*

O de qui la vive course  
Prent sa bienheureuse source  
D'une argentine fontaine,

Qui d'une fuyte loingtaine  
Te rends au sein fluctueux  
De l'Océan monstrueux,  
Loyre, hausse ton chef ores  
Bien haut, et bien haut encores,  
Et jette ton oeil divin  
Sur ce pays Angevin,  
Le plus heureux, et fertile  
Qu'autre, où ton onde distille.  
Bien d'autres Dieux que toy, Pere,  
Daignent aimer ce repaire  
A qui le Ciel feut donneur  
De toute grace, et bonheur.  
Ceres, lors que vagabunde  
Aloit querant par le monde  
Sa fille, dont possesseur  
Feut l'inferral ravisseur,  
De ses pas sacrez toucha  
Cete terre, et se coucha  
Lasse sur ton verd rivaige,  
Qui luy donna doux bruvaige.  
Et cetuy là, qui pour mere  
Eut la cuisse de son pere,  
Le Dieu des Indes vainqueur  
Arrousa de sa liqueur  
Les montz, les vaulx, et campagnes  
De ce terroir que tu baignes.  
Regarde, mon Fleuve, aussi  
Dedans ces forestz ici,  
Qui leurs chevelures vives  
Haussent au tour de tes ryves,  
Les Faunes aux piez soudains,  
Qui apres bisches et dains  
Et cerfs aux testes ramées  
Ont leurs forces animées.

Regarde tes Nymphes belles  
A ces Demydieux rebelles,  
Qui à grand'course les suyvent,  
Et si près d'elles arrivent,  
Qu'elles sentent bien souvent  
De leurs haleines le vent.  
Je voy' déjà hors d'haleine  
Les pauvrettes, qui à peine  
Pouront atteindre ton cours,  
Si tu ne leur fais secours.  
Combien (pour les secourir)  
De foy's t'a-lon veu courir  
Tout furieux en la plene?  
Trompant l'espoir, et la peine  
De l'avare laboureur,  
Helas! qui n'eut point d'horreur  
Blessé du soc sacrilège  
De tes Nymphes le collège,  
Collège qui se recrée  
Dessus ta rive sacrée.  
Nymphes des jardins fertiles,  
Hamadryades gentiles,  
Toy Pryape, qui tant vaulx  
Avecq' ta lascive faulx,  
Pales, qui sur ces rivaiges  
Possedes tant beaux herbaiges,  
Que Flore va tapissant  
De mainte fleur d'eux yssant,  
Toy pasteur Amphrisien,  
Chacun de vous garde bien  
Ses richesses de l'injure  
Du chault, et de la froidure.  
Ces masses laborieuses,  
Que les mains industrieuses  
Quasi egalent aux cieux,

Ne sont-elles pas aux Dieux?  
Qui voudra doncq' loue, et chante  
Tout ce dont l'Inde se vante,  
Sicile la fabuleuse,  
Ou bien l'Arabie heureuse.  
Quand à moy, tant que ma Lyre  
Voudra les chansons elire  
Que je luy commenderay,  
Mon Anjou je chanteray.  
O mon Fleuve paternel,  
Quand le dormir eternel  
Fera tumber à l'envers  
Celuy qui chante ces vers,  
Et que par les braz amys  
Mon cors bien pres sera mis  
De quelque fontaine vive,  
Non gueres loing de ta rive,  
Au moins sur ma froyde cendre  
Fay quelques larmes descendre,  
Et sonne mon bruyt fameux  
A ton rivaige ecumeux.  
N'oublie le Nom de celle  
Qui toutes beautez excelle,  
Et ce qu'ay pour elle aussi  
Chanté sur ce bord icy.

*II. Des misères et fortunes humaines au seigneur Jan Proust*

*Ode II*

Bellonne seme sang et raige  
Parmy les peuples çà et là,  
Et chasse à la Mort maint couraige  
De ce fouët tortu qu'ell' a.  
Son ame cetuy cy ottroye  
A un venin froid, et amer:  
Cetuy là est donné en proye

Aux flots avarés de la Mer.  
Aucuns d'une main vengeresse  
Veulent par la Mort éprouver  
Si du mal, qui tant les oppresse,  
Pouront la guérison trouver.  
Quelques autres venans de naître,  
Avant qu'ilz aillent rencontrant  
Ce qui malheureux nous fait estre,  
Sortent du monde en y entrant.  
Mercure des mains de la Parque  
Prent notz Umbres, et les conduyt  
Au bord, ou la fatale Barque  
Nous passe en l'éternelle Nuyt:  
Où Minos juge inexorable,  
Toutes excuses deboutant,  
La langue autresfois secourable  
De l'orateur n'est écoutant.  
Le chemin est large, et facile  
Pour descendre en l'obscur séjour:  
Pluton tient de son domicile  
La porte ouverte nuyt et jour.  
Là gist l'oeuvre, là gist la peine,  
Ses pas de l'Orque retirer  
A l'étroit sentier, qui nous meine  
Où tout mortel doit aspirer.  
Le nombre est petit de ceux ores  
Qui sont les bien aymez des Dieux,  
Et ceux que la Vertu encores  
Ardente a elevez aux Cieux.  
Jupiter tient devant sa porte  
Deux tonneaux, dont il fait pluvoir  
Tout ce qui aux humains aporte  
De quoy ayse, ou tristesse avoir.  
Qui a veu en ce vieil poëte  
(Et le voyant, ne pleure lors)

La trop tost ouverte boîte,  
Et les vertuz volants dehors?  
L'Esperance au bord arrestée  
Outre son gré demeure icy:  
Puis que seule nous est prestée,  
Gardon' qu'ell' ne s'en vole aussi.

*III. Les louanges d'amour au seigneur René d'Urvoy*

*Ode III*

Le cler ruyssselet courant,  
Murmurant  
Auprès de l'hospitale ombre,  
Plaist à ceux qui sont lassez,  
Et pressez  
De chault, de soif et d'encombre.  
Et ceux qu'Amour vient saisir,  
Leur plaisir,  
C'est parler de luy souvent.  
D'Amour soyez doncq', mes chantz,  
Par ces champs,  
Dessous la frescheur' du vent.  
Ces eaux cleres, et bruyantes,  
Eaux fuyantes  
D'un cours assez doux et lent,  
Donneront quelque froideur  
A l'ardeur  
De mon feu trop violent.  
Erato, à ma chanson  
Donne son,  
Et me permetz approcher  
Pres de toy pour m'esjouyr,  
Et t'ouyr  
Du hault de ce creux rocher.  
Le Roy, le Pere des Dieux  
Tient les Cieux

Dessoubz son obeïssance,  
Neptune la mer tempere,  
Et son frere  
Sur les enfers a puissance.  
Mais ce petit Dieu d'aymer,  
Ciel, et mer,  
Et le plus bas de la terre,  
D'un sceptre victorieux,  
Glorieux,  
Soubz son pouvoir tient, et serre.  
Sans luy, du ciel le haut temple,  
Large, et ample,  
En ruyne tumberoit,  
Avecq' chacun element,  
Tellement  
Discorde par tout seroit.  
Amour, gouverneur des villes,  
Loix civiles  
Et juste police ordonne,  
Et l'heur de Paix, qu'on va tant  
Souhaitant,  
C'est luy seul qui le nous donne.  
Les richesses de Ceres,  
Les forestz,  
Les sepz, les plantes, et fleurs  
Prennent d'Amour origine,  
Goust, racine,  
Vertu, formes, et couleurs.  
Par luy tout genre d'oyzeaux  
Sur les eaux  
Et par les boys s'entretient.  
Tout animal de servaige  
Et sauvage  
De luy son essence tient.  
Par ce petit Dieu puissant,



Delaissant

Le doux gyron de la mere,

La vierge femme se treuve,

Et fait preuve

De la flamme douce-amere.

Que me chaut si on le blasme,

Et sa flamme?

Amour ne sçait abuser:

Et ceux qui mal en reçoivent,

Ne le doyvent,

Mais eux mesmes, accuser.

Amour est tout bon et beau,

Son flambeau

N'enflamme les vicieux:

Juste est, et de simple foy,

C'est pourquoy

Il est tout nu et sans yeux.

Leurs victorieux charroys

Ducz, et Roys

Doyvent à ses saintz autelz,

Le poëtique ouvrier

Son laurier,

Et les Dames leurs beautez.

Puis doncq' qu'il est notre autheur,

Sa haulteur

Bien adorer nous devons,

Dessus son autel sacré,

Saichant gré

A luy, de quoy nous vivons.

La jeunesse (helas) nous fuyt,

Et la suyt

Le froid aage languissant:

Adonques sont inutiles

Les scintiles

Du feu d'Amour perissant.

*IV. De l'inconstance des choses au Seigneur Pierre de Ronsard*

*Ode IV*

Nul, tant qu'il ne meure,  
Heureux ne demeure:  
Le Sort inconstant  
Or' se hausse, et ores  
S'abaisse, et encores  
Au ciel va montant.  
La Nuyt froyde et sombre  
Couvrant d'obscurc umbre  
La terre, et les cieux,  
Aussi doulx que miel  
Fait couler du ciel  
Le someil aux yeux.  
Puis le Jour luytant  
Au labeur duysant  
Sa lueur expose,  
Et d'un teint divers  
Ce grand univers  
Tapisse et compose.  
Quand l'Hyver tremblant  
Les eaux assemblant  
De glace polie,  
Des austres puissans  
De dueil gemissans  
La rage delie,  
La Terre couverte  
De sa robe verte  
Devient triste, et nue,  
Le vent furieux  
Vulturne en tous lieux  
Les forestz denue.  
Puis la saison gaye.  
A la terre essaye

Rendre sa verdure,  
Qui ne doit durer,  
Las! mais endurer  
Une autre froidure.  
Ainsi font retour  
D'un successif tour  
Le Jour, et la Nuyt:  
Par mesme raison  
Chacune saison  
L'une l'autre suyt.  
Le pueril' aage  
Lubric, et volaige  
Au printens ressemble:  
L'été vient après,  
Puis l'autonne est près,  
Puis l'hyver qui tremble.  
O que peu durable  
(Chose miserable)  
Est l'humaine vie,  
Qui sans voyr le jour  
De ce cler sejour  
Est souvent ravie.  
Soubz le grand espace  
Du ciel, le Tens passe  
Par course subite:  
Théatres, Colosses  
En ruines grosses  
Le tens precipite.  
Que sont devenus  
Les murs tant congnuz  
De Troye superbe?  
Ilion est comme  
Maint palais de Romme  
Caché, dessoubz l'herbe.  
Torrentz, et ryvieres

Bruyantes et fieres  
Courent en maintz lieux,  
Où rochers, et bois  
Sembloient autresfois  
Menasser les cieux.  
Les fieres montaignes  
Aux humbles campagnes  
On voit egalées,  
Maintz lieux foudroyez,  
Les autres noyez  
Des undes salées.  
Regnes, et empires  
En meilleurs et pires  
On a veu changer,  
Maint peuple puissant  
Ses loix delaisant  
Suyvre l'etranger.  
Superbe couraige,  
Qui ne crains oraige,  
Foudre, ny tempeste,  
A ton fier marcher  
Tu sembles toucher  
Les cieux de la teste.  
Mais ta voyle enflée  
De faveur soufflée  
Metz hardiment bas:  
Le ciel variable  
Tousjours amyable  
Ne te sera pas.  
Quoy doncq'? ne sçais-tu  
Qu'un buysson batu  
Moins est du tonnerre,  
Qu'un haut chesne, ou tremble,  
Ou qu'un mont qui semble  
Depriser la terre?

Amy, qui pour vivre  
Des ennuiz delivre,  
Que la court procure,  
T'es venu ranger  
Comme un etranger,  
En la tourbe obscure:  
Ne regrete point  
L'ambicieux poinct  
De cete faveur.  
Le ciel favorable  
D'un plus honorable  
T'a fait receveur.  
De Ronsard le nom  
Ne soit en renom  
Par le populaire:  
Amy, tu es tel,  
Que rien, qu'immortel,  
Ne te pouroit plaire.  
Laisse aux courtizants  
Les souciz cuyzans:  
Ne soys curieux  
Des biens aquerir,  
Ou de t'enquerir  
Du secret des Dieux.

*V. A deux Damoyzelles*

*Ode V*

Il faut maintenant, ô ma Lyre!  
Sur ta meilleure corde elire  
Un chant, qui penetre les Cieux,  
Par une aussi etrange voye  
Que celles à qui je t'envoye  
Sont dignes du plus grand des Dieux.  
Dy leur que je n'ay l'artifice  
D'un peintre, ou engraveur, qui puisse

Au vray le semblable egaler.  
Mais bien je les puy' faire vivre  
Mieux qu'en tableau, en marbre ou cuyvre,  
Qui n'ont l'usage de parler.  
Mes vers, qui portent sur leurs esles  
Les louanges des Damoyzelles,  
Se vantent de voler un jour  
Parmy la region des nues,  
Et les beautez du ciel venues  
Sacrer au celeste sejour.  
Les beautez jusques aux Dieux montent,  
Celles que les Muses racontent.  
Les autres, qui n'ont ce bon heur,  
Les ombres solitaires suyvent:  
Mais les votres (si mes vers vivent)  
N'iront soubz terre sans honneur.  
Je chanteray que votz merites  
Vous egalent aux trois Charites,  
Qui font des chapeaux florissans  
A la joyeuse Cyprienne,  
Dansant avecq' la trope sienne  
Par les prez de loing rougissans.  
Telles sont les chastes compaignes,  
Qui parmy forestz, et compaignes,  
Fleuves, et ruyseaux murmurans,  
Suyvent la Vierge chasseresse,  
Quand d'un pié leger elle presse  
Le doz des cerfz legercourans.  
Qui a veu les lyz, et les rozes  
Avecq' la belle aube decloses,  
Celuy a veu votre beau teint:  
Dont le blanc, et vermeil ensemble  
Le pourpre coloré ressemble,  
Et du laict la blancheur eteint.  
Qui a conté les fleurs sacrées

Des rives, campagnes, et prées,  
Dont l'air, quand il est plus riant,  
Orne les cheveux de la terre,  
Et les pierres que lon va querre  
Par tant de flots en Orient:  
Celuy a nombré (ce me semble)  
Vos graces, et vertuz ensemble  
Avecques les traictz de votz yeux,  
Dont mil', et mille fleches darde  
Contre celuy qui vous regarde  
L'enfant qui surmonte les Dieux.  
Qui de la harpe Thracienne  
A ouy la voix ancienne,  
Des foretz l'ebahissement,  
Les votres luy fera pareilles,  
Qui font des plus rudes oreilles,  
Voyre des coeurs, ravissement.  
Voulez-vous que ma plume ecrive  
Comment dessus la verde ryve  
De Cadme la peu fine seur,  
Eloingnant sa fidele trope,  
Osa presser la blanche croupe  
Du divin Thaureau ravisseur?  
Jadis soubz plume blanchissante  
Du Ciel la majesté puissante  
Remplit celle qui enfanta  
Les fors jumeaux, avecques celle  
Qu'en Ide des troys la plus belle  
Au juge bergier tant vanta.  
De la pluye jaune coulante  
Au seing d'une vierge excellente  
Naquit le chevalier volant.  
Telles sont les flammes subtiles  
Du feu, dont les vives scintiles  
Vont Dieux et hommes affolant.

Qui est celui qui voudroit taire  
Le filz du mari adultere?  
Le monde de monstres purgé  
De ses faitz la gloire conserve,  
Des enfers la depouille serve,  
Et le ciel sur son doz chargé.  
Qui ne congnoist bien les deux Ourses  
Fuyantes de Thetis les sources?  
Ou qui est celui que n'attaint  
La plainte de la belle vache,  
Qui aux tristes rives d'Inache  
De l'amy cruel se complaint?  
Fuyez doncq' les facons cruelles  
Que beauté couve soubz ses esles.  
Faites à l'Amour humbles voeutz  
Qu'à Jupiter ne vous otroye,  
Pour croistre (ô bienheureuse proye!)  
Le nombre des celestes feux.  
Par les mains du chaste Hymenée  
Chacune de vous soit menée  
Au lieu, où l'ennemy humain  
Soubz une agréable lumière  
De votz jardins la fleur premiere  
Pille d'audacieuse main.  
Ces petites undes enflées  
Des plus doux zephires soufflées  
Sans fin vont disant à leur bord:  
Heureuse la nef arrestée  
Par le mors de l'anchre jetée  
Dedans le seing d'un si beau port.

*VI. Du premier jour de l'an au Seigneur Bertran Bergier*

*Ode VI*

Voicy le Pere au double front,  
Le bon Janus, qui renouvelle



Le cours de l'An, qui en un rond.  
Ameine la saison nouvelle.  
Renouvelons aussi  
Toute vieille pensée,  
Et tuons le soucy  
De Fortune insensée.  
Sus doncq', que tardons-nous encore?  
Avant que vieillars devenir,  
Chassons le soing, qui nous devore  
Trop curieux de l'advenir.  
Ce qui viendra demain  
Ja pensif ne te tienne:  
Les Dieux ont en leur main  
Ta fortune, et la mienne.  
Tu voy de nege tous couvers  
Les sommetz de la forest nue,  
Qui quasi envoye à l'envers  
Le faiz de sa teste chenue.  
La froide bize ferme  
Le gosier des oyzeaux,  
Et les poissons enferme  
Soubz le cristal des eaux.  
Veux-tu attendre les frimaz  
De l'hyver, qui déjà s'appreste,  
Pour faire de nege un amaz  
Sur ton menton, et sur ta teste?  
Que tes membres transiz  
Privez de leur verdeur,  
Et les nerfz endurciz  
Tremblent tous de froideur?  
Quand la saison amolira  
Tes braz autresfois durs et roydes,  
Adoncq' malgré toy perira  
Le feu de tes moüelles froydes,  
Que toute herbe, ou etuve,

Tout genial repas,  
Mais tout l'Aethne et Vesuve  
Ne rechaufferoient pas.  
Mon filz, c'est assez combatu,  
(Disoit la mere au fort Gregeois,)  
Pourquoy ne te rejouys-tu  
Avecq' ces filles quelques fois?  
Les vins, l'amour consolent  
Le triste coeur de l'homme:  
Les ans legiers s'en volent,  
Et la mort nous assomme.  
Je te souhaite pour t'ebatre  
Durant ceste morte saison,  
Un plaisir, voyre trois, ou quatre,  
Que donne l'amey maison:  
Bon vin en ton celier,  
Beau feu, nuyt sans soucy,  
Un amy familier,  
Et belle amey aussi,  
Qui de son luc, qui de sa voix  
Endorme souvent tes ennuiz,  
Qui de son babil quelquesfois  
Te face moins durer les nuitz,  
Au lict follastre autant  
Que ces chevres lascives,  
Lors qu'elles vont broutant  
Sur les herbeuses rives

*VII. Du jour des bacchanales au Seigneur Rabestan*

*Ode VII*

Quel bruyt inusité  
A mes oreilles tonne?  
Je suy' tout excité  
De l'horreur qui m'etonne:  
Mon coeur fremist, et tremble,

Evoé, Evoé.  
J'oy' la voix (ce me semble)  
D'un cornet enrroué.  
Je voy' le deux fois né,  
L'Indique Dieu, qui erre  
Le chef environné  
De verdoyant l'yerre:  
Les fiers tygres soupirent  
Soubz le joug odieux,  
Et tous paisibles tirent  
Son char victorieux.  
Maint Satyre lascif  
Ryant soutient à peine  
Sur ung asne tardif  
Le chancelant Sylene.  
Triumphe à la bonne heure,  
Dieu, dont feut le butin  
Ce peuple qui demeure  
Le plus près du matin.  
Mon ame eprise au feu  
De ta liqueur tant bonne,  
Ce poëtique voeu  
Te consacre et ordonne.  
Je te salue Pere,  
Qui tout soucy deffens,  
Soubz ton regne prospere  
Fay vivre tes enfans.  
Celuy qui sceut les boys  
Et les rochers attraire,  
Qui fist les trois aboys  
Tous ebahiz se taire,  
Sceut au prix de sa teste  
Combien est perilleux  
Blamer la sainte feste  
De ton nom merveilleux.

Sans jarretz se trouva  
Le brave roy de Thrace,  
Et ta force eprouva  
L'Echionnée race:  
Bien que tu sembles estre  
Au ryz, banquetz, et jeuz  
Plus idoyne, qu'adextre  
Aux combatz outraigeux;  
D'une horrible machoire  
Renversé par ta main,  
Feut temoing de ta gloire:  
Quand les filz de la Terre  
Ozerent s'avancer  
Pour au Ciel faire guerre,  
Et ton Pere offenser.  
Sans toy, n'ard qu'à demy  
La furieuse flamme  
De Venus, ô l'amy  
Et du cors, et de l'ame!  
Donq' à force de boyre,  
Noye, ou brusle au dedans  
La facheuse memoire  
De noz souciz mordans.  
Amy, ceste rigueur  
Au vieil Caton delaisse:  
Mais où est la vigueur  
De ta verde vieillesse?  
Le soing de tout affaire  
Que n'est-il endormy?  
Quelquesfois il faut faire  
Le fol pour son amy.

*VIII. Du retour du printens à Jan d'Orat*

*Ode VIII*

De l'hyver la triste froydure

Va sa rigueur adoucissant,  
Et des eaux l'ecorce tant dure  
Au doux Zephire amolissant.  
Les oyzeaux par les boys  
Ouvrent à cete foys  
Leurs gosiers etreciz,  
Et plus soubz durs glassons  
Ne sentent les poissons  
Leurs manoirs racourciz.  
La froide humeur des montz chenuz  
Enfle deja le cours des fleuves,  
Deja les cheveux sont venuz  
Aux forestz si longuement veufves.  
La Terre au Ciel riant  
Va son teint variant  
De mainte couleur vive:  
Le Ciel (pour luy complaire)  
Orne sa face claire  
De grand' beauté nayve.  
Venus ose jà sur la brune  
Mener danses gayer, et cointes  
Aux pasles rayons de la lune,  
Ses Graces aux Nymphes bien jointes.  
Maint Satyre outrageux,  
Par les boys umbraigeux,  
Ou du haut d'un rocher,  
(Quoy que tout brusle, et arde)  
Etonné les regarde,  
Et n'en ose approcher.  
Or' est tens que lon se couronne  
De l'arbre à Venus consacré,  
Ou que sa teste on environne  
Des fleurs qui viennent de leur gré.  
Qu'on donne au vent aussi  
Cest importun soucy,

Qui tant nous fait la guerre:  
Que lon voyse sautant,  
Que lon voyse hurtant  
D'un pié libre la terre.  
Voicy, déjà l'eté, qui tonne,  
Chasse le peu durable ver,  
L'eté le fructueux automne,  
L'automne le frilleux hyver.  
Mais les lunes volaiges  
Ces celestes dommaiges  
Reparent: et nous hommes,  
Quand descendons aux lieux  
De noz ancestres vieux,  
Ombre, et poudre nous sommes.  
Pourquoy doncq' avons-nous envie  
Du soing qui les coeurs ronge, et fend?  
Le terme bref de notre vie  
Long espoir nous deffent.  
Ce que les Destinées  
Nous donnent de journées,  
Estimons que c'est gaing.  
Que scais-tu si les Dieux  
Ottroyront à tes yeux  
De voir un lendemain?  
Dy à ta lyre qu'elle enfante  
Quelque vers, dont le bruyt soit tel,  
Que ta Vienne à jamais se vante  
Du nom de Dorat immortel.  
Ce grand tour violant  
De l'an leger-volant  
Ravist et jours, et moys:  
Non les doctes ecriz,  
Qui sont de noz esprits  
Les perdurables voix.

*IX. Chant du desespéré*

*Ode IX*

La Parque si terrible  
A tous les animaux  
Plus ne me semble horrible,  
Car le moindre des maux,  
Qui m'ont fait si dolent,  
Est bien plus violent.  
Comme d'une fontaine  
Mes yeux sont degoutens,  
Ma face est d'eau si pleine  
Que bien tost je m'attens  
Mon coeur tant soucieux  
Distiler par les yeux.  
De mortelles tenebres  
Ilz sont déjà noirciz,  
Mes plaintes sont funebres,  
Et mes membres transiz:  
Mais je ne puy' mourir,  
Et si ne puy' guerir.  
La Fortune amyable  
Est-ce pas moins que rien?  
O que tout est muable  
En ce val terrien!  
Helas, je le congnoy',  
Qui rien tel ne craignoy'.  
Langueur me tient en lesse,  
Douleur me suyt de près,  
Regret point ne me laisse,  
Et crainte vient après:  
Bref, de jour, et de nuyt  
Toute chose me nuit.  
La verdoyant' campagne,  
Le flory arbrisseau,  
Tumbant de la montaigne

Le murmurant ruyseau,  
De ces plaisirs jouyr  
Ne me peut rejouyr.  
La musique sauvaige  
Du rossignol au boys  
Contriste mon couraige,  
Et me deplait la voix  
De tous joyeux oyzeaux  
Qui sont au bord des eaux.  
Le Cygne poëtique  
Lors qu'il est myeux chantant,  
Sur la ryve aquatique  
Va sa mort lamentant.  
Las! tel chant me plait bien  
Comme semblable au mien.  
La voix repercussive  
En m'oyant lamenter,  
De ma plainte excessive  
Semble se tormenter,  
Car cela que j'ay dit  
Tousjours elle redit.  
Ainsi la joye et l'ayse  
Me vient de dueil saisir,  
Et n'est, qui tant me plaise  
Comme le déplaisir,  
De la mort en effect  
L'espoir vivre me fait.  
Dieu tonnant, de ta foudre  
Viens ma mort avencer,  
Afin que soye en poudre  
Premier que de penser  
Au plaisir, que j'auroy'  
Quand ma mort je scauroy'.

*X. Au Seigneur Pierre de Ronsard*



## Ode X

Chante l'emprise furieuse  
Des fiers Géans trop devoyez,  
Et par la main victorieuse  
Du Pere tonnant foudroyez:  
Ou bien les labeurs envoyez  
Par Junon Déesse inhuméne  
A l'invincible enfant d'Alcméne.  
Chante les martiaux alarmes  
D'un son heroic, et haut style:  
Chante les amoureuses larmes,  
Ou bien le champ graz et fertile,  
Ou le cler ruyseau qui distile  
Du mont pierreux, ruyseau qui baigne  
Prez, et spacieuse campagne.  
Chante doncq' les biens de Cerés  
Et de Bacchus les jeuz mystiques:  
Chante les sacrées forés,  
Sejour des Demydieux rustiques:  
Chante tous les Dieux des antiques,  
Pluton, Neptune impetueux.  
Et les austres tempetueux.  
Bref, chante tout ce qu'ont chanté  
Homere, et Maron tant fameux,  
Pyndare, Horace tant vanté,  
Afin d'estre immortel comme eux  
En depit du dard venimeux  
De celle qui ne peut deffaire  
Ce qu'un esprit divin sçait faire.  
Ton oeuvre sera plus durable  
Qu'un Théâtre, ou un Colisée,  
Ou qu'un Mausëole admirable,  
Dont l'etophe si fort prisée  
Par le tens a été brisée,  
Ou que tout autre oeuvre excellent

De la main de l'ouvrier volant.  
Quand à moy, puis que je n'ay beu,  
Comme toy, de l'unde sacrée,  
Et puis que songer je n'ay peu  
Sur le mont double, comme Ascrée,  
C'est bien force que me recrée  
Avec Pan, qui soubz les ormeaux  
fait resonner les challumeaux.  
Mais toy, si desires pour vivre  
Delaisser quelque monument,  
Pourquoy aussi ne veux-tu suyvre  
Quelque haut et brave argument?  
Amy, vole plus hautement,  
Et en lieu si humble n'amuse,  
Qu'à me louer, ta docte Muse.  
Si tu m'eusses, facund Mercure,  
Volu etre un peu favorable,  
Et toy Phebus, j'eusse pris cure  
De rendre mon bruyt honorable,  
Voyre par escrit memorable  
Un jour avec triumphe et gloire  
Marier Loyr avecques Loyre.

*XI. A une dame cruelle et inexorable*

*Ode XI*

Muse, que tant je voys cherchant,  
Inspire moy encor' un chant,  
Un chant, qui entre en l'obstinée oreille  
De la beauté, qui n'a point sa pareille.  
Le feu en la fournaize etreint  
Ard plus que cil, qui non contreint  
Par le ciel libre en çà et là epars  
Donne sa flamme au vent de toutes pars.  
Amour jusqu'au profond de l'ame  
A dardé la cruelle flamme

Que suy' contraint de vomir en mes vers  
D'un son tragic tout estrange et divers.  
Cruelle, tu voys de bien loing  
Ce feu, dont tu n'as point de soing,  
Comme celuy qu'on voit voler parmy  
La ville prise ou le camp ennemy.  
Tu m'as ouvert le manque flanc  
Avecques cet ivoyre blanc,  
Qui montre au bout cinq perles plus exquis  
Que d'Orient les pierres tant requises.  
Pourquoy arraches-tu le coeur  
Dont Amour par toy feut vainqueur?  
Pourquoy fais-tu, ainsi que deux tenailles,  
Sentir tes mains en mes vives entrailles?  
Les tygres (ô fiere beauté!)  
N'ont tant que toy de cruauté:  
Ny le serpent, qui se trayne soubz l'herbe,  
Ny des lyons la semence superbe.  
Pas n'avoit si grande rudesse  
La cruelle vierge Déesse,  
Qui fist aux chiens devorer le veneur  
Criant en vain: Je suy' votre seigneur.  
Qui est celuy, qui ne s'etonne  
Quand le Pere courroussé tonne?  
Dardant çà bas de foudroyante main  
Le traict vangeur de tout acte inhumain.  
Amour pourtant dedans les cieux  
Enflamme le plus grand des Dieux,  
Hommes en terre, et en l'air les oyzeaux,  
Et les poyssons jusqu'au fond de leurs eaux.  
O repaire moins souhaitable  
Que le Caucase inhospitable,  
Où le raptur du saint feu va paissant  
L'aigle sacré d'un poumon renaissant!  
Tu me fais par ta grand' froydeur

Sentir plus violente ardeur  
Que cetuy là, dont le doz grand et large  
Soutient d'un mont la trop pesante charge.  
Qui d'Amour blame les edictz,  
Semble ces Geans, qui jadis  
Des plus hauts montz une echelle erigerent  
Et les manoirs celestes assiegerent.  
Ne crains-tu point qu'il se courrouse?  
Ne crains-tu point que de sa trousse  
Te darde un traict enpenné de fureur,  
Pour se vanger d'un si cruel erreur?  
Ou vas-tu, Muse? si grand' ire  
Ne convient à la douce Lyre.  
Tu es trop humble, et de trop petit son,  
Pour accorder si tragique chanson.

*XII. De porter les miseres et la calumnie au seigneur Christofle du Breil*

*Ode XII*

Rien n'est heureux de tous pointz en ce monde.  
L'air, et le feu, le ciel, la terre, et l'unde  
Nous font la guerre, et les justes Dieux mesmes  
N'ont pardonné à leurs palaiz supremes.  
Ne voy-tu pas que les Signes des Cieux  
Sont mutilez de piez, de braz, ou d'yeux?  
N'as-tu jamais d'eclipse coutumiere  
Veu obscursir l'une et l'autre lumiere?  
O que d'ennuy sans repos nous tormente!  
Les uns par faim ont peine vehemente,  
Autres on voit en la prison mourir,  
Plusieurs aussi à la guerre courir,  
Joyeux spectacle à ce furieux Dieu  
Qui maintenant obtient le premier lieu  
Entre les Roys, les Empereurs, et Princes,  
Au grand dommaige (hélas) de leurs provinces.  
Le flot, le vent, le pyrate, et rocher

Sont les perilz de l'avare nocher,  
Qui de son ayse, et repos s'ennuyant,  
Aux Indes court, la pauvreté fuyant.  
Cetuy par fer, par cordeau, ou poyson  
Cherche de mort volontaire achoyson,  
Et pour trouver de ses maux allegence,  
A pris de soy luymesmes la vengeance:  
Et cetuy là, qui est myeux fortuné  
Que les premiers, avant que d'estre né  
Ensevely d'un sommeil eternel,  
Fait son tumbeau du ventre maternel.  
D'un egal pié la Mort, qui tout attrape,  
Et des petiz les humbles manoirs frape,  
Et des plus grands les tours hautes et fortes.  
Une Mort seule en mile, et mile sortes  
De maux soudains, nouveaux, et incurables,  
Va tormentant les humains miserables.  
Le cours des ans, des siecles, et saisons,  
Les grands citez et superbes maisons  
Mises par terre, et les ruines grosses  
Des vieux Palaiz, Thëatres, et Collosses,  
Montrent à l'oeil tout ce qui est çà bas  
Etre caduq' et subject à trepas.  
O malheureux, qui batist esperance  
Sur fondement d'incertaine assurance!  
De tous etaz, de tout sexe, et tout aage  
Solicitude est le propre heritaige.  
Eil' suyt des Roys les palaiz sumptueux,  
Conventz secrez, parquetz tumultueux:  
Le laboureur la porte en sa charrue,  
Et du pasteur aux toictz elle se rue:  
L'homme de guerre aussi la porte en croupe,  
Et le marchant avare dans la poupe.  
Rien, que vertu, ne domte la fortune.  
Comme le roc, quand la mer importune

En çà et là contre luy se courrouse,  
Rompt les gros flots, et de soy les repousse.  
O bienheureux, qui de rien ne s'etonne,  
Et ne palist, quand le ciel iré tonne!  
O bienheureux, que les torches ardentes  
Et des troys Seurs les coulevres pendent  
N'excitent point! qui n'entrompt le fruit  
De son repos, pour quelque petit bruit.  
Cet homme là pour vray jamais ne tremble,  
Bien que le ciel à la terre s'assemble:  
Et ont les Dieux sa forteresse munie  
Contre fortune, et contre calumnie.  
Le Ciel vangeur, protecteur d'Innocence,  
Donne aux pervers souvent longue licence  
De nuyre aux bons: puis contre eux irrité  
Commende au Tens, pere de verité,  
Decouvrir tout; lors la cause plus forte  
Devient soudain la plus foible, de sorte  
Que la grandeur de la peine compense  
La tardité de la juste vengeance.  
Espere, Amy, espere, dure, attens  
Cette faveur et du Ciel, et du Tens.  
Et quand le Ciel n'auroit aucun soucy  
De tout cela que nous faisons ici,  
Mais bien seroient toutes humaines choses  
Soubz le pouvoir de la fortune encloses,  
Ne vault-il myeux (veu qu'elle fait son tour)  
Avoir espoir de son heureux retour,  
Qu'estre tousjours en peur de la ruyne?  
Cet air couvert d'une obscure bruynne  
S'eclersira, ces undes courroussées  
Jusques au ciel par l'aquilon poussées  
S'apaiseront, et par l'anchre jetée  
Au port sera la navire arrestée.  
O combien doux sera le souvenir

Des maux passez! Pour doncq' là parvenir,  
Endure, Amy, ces peines dolozeuses,  
Et te reserve aux choses plus heureuses.

*XIII. De l'immortalité des poètes au seigneur Bouju*

*Ode XIII*

Sus, Muse, il faut que l'on s'evaille,  
Je veux sonner un chant divin.  
Ouvre donques ta docte oreille,  
O Bouju, l'honneur Angevin!  
Pour ecouter ce que ma Lyre accorde  
Sur sa plus haute, et mieux parlante chorde.  
Cetuy quiert par divers dangers  
L'honneur du fer victorieux:  
Cetuy là par flotz etrangers  
Le soing de l'or laborieux.  
L'un aux clameurs du palaiz s'etudie,  
L'autre le vent de la faveur mandie.  
Mais moy, que les Graces cherissent,  
Je hay' les biens, que l'on adore,  
Je hay' les honneurs, qui perissent,  
Et le soing, qui les coeurs devore:  
Rien ne me plaist, fors ce qui peut deplaire  
Au jugement du rude populaire.  
Les lauriers, prix des frontz scavans,  
M'ont ja fait compaignon des Dieux:  
Les lascifz Satyres suyvens  
Les Nymphes des rustiques lieux  
Me font aymer loing des congnoz rivaiges  
La sainte horreur de leurs antres sauvaiges.  
Par le ciel errer je m'attens  
D'une esle encor' non usitée,  
Et ne sera gueres long tens  
La terre par moy habitée.  
Plus grand qu'Envie, à ces superbes viles

Je laisseray leurs tempestes civiles.  
Je voleray depuis l'Aurore  
Jusq'à la grand' mere des eaux,  
Et de l'Ourse à l'epaule more,  
Le plus blanc de tous les oyzeaux.  
Je ne craindray, sortant de ce beau jour,  
L'epesse nuyt du tenebreux sejour.  
De mourir ne suys en emoy  
Selon la loy du sort humain,  
Car la meilleure part de moy  
Ne craint point la fatale main:  
Craingne la Mort, la Fortune, et l'Envie,  
A qui les Dieux n'ont donné qu'une vie.  
Arriere tout funebre chant,  
Arriere tout marbre et peinture,  
Mes cendres ne vont point cherchant  
Les vains honneurs de sepulture:  
Pour n'estre errant cent ans à l'environ  
Des triestes bords de l'avare Acheron.  
Mon nom du vil peuple incongnu  
N'ira soubz terre inhonoré,  
Les Seurs du mont deux fois cornu  
M'ont de sepulchre decoré,  
Qui ne craint point les aquilons puissans,  
Ny le long cours des siecles renaissans.

*XIV. Epitaphe de Clement Marot*

Si de celuy le tumbeau veux sçavoir  
Qui de Maro avoit plus que le nom,  
Il te convient tous les lieux aller voir  
Ou France a mis le but de son renom:  
Qu'en terre soit, je te respons que non,  
Au moins de luy c'est la moindre partie.  
L'Ame est au lieu d'où elle estoit sortie,  
Et de ses vers, qui ont domté la mort,



Les Seurs luy ont sepulture batie  
Jusques au ciel. Ainsi, La mort n'y mord.  
CAELO MUSA BEAT

Recueil de poésie

*A Tresillustre Princesse Madame Marguerite Seur unique du Roy*

Madame, après avoir depuis peu de temps mis en lumière quelques petiz ouvraiges poëtiques, plus pour satisfaire à l'instance priere d'aucuns miens amis, que pour espoir que j'eusse d'acquérir aucune reputation entre les doctes, j'avoy deliberé me retirer entierement de ce labour, aussi peu maintenant favorizé, comme il estoit anciennement entre les meilleurs espriz singulierement recommandé. Je ne scay si l'infelicité de nostre siecle en est cause, ayant l'ambition, l'avarice, et l'ocieuse volupté, pestes des bons espriz, chassé d'entre nous ce tant honneste desir de l'immortalité: ou la trop grande et indocte multitude des escrivains, qui de jour en jour s'eleve en France, au grand deshonneur et abatardissement de nostre langue. J'avoy (dy-je) proposé m'addonner à quelque autre estude, si non tant louable, pour le moins plus favorable que cestui cy, lors que dernièrement estant le Roy à Paris, apres avoir pris la hardiesse de me presenter devant vostre excellence, il vout pleut de vostre benigne grace me recevoir avecques tel visaige, que je congneu mes petiz labeurs vous avoir esté agreables. Cela, Madame, a depuis si vivement incité mon couraige, que mettant en arriere ma premiere deliberation, je me suis remis aux choses que j'ay pensé vous pouvoir donner quelque plaisir: sans que maladie ou autre empeschement ait peu retirer mon esprit de ceste non jamais assez louée entreprise, jadis tant favorizée de ce grand Roy François vostre pere, et maintenant du treschrestien Roy, et de vous, comme seuls et vrais heritiers de sa vertu. Vous ayant donques ces derniers jours fait present de ce petit livre, non seulement vous l'avez eu agreable (comme est vostre bonté coustumiere de recevoir toutes choses, qui d'humble vouloir sont presentées à vostre grandeur) mais encor vous a pleu me commander de le mettre en lumière, et soubz vostre nom. Avecques lequel je me sen si fort et bien armé contre toutes les difficultez qui de jour en jour se treuvent ez haultes entreprises, que je pouray combattre l'envie, et la mort, et celuy temps mesmes qui abat les grands Palaiz, et superbes Pyramides. Je ne me veulx amuser ici à respondre aux calumniateurs (comme est la façon ordinaire des escrivains) puis que mes escriz ont desja esté si heureux de rencontrer la faveur de vostre jugement, et par vostre moyen celuy du Roy, et de la Royne, auxquels ayant satisfait, tant s'en fault que je me soucie du mescontentement d'autruy, que j'estimeray de là avoir receu toute la gloire, et le fruit de mes labeurs. Madame, je supplie à nostre Seigneur vous conserver en heureuse, et longue vie, et augmenter de plus en plus en vous les souveraines graces et vertuz qu'il vous a si liberalement departies. A Paris, ce XXIII. d'Octobre M.D. XLIX.

De vostre excellance

le treshumble et tresobeissant serviteur,

I.D.B.A.

*A Sa Lyre*

Va donques maintenant, ma Lyre,

Ma Princesse te veult ouir.  
Il fault sa table docte elire:  
Là, quelque amy voudra bien lire  
Tes chansons, pour la resjouir  
Ta voix encores basse et tendre  
Apren à hausser dès ici,  
Et fay tes chordes si bien tendre,  
Que mon grand Roy te puisse entendre,  
Et sa royale epouze aussi.  
Il ne fault que l'envieux die  
Que trop hault tu as entrepris:  
Ce qui te fait ainsi hardie,  
C'est que les choses qu'on dedie  
Au temple, sont de plus grand pris.  
CAELO MUSA BEAT

*Prosphonematique*

Au Roy Treschrestien Henry II  
Vous, qui tenez les sources de Pegaze,  
(Celestes Seurs) bandez vostre arc divin  
Tout au plus hault de vostre saint Parnaze  
Et permettez que ce bras Angevin  
Par l'air François desserre un traict, qui vole  
Mieux que jamais de l'un à l'autre pole.  
Ce traict puissant dessus ses ailes porte  
L'horrible nom qui fait mouvoir les cieux,  
Le fer, la flamme, et la non jamais morte  
Gloire des Roys, enfans aisnez des Dieux:  
Dont le protraict Henry, celeste race,  
A peint au vif en sa divine grace.  
La majesté de son front tant illustre  
Entre les Roys apparoist tout ainsi  
Que l'or aupres de l'argent: et son lustre  
Ard tout l'obscur de ce beau siecle ici,  
Comme la Lune aux etoiles eclaire.

Par le serain de quelque nuict bien claire  
En quelque part que son bel oeil se montre,  
Comme un printemps il serene le jour:  
Et semble bien qu'à si haulte rencontre  
Renaissse au monde un plus joyeux sejour.  
Le Ciel en rid, et le Soleil encore  
De nouveaux raiz ses blons cheveux decore.  
Vien, Prince, vien: rends aux tiens la lumiere  
Qu'obscurcissoit ce tien long demeurer,  
Et la vigueur de leur vertu premiere,  
Qui ne se peult, qu'en ta force, assurer.  
Ton seul regard inspire en leurs couraiges  
L'ardent desir des martiaux ouvraiges.  
Comme la mere au rivaige lamente,  
Prie, et fait voeux pour son desiré filz,  
Qu'un vent contraire en haulte mer tormente  
Oltre le terme à son retour prefix:  
Paris ainsi languissoit avant l'heure  
Qui a mis fin à ta longue demeure.  
La grand Ceres, qui ces murs environne,  
A ton passer, de beaux epiz dorez  
Enceinct le tour de sa riche couronne,  
Et par les champs de jaune colorez  
Fait ondoyer sa chevelure blonde,  
Pour honorer le mesme honneur du monde.  
Bacchus aussi orne teste et visaige  
De nouveau pampre et d'odorantes fleurs:  
Prez, montz, et plains à ton heureux passaige  
Vestent habits de diverses couleurs:  
Et la forest branlant sa teste armée  
Donne le fraiz de sa neufve ramee.  
Les Demidieux, et Nymphes se retirent  
Aux plus haulx lieux, pour à l'aise te voir:  
Les plus doux vents tant seulement souspirent:  
Les ruyssselets ne font moins leur devoir:

Et les oizeaux à l'envy te saluent  
Sur les sommets qui un peu se remuent.  
Tout animal domestic ou champestre  
Fiche sur toy son regard etonné:  
Les baz tropeaux en ont laissé le paistre:  
Et les taureaux en ont abandonné  
Leurs fiers combaz: les plus cruelles bestes  
Devers le ciel ont élevé leurs testes.  
Qui a peu veoir les mousches menageres  
Sur le printemps de leurs manoirs saillir,  
Faire un grand bruit, et s'en voler legeres,  
Puis ça et là l'honneur des champs cueillir:  
Celuy a veu les miliers, qui se rendent  
Dessus les murs et portes, qui t'attendent.  
Paris, qui void son Prince à la campagne,  
A mis au vent tout importun souci:  
Toute maison en tout plaisir se baigne:  
Veuf de procez est le Palaiz aussi  
Et par les feuz, qui aux temples s'allument,  
Pour toy, HENRY, mil' autels aux Dieux fument.  
Enfans bien nez, les plus heureuses bandes,  
Vostre beau chant soit l'IO triumphal:  
Vous saints vieillars, chargez les Dieux d'offrandes:  
Vierges aussi au visaige Nymphal,  
Faites couler une pluye de roses,  
Des propres mains de l'Aurore decloses.  
Ecoute, Roy, le plus grand de la terre,  
L'horrible voix du foudroyant canon,  
Qui par le ciel fait un nouveau tonnerre,  
Moindre pourtant que le bruit de ton nom.  
Seine en fremist, les rivieres craintives  
Heurtent en vain leurs opposees rives.  
Jupiter mesme, oyant l'air ainsi fendre,  
Change couleur pour un tel foudroyer:  
Et craint encor' que la Terre n'engendre

Nouveaux enfans, pour le Ciel guerroyer.  
La nuict qui sort de l'epesse fumiere  
Avant le soir fait faillir la lumiere.  
Seine dormoit au plus creux de ses ondes,  
Mais te sentant de sa rive approcher,  
A mis dehors ses belles tresses blondes,  
Et s'est assize au coupeau d'un rocher.  
Ses filles lors, qui à my-corps y nouent,  
Diversement à l'entour d'elle jouent.  
Marne peignoit ses beaux cheveux liquides,  
Qui luy armoient et l'un et l'autre flanc:  
Oyze au soleil seichoit les siens humides,  
Les separant sur son col net et blanc:  
Et de ces jongz, Yonne, que tu portes,  
Tu en tissois chapeaux de mille sorte.  
Lors se tirant sur le rocher sauvaige,  
L'une apres l'autre ont fait plus d'une fois  
Hault rechanter tout le courbé rivaige,  
Soubz l'argent de leurs celestes voix.  
Quelqu'une ainsi consacre à la Memoire  
(S'il m'en souvient) de sa mere la gloire:  
Tage, e Pactol' à l'arene doree  
N'ont merité l'honneur qui t'appartient,  
O fleuve heureux! de qui l'onde azuree  
Dessus son dos plus grans thesors soutient.  
Ton cours tortu, qui lentement distile,  
D'un gras limon rend la terre fertile.  
En mille tours par la Province heureuse  
Tes cleres eaux s'en vont ebanoyant:  
Tes braz y font mainte isle plantureuse  
De tous cotez: et ainsi tournoyant,  
Entre hauls murs ton onde étroite et forte  
Le riche honneur de l'abondance porte.  
Les grans cyprez poussent bien hault sur l'herbe  
Leurs fiers sommetz à croistre exercez:

Le grand Paris d'un tel fleuve superbe  
Leve son chef sur les autres citez,  
Non autrement qu'on void parmy les nues  
Les haulx sourcils des grands Alpes chenues.  
Quelqu'un loura (dit la Nymphé seconde)  
Lyon, Rouan, Bordeaux, Orleans, Tours:  
Et je diray la richesse feconde  
Du grand Paris, et ses superbes tours:  
Ses temples saintz, et son Palaiz, qui semble  
Non un Palaiz, mais deux citez ensemble.  
Mere des ars, ta haulteur je salue,  
Je vous salue aussi, vous tous les Dieux,  
Qui avez là vostre demeure elue  
Pour y semer les grans thesors des cieux:  
Pallas y est, et les Muses sacrees  
Sur Seine ont fait leurs rivaiges ascreez.  
Comment te peut assez chanter la France,  
O grand FRANCOYS, des neuf Seurs adoré?  
Tu as defaict ce vil monstre Ignorance,  
Tu as refaict le bel aage, doré:  
Par toy premier au monde est revenue  
La belle Vierge au vieux siecle cogneue.  
Les vertueux (dist la troizieme) viennent  
Des vertueux: les fiers taureaux ainsi  
La braveté de leur source retiennent:  
Des bons chevaux les bons naissent aussi:  
L'aigle haultain ne degenere, et tombe  
Au naturel de la simple columbe.  
De ton FRANCOYS, qu'un autre n'eust peu suyvre,  
En ton Henry à mesme vertu né,  
France, tu vois l'exellence revivre,  
Dont les haulx Dieux rien meilleur n'ont donné.  
N'y donneront, bien qu'ils facent renaitre  
Sept et sept fois le temps du premier estre.  
Vy, Prince, vy: et de cent ans encores

Pour enrichir le sejour eternel  
De nostre bien, ne vole ou reluit ores  
Au plus beau lieu ton Astre paternel:  
Qui d'oeil benin ton franc peuple regarde,  
Te favorize, et ta place te garde.  
Ainsi chantoit les trois Nymphes Senoizes  
Comme à l'envy, quand Seine en se levant  
Entrerompit leurs tant doulcettes noizes:  
Et d'une voix, qui persoit bien avant,  
Fist resonner aux oreilles royales  
L'heureux decret des trois vierges fatales.  
Tu es venu finalement, ô Prince!  
Et je t'avoy' si long temps attendu.  
Tu es au seing de ma belle Province  
Entre mes braz heureusement rendu.  
Ecoute donq' de quoy m'ont asseurée  
Les non menteurs oracles de Nerée.  
Estce pas toy, à qui les Dieux promettent  
Tout le bon heur du monarque Romain?  
Les Dieux, qui jà par leurs arests soumettent  
Tout l'univers à ta puissante main?  
J'en voy desjà les depouilles captives  
Mises par toy pour trophée à mes rives.  
Je voy tomber soubz les fleches Françoises  
Le Leopard, ton antiq' ennemy,  
Qui souloit bruire aux forests Ecossoizes  
Le feu vangeur desjà vole parmy  
La nef captive: au sang Anglois encore  
L'azur marin de pourpre se colore.  
Je vois desjà la colonne elevee  
De ta victoire: et ta gloire qui luit  
Est si avant dans les cieulx engravee,  
Qu'on la peult lire en l'obscur de la nuit.  
Le beau Croissant, qui le ciel François orne,  
Ameine en rond et l'une et l'autre corne.

Un lieu se treuve hors le cours de l'annee,  
Loing de la voye au chariot luisant,  
Là où Atlas tient l'epaule inclinee  
Dessous l'esseul aux etoiles duisant.  
Là, tu feras ta renommee entendre,  
Et jusqu'aux bords de la terre s'etendre.  
Bien tost après Discorde furieuse  
Soubs un frein serf prise tu meneras:  
Lors regnera la paix victorieuse:  
Lors de Janus le temple fermeras:  
Et de laurier ta teste couronnee  
Adonq' sera d'olive environnee.  
Ce nouveau siecle, à l'antique semblable,  
Verra fleurir le sceptre de Valois.  
La Foy chenuë, alors non violable,  
Tiendra le lieu des punissantes loix.  
Vice mourra: et les nopces pollues  
Ne seront lors par amours dissolues.  
A Dieu donq' Roy, mon destin me rapelle.  
Ainsi disant, le genoil avança:  
Puis tout à coup, avec sa troupe belle  
D'un sault leger en l'onde se lança:  
L'eau jette un son, et en tournoyant toute,  
Fait bouillonner mainte ecumeuse goutte.  
FIN  
CAELO MUSA BEAT  
I.D.B.A.

*Chant triumphal sur le voyage de Boulongne*

M.D. XLIX. au Moys d'Aoust  
Voici le temps, si long temps desiré,  
Où noz ayeulx en vain ont aspiré,  
Qui sur l'Angloys finalement rameine  
La juste (helas) mais trop tardive peine.  
Les Dieux vangeurs par toy mis à mepris,



Superbe Angloys, veulent rendre le pris  
A leurs autels, et temples, que tu souilles,  
Ornez jadis de noz serves depouilles.  
Du grand Henry le bras puissant et fort  
Avec les Deux desja fait son effort  
De regagner par ses fouldres belliques  
Le vieil butin des grand's pertes Galliques.  
Si Mars nous a regardé quelquefois  
D'un oeil felon, onques nul toutefois  
S'est peu vanter de voir par luy dontée  
Nostre vertu non jamais surmontée:  
Qui a tousjours coeur et force repris  
De son malheur, comme le chesne, appris  
A reverdir sa perruque nouvelle,  
Après le fer sa teste renouvelle.  
Non autrement que des dents, que planta  
Le fort Jason, la terre en enfanta  
Hommes armez, France durant la guerre  
Nouveaux enfants de son ventre desserre.  
Hydre jadis en ce point combatoit  
(Dit l'ennemy) quand Hercule abbatoit  
L'un de ses chefs, avec peine inutile,  
Qui la rendoit par ses playes fertile.  
Craindras-tu donq', ô bon peuple de Mars,  
Craindras-tu donq' les flesches et les arcs  
Du rouge Angloys ton antiq' aversaire,  
Vivant HENRY, seul né pour le deffaire?  
Maint Roy François a tenté le danger  
Des fiers combats, pour la France vanger:  
Mais à HENRY, enfant de la Victoire,  
Le Ciel amy reservoit ceste gloire.  
Son nom fatal à l'Angloys familier,  
Et le discours des astres regulier  
Luy peuvent bien donner ferme assurance  
De joindre en bref l'Angleterre à la France.

Alors sera des Roys plus orgueilleux  
Presqu'adoré son sceptre merveilleux:  
Et sera dict en la Françoisse terre  
Second du nom, neuvieme en Angleterre.  
Là François, là, aidez vostre bon heur,  
Favorisez d'un tel Prince l'honneur,  
Et avancez par vostre diligence  
De voz ayeulx la boyteuse vengeance.  
Une Boulongne, ou Calaiz ne sont pas  
Puissans assez pour vous clore le pas,  
Non l'Ocean, qui de vous aura crainte,  
De sang Angloys voyant son onde teinte.  
Jà d'un costé des nostres le grand coeur  
A triumphe du souldard belliqueur,  
Qui sous le coup de la hache Françoisse,  
En gemissant, mord la terre Ecossoise.  
De l'autre donq' ne soyez endormis,  
A fouldroyer voz mortelz ennemis,  
Afin que d'eulx la dépouille soit mise  
Tout à l'entour des bords de la Tamise.  
C'est chose douce, et belle, que mourir  
Pour son pais et son Roy secourir.  
De quoy te sert, ô personne craintive!  
Fuïr la mort d'une course hastive?  
Elle te suit, qui n'a point pardonné  
Au doz craintif à la fuite adonné,  
Ny au jaret trop peu ferme et debile  
De la jeunesse à la guerre inhabile.  
La vertu seule, à qui a merité  
Avoir le pris de l'immortalité  
Ouvre le ciel, et d'une aile courante  
Laisse la terre à la tourbe ignorante.  
Hercule ainsi par cet art glorieux  
Jadis s'assist à la table des Dieux,  
Et des Jumeaux le signe heureux aux voiles

Ainsi accreut le nombre des estoilles.  
Ainsi Auguste, ainsi le grand François,  
Et toy HENRY, quelque part ou tu sois  
Jà destiné, ta belle estoille ardente  
Sera du ciel au plus hault evidente.  
Comme l'on void par la fureur des vents  
En l'Ocean les flots s'entresuyvans,  
Tous argentez d'ecumes blanchissantes,  
Heurter le front des rives gemissantes:  
Ou les epiz jà non plus verdoyans,  
D'un ordre egal jusqu'à terre ondoyans,  
Faire une mer de la blonde Champaigne,  
Ou de la Beauce à la large campagne:  
Ainsi seront noz souldars par les champs  
Contre l'Anglois à la guerre marchans,  
Comme un torrent débordé, qui emmeine  
Tects, et troupeaux contrevail par la pleine.  
Là des premiers le hardy Vandomois,  
Guyse, et son fort Aumale, mille fois  
Par les scadrons feront la presse moindre,  
Pour aux plus fors des ennemis se joindre.  
Avecques eulx on pourra voir aussi  
Nostre Nestor, le grand Mommorancy,  
Un Saint André le bien voulu du Prince,  
Et un Sedan monarque en sa province,  
Le grand HENRY sur tous apparoissant,  
Comme un sapin aux montaignes croissant  
Passe le fresne, aimant la fresche rive,  
Ou l'olivier à la perruque vive,  
Souillé du sang des souldars estrangers  
Rendra les siens aveugles aux dangers,  
Sans que son bras en vain descende face  
L'horrible coup de sa pesante masse.  
Tu n'as sans plus, ô des tiens le rampart!  
Des plus haulx Dieux la faveur pour ta part.

Du noir Pluton le triste domicile  
Mesmes te rend la victoire facile.  
Ja long temps a, les filles d'Acheron,  
Que maints serpens arment à l'environ,  
Qui pour cheveux en mile neuds leur pendent,  
Et noir venin leur distilent, et rendent,  
Des coeurs Angloys inspirent au dedens  
Et leurs poisons, et leurs flambeaux ardens,  
Qui font bruler par discordes civiles  
Les fors chasteaux, et les superbes viles.  
Du peuple serf l'effort seditieux  
S'est opposé au noble ambitieux.  
Mars les anime, et Discorde qui gronde  
Espend par tout sa semence feconde.  
Io Paris, il te fault recevoir  
Ton Prince heureux, lequel te vient revoir,  
Te promettant d'armes bien etophées  
L'esté prochain mile et mile trophées.  
Sus, que je joye on face nouveaux feuz,  
Qu'on rende à Dieu graces en lieu de veutz,  
Qu'on s'esjouisse, et que chacun s'appreste,  
Pour dedier de ce retour la feste.  
La froide peur, France, a couru souvent  
Parmy tes oz: donne la donq' au vent,  
Puis que tu vois la magesté sacrée  
De ton Seigneur, où ton oeil se recrée.  
O quantesfois Royne, et royale Seur,  
Vous avez craint, qu'en quelque lieu mal seur,  
Ou trop avant aux assaulx et alarmes  
Il ne tentast la fortune des armes!  
Maintenant donq', que ce mordant souci  
Voz tristes coeurs ne ronge plus ainsi,  
Laissez les veuts aux mariniers timides,  
Et d'un beau riz seichez ces yeulx humides.  
Aux nouveaux raiz du matinal soleil

Les fleurs ainsi reprennent leur vermeil,  
Dont les beautés se montraient effacées  
Presqu'à demy par les pluies passées.  
N'avous encor', vous célestes esprits  
De nostre court; quelque ouvrage entrepris  
Digne du nom, dont la France vous prise,  
Et de ce Roy, qui tant vous favorise?  
Les vers suerez du luc melodieux,  
Qui rejouist les hommes et les Dieux,  
Auront le pris, si la Muse heroique  
Ne fait sonner sa trompette bellique.  
Ronsard premier osa bien attenter  
De faire Horace en France rechanter,  
Et le Thebain (ô gloire souhaitable!)  
Qu'à grand labeur il a fait imitable.  
Ainsi me fault quelque voye éprouver  
Pour Apollon, et les Muses trouver,  
Qui me feront en la terre où nous sommes  
Voler vainqueur par les bouches des hommes.  
J'ameneray le premier, si je puis,  
A mon retour au pais d'où je suis,  
Les saintes Soeurs, qui me feront revivre  
Mieux que la main qui anime le cuyvre.  
De marbre noir au milieu d'un beau pré  
J'edifiray un temple dyapré  
Tout au plus près, où Loyre plus profonde  
En l'Océan fait couler sa clere onde.  
De marbre aussi les coulottes seront,  
Qui en blancheur la neige passeront,  
Avec l'autel construit de mesme pierre  
Encourtiné de laurier et de l'hyerre.  
De ce beau lieu la superbe grandeur  
Imitera du Croissant la rondeur,  
Où seront peints de Diane honorée  
Les arcs, les traits, et la trousse dorée.

On ne verra par le fer demolir,  
Ny par l'orage, ou la flamme abolir  
Cet oeuvre faict de matiere si dure,  
Que la rigueur des siecles il endure.  
Là mon grand Roy sera mis au milieu  
Sur piliers d'or, qui tout au tour du lieu  
Tesmoingneront sa louange notoire:  
Et sera dict le temple de Victoire.  
Là je peindray comme il aura donté  
Calaiz, Boulongne et l'Anglois surmonté,  
Puis l'Hibernie, et tout ce qui attouche  
L'humide lict où le soleil se couche.  
Tu y seras, de Florence l'honneur,  
Royne en qui gist le comble de bon heur,  
Que la vertu digne epouze a fait estre  
Du plus grand Roy que ce siecle ait veu naistre.  
Toy Vierge aussi, miracle de ton temps,  
Qui rends le ciel, et nature contens,  
Alors qu'en toy l'un et l'autre contemple  
De son sçauoir le plus parfaict exemple.  
De voz grandeurs le prestre je seray,  
Et devant vous maint hymne chanteray,  
Duquel pourront les nations estranges  
Et noz nepveuz apprendre voz louanges.  
Ce doux labeur la Muse me donnoit,  
Lors que Henry à Boulongne tonnoit,  
Luy faisant ja de son bras la vaillance  
Chemin au ciel par le fer de sa lance.

Vers liriques

*I. A la Royne*

*Ode I*

La louange bien sucrée  
Les oreilles nous recrée,

Louange qui va foulant  
L'honneur de l'arene blonde,  
Qu'Herme tourne dans son onde  
Tout trouble de l'or coulant.  
La vertu est meprisee,  
Qui n'est point favorisee  
Des Graces, contre ces trois,  
Le Temps, la Mort et l'Envye,  
Desquels souvent est ravye  
La gloire mesme des Roys.  
Royne donques, ne refuse  
De l'humble, et petite Muse  
Les vers que j'ay mariez  
A ma Lyre, qui accorde  
Leurs sons divers sur sa chorde  
A ta grandeur dediez.  
Par eulx n'agueres fut dicte  
Ceste belle Marguerite,  
Qui enclose en mes ecriz,  
Ainsi que la pierre honnore  
Son anneau, elle decore  
Mes vers d'assez petit priz.  
Pourtant si tu es chantee  
Par la Muse tant vantee  
Du tien Bouju bien souvent,  
Ne dedaigne point d'entendre  
La mienne encor' jeune et tendre,  
Qui met ses ailes au vent.  
De Phebus la sainte bande  
A chacun, qui le demande,  
N'a faict liberalite  
De pouvoir ainsi aux hommes,  
Mesme en la terre ou nous sommes,  
Donner immortalite.  
Sur la rive oblivieuse

La noire tourbe envieuse  
Des corbeaux, fait devaler  
Les noms, que de l'eau profonde  
Les cygnes tirant sur l'onde,  
Font par le monde voler.  
Jadis Romme faisoit naistre  
Aux disciplines adestre  
Maint bon esprit feminin:  
Mais ton Italie encores,  
Dont la gloire tu es ores,  
A eu le ciel plus benin.  
Celle où Ferrare se mire,  
Qu'ores nostre France admire,  
Seconde entre les siens luit,  
Comme aux mariniers eclaire  
Celle Tramontane claire,  
Qui tant decore la nuit.  
Royne à nulle autre seconde,  
Le ciel t'a rendu feconde,  
Afin de perpetuer  
La race en France eternelle,  
Qu'à la vertu paternelle  
On verra s'evertuer.  
Morte est donq' la maladie,  
Qui fut bien assez hardie  
De montrer quasi la nuit  
A ce petit second Prince,  
Qui jà en nostre province,  
Comme un nouvel astre, luit.  
Sus donq', qu'on chante, qu'on bale,  
Puisque la main triste et pale  
A caché ses dards hydeux.  
Roy, en qui l'honneur se baigne,  
Et toy, sa chere compaigne,  
Resjouissez vous tous deux.



O Dieux, combien est heureuse  
La belle etoille amoureuse  
Qui plus fort que les ormeaux  
La vigne n'estreinct, et lie,  
Vous tient, et que ne s'alie  
L'hyerre à ses prochains rameaux.  
Romme doncq', chante Lucrece,  
Et ta Penelope, ô Grece,  
Toy Pont, celle de grand coeur  
Qui suyvit par maintes terres  
Son mary parmy les guerres,  
Comme un souldard belliqueur.  
Et toy Carie honorable  
Par ton sepulchre admirable,  
Prens de ta gloire le fruit  
En la louange qui vole  
De celle qui son Mausole  
Eterniza d'un hault bruit.  
La France dira sans cesse  
Les vertus de sa Princesse:  
Mais moy, je les vanteray,  
Et tant les feray s'estendre,  
Qu'Arne pourra bien entendre  
Les vers que j'en chanteray.

*II. A Tresillustre Princesse Madame Marguerite seur unique du Roy*  
*Ode II*

La sainte horreur, que sentent  
Tous ceulx qui se presentent  
Craintifs devant les dieux,  
Rendoit ma muse lente,  
Bien qu'elle fust bruslente  
De s'offrir à voz yeulx.  
J'admiroy bien la grace  
Qui montre en vostre face

Des cieux le plus grand soing:  
Mais si grande hauteesse  
Mon humble petitesse  
Regardoit de bien loing.  
Ores, ores le temple  
Des Graces je contemple  
Desjà plus d'une fois,  
Et la coulonne seure  
Où humblement s'asseure  
Mon couraige, et ma voix.  
Là, mon ame incitée,  
Là, mon ame agitée  
D'une divine ardeur,  
Comme toute ecstatique,  
Pend ce veu poëtique  
Devant vostre grandeur.  
De Dieu la bonté haulte,  
Bien qu'il n'ait de rien faulte,  
Reçoit pourtant à gré  
Une volonté grande,  
Qui fait petite offrande  
A son autel sacré.  
Si vostre bruit, qui touche  
Le ciel, vole en la bouche  
De l'Immortalité,  
Pourtant il ne refuse  
De ma petite muse  
La liberalité.  
Chante, ma lyre, donques  
Plus hault que ne feiz onques,  
Et parmy l'univers  
Fay resonner sans cesse  
Le nom de ma Princesse,  
Seul honneur de mes vers.

### *III. A Mellin de Saint Gelais*

#### *Ode III*

Mellin, que cherist, et honnore  
La court du Roy plein de bon heur:  
Mellin, que France avoue encore  
Des Muses le premier honneur:  
Mes vers, qui souloint resonner  
De Venus les ardentés larmes,  
Audacieux vouloint tonner  
De Mars les foudroiantés armes:  
Quand le Dieu qui regne en la Lyre,  
Ceinct du laurier victorieux,  
Me reprist, de vouloir elire  
Un oeuvre tant laborieux:  
Ne souille point le luc doré  
Au sang, qui coule en la campagne,  
Où le Dieu en Thrace adoré  
Plein de pouldre et sueur se baigne:  
Qui dira d'assez bonne grace  
Les trophées de Marignan?  
Ou l'Espagnol fuyant la face  
Du jeune Prince à Carignan?  
La Parque sur noz ennemis  
Esbranlant son urne fatale,  
Et l'heur que les Dieux ont promis  
Au grand Henry, qui les egale?  
Que ceux là les batailles chantent  
Plus hault que le Grec ou Romain,  
Qui la bonne fortune sentent,  
Et l'heur de la royale main.  
Des Indes le premier vainqueur,  
Le soing, qui la jeunesse amuse,  
Et l'archer qui blesse le coeur,  
Seront les labeurs de la Muse.  
Labeur est en petite chose,

Mais non petit honneur attent  
Celuy qui heureusement ose,  
Et Phebus invoqué l'entend.  
Si Homere, et Virgile ont pris  
L'honneur de la premiere place,  
Pourtant n'est demeuré sans pris  
Le nom de Pindare et d'Horace.  
Celuy à qui le ciel n'ottroye  
Le plus fort des Grecz ressembler,  
Qui les superbes murs de Troye  
Fist mile, et mile fois trembler,  
Desdaigner il ne doibt pourtant  
La vertu d'Ajax ancienne,  
Ou celuy qui en combatant  
Blessa Mars, et la Cyprienne.  
Comme la Saone douce et lente  
Dedans son sein non fluctueux  
Coule beaucoup moins violente  
Que le fort Rhosne impetueux:  
Mellin, tes vers emmielez  
Qui aussi doux que ton nom coulent,  
Au nectar des Muses meslez  
L'honneur de tous les autres foulent.  
Celuy qui n'a eu favorable  
La Muse lente à son secours,  
D'un artifice miserable  
Enfante les siens durs et lourds.  
Pourquoy donques si longue nuit  
Veulx-tu sur tes labeurs estendre,  
Opprimant la voix de ton bruit,  
Qui malgré toy se fait entendre?  
Telle est la vertu qu'on palie,  
Estant à soy mesmes cruel,  
Que la paresse ensevelie  
D'un silence perpetuel.

Sus, mon luc, va toy reposer  
En la royale Marguerite,  
Que le ciel voulut composer  
Sur le protraict d'une Charite.

*IV. A Madame Marguerite d'escrire en sa langue*

*Ode IV*

Quicunque soit, qui s'estudie  
En leur langue imiter les vieulx,  
D'une entreprise trop hardie  
Il tente la voye des cieulx,  
Croyant en des ailes de cire,  
Dont Phebus le peult déplumer,  
Et semble, à le voir, qu'il desire  
Nouveaux noms donner à la mer.  
Il y met de l'eau, ce me semble,  
Et pareil (peut estre) encor' est  
A celuy qui du bois assemble,  
Pour le porter en la forest.  
Qui suyvra la divine Muse,  
Qui tant sceut Achille extoller?  
Où est celuy qui tant s'abuse  
De cuider encores voler  
Où, par regions incongnues,  
Le cygne Thebain si souvent  
Dessous luy regarde les nues,  
Porté sur les ailes du vent?  
Qui aura l'haleine assez forte  
Et l'estommac, pour entonner  
Jusqu'au bout la buccine torte,  
Que le Mantuan fist sonner?  
Mais où est celuy qui se vante  
De ce Calabrois approcher,  
Duquel jadis la main sçavante  
Sceut la lyre tant bien toucher?

Princesse, je ne veulx point suyvre  
D'une telle mer les dangers,  
Aymant mieulx entre les miens vivre  
Que mourir chez les estrangers.  
Mieux vault que les siens on precede,  
Le nom d'Achille poursuyvant,  
Que d'estre ailleurs un Diomedé,  
Voire un Thersite bien souvant.  
Quel siecle esteindra ta memoire,  
O Boccace? et quels durs hyvers  
Pouront jamais seicher la gloire,  
Petrarque, de tes lauriers verds?  
Qui verra la vostre muëtte,  
Dante, et Bembe à l'esprit hautain?  
Qui fera taire la musette  
Du pasteur Nèapolitain?  
Le Lot, le Loyr, Touvre, et Garonne,  
A vos bords vous direz le nom  
De ceulx que la docte couronne  
Eternize d'un hault renom  
Et moy (si la douce folie  
Ne me deçoit) je te promés,  
Loyre, que ta lyre abolie,  
Si je vy, ne sera jamais.  
Marguerite peut donner celle  
Qui rendoit les enfers contens,  
Et qui bien souvent apres elle  
Tiroit les chesnes escoutans.

*V. A Tresillustre Prince Monseigneur Reverendiss. Cardinal de Guyse*  
*Ode V*

Le sentier de la vertu  
N'est un grand chemin batu,  
Où tous viateurs arrivent.  
C'est un sommet hault et droict,

Epineux, et fort estroict:  
Aussi peu de gens le suyvent.  
Heureux, qui pour y monter  
Tout labeur peut surmonter,  
Quelque danger qu'il y voye.  
Celuy qui jadis naquit  
D'Alcmene, le ciel aquit,  
Ayant esleu cete voye.  
O Prince bien fortuné!  
Le ciel prodigue a donné  
Ce bon heur à ta jeunesse.  
Je dy ce mesme bon heur  
Dont à peine a eu l'honneur  
La plus constante vieillesse.  
Le printemps dessus les fleurs  
En mille et mille couleurs  
Peint la premiere apparence  
Des fruicts de l'esté suyvant:  
Mais les tiens sont nez avant  
Que d'en donner l'esperence.  
De leurs mains les mesmes Dieux  
Se sont peints dedans tes yeulx,  
Et en ton esprit encore:  
Ton grand Roy le congnoist bien,  
Et sa France voit combien  
Il te cherist, et honnore.  
Et qui n'y est invité  
Par ta douce gravité?  
A qui n'est desja congneue,  
A voir tes gestes daisans,  
Mesme en ces tant jeunes ans  
Ceste vertu tant chenué?  
Quel ennemy du François,  
Quelle ville, mais ainçois  
Quelle mer ou quelle terre

N'a congneu jusques ici  
Ton pere et freres aussi,  
Ces trois foudres de la guerre?  
Qui n'oit encores le nom,  
Qui fait bruire le renom  
Du grand Prelat de Loraine?  
Dont le tige antiq' et beau  
Est planté sur le tombeau  
De la fameuse Sereine.  
Le mont, qui fut envoyé  
Dessus le doz foudroyé,  
N'esclaire d'un plus grand lustre  
Que ton sang dessus les lieux  
Où tes couronnez ayeux  
Ont haussé le chef illustre.

*VI. A Monseigneur Reverendiss. Cardinal de Chastillon*

*Ode VI*

Quelle grande vertu  
Maintenant ose-tu  
Celebrer, ô ma Muse?  
Cet oeuvre humain n'est pas,  
Et ton pouvoir trop bas  
Si grand'charge refuse.  
Le luc melodieux  
A bien chanté les Dieux,  
Et leurs enfans encore  
Chanton' les donq' aussi,  
Et entre eux cestuy ci,  
Qui Chastillon decore.  
Je sens desjà combien  
Mes vers luy plaisent bien:  
Je scay qu'il favorise  
Cet honneste labeur,  
Que retardoit la peur



De ma jeune entreprise.  
Que diray-je premier  
De luy, tant coustumier  
D'aymer ceux qui escrivent  
Les vers laborieux,  
Par qui victorieux  
Les noms au ciel arivent?  
Heureux qui sçait gouster  
Ce qui le peut ouster  
Des mains de la mort blesme.  
Vrayment il ne mourra,  
Mais vivant se pourra  
Tirer du tumbeau mesme.  
Maint Prince, dont le nom  
Se taist, a eu renom  
Devant Charles en guerre.  
D'un seul Roland si fort,  
D'un seul Regnaud l'effort  
N'a fait trembler la terre.  
Maints vivans ont eu bruit,  
D'ont or' la longue nuit  
Ensevelist la gloire:  
Pour ce qu'ils n'ont point eu,  
Qui leur morte vertu  
Feist vivre en la memoire  
Mais je vouë, et promés  
De n'endurer jamais  
Que l'oubly sacrilege  
Morde sur mon grand Roy,  
Sur ton oncle, et sur toy,  
L'honneur du saint College.  
Jadis le grand Atlas,  
Quand son dos estoit las  
Soubs le faiz tant moleste,  
Se tenoit bien plus seur,

Ayant un successeur  
A sa charge celeste.  
Hercule sceut combien  
Le secoururent bien  
Les flammes punissantes,  
O d'Egée le filz!  
Quand steriles tu feiz  
Les testes renaissantes.  
Et ta nef bien souvent  
Fut maistresse du vent,  
Ayant Typhis pour guide:  
Quand tu alois, Jason,  
Voir la riche toison  
En la terre Colchide.  
O grand Mommoranci,  
Tu seras donq' ainsi  
A ce Roy nostre Prince  
Le plus grand des Chrestiens,  
Qui dessoubs luy soustiens  
Le faiz de sa province  
Angloys, reprenez coeur  
Contre Henry vainqueur,  
Boulongne estant reprise:  
Osez encor' armer  
Et la terre, et la mer:  
Vaine est vostre entreprise.  
Prelat, les fors Jumaux  
Dessus les grandes eaux  
Leurs estoiles font luire:  
Tes deux freres vaillans  
Pour France bataillans  
Leurs noms y feront bruyre.

*VII. L'avantretour en France de Monseigneur Reverendiss. Cardinal du Bellay*  
*Ode VII*

Tu viendras donq' finalement,  
Heureux Prelat, et à ta suite  
Retourneront semblablement  
L'esprit, la vertu, la conduite,  
Qui te suyvent ou que tu voisés,  
Veillant aux affaires Françoises.  
Les Dieux, et les astres aussi  
Favoriserent bien la France,  
Qui en toy feirent naistre ainsi  
La mesme mort de l'ignorance.  
Le ciel, qui ton esprit admire,  
Dedans son ouvraige se mire.  
Où est le lieu, qui n'a congneu  
Ce grand Langé inimitable?  
Dont le renom est parvenu  
Aux fins de la terre habitable.  
Qui est celuy nostre aversaire;  
Qui n'a veu ce qu'il sçavoit faire?  
Caesar a senty mille fois  
Que pouvoit la sage entreprise,  
La vertu, la plume, la voix,  
Qu'encores tout le monde prise,  
De celuy qui n'a, ce me semble,  
Laissé que toy qui luy ressemble.  
Le ciel cruel, à qui sembla  
France par vous deux trop puissante  
Las, par mort vous desassembla,  
Dont mon ame en est gemissante:  
Saichant bien qu'elle telle perte  
Jamais ne sera recouverte.  
Ce grand Roy gueres n'admiroit  
Celuy dont Troye se lamente,  
Qui dix Nestors se desiroit,  
Non une force vehemente.  
Le miel, qui les oreilles touche,

A Nestor couloit de la bouche.  
Le saige Grec, dont le parler  
Sembloit aux neiges hyvernales,  
Que le printemps fait devaler  
Par les montaignes inegales,  
Congneut par cent mille traverses  
Et hommes, et citez diverses.  
Sa chaste epouze ce pendant  
De poursuyvans sollicitée  
Fut bien vingt hyvers attendant  
L'heure heureuse tant souhaitée,  
Qui apres la rendit contente  
Par le fruit de sa longue attente.  
La France, qui bien aperçoit  
Combien vault un esprit si saige,  
Après longs travaux te reçoit  
Avecques un joyeux visaige:  
Si fait ton Roy, bien heureux Prince,  
D'avoir tel homme en sa province.  
Haste toy donq, et n'atten pas  
Que la grand' epaule chenuë  
Des Alpes deçoive tes pas.  
Paris, joyeux de ta venue,  
Jà de loing venir te regarde:  
Mon Dieu, que l'arriver me tarde!  
Io ma lyre, io je veulx  
Qu'un tel jour me soit tousjours feste,  
Pour payer tous les ans mes veutz.  
Sus donq', qu'un autel on m'appreste  
D'hierre à la racine velue,  
Et de vervene chevelue  
Celuy Macrin, que tu cognois,  
Aux Latins sacra ta memoire:  
Et moy, après ce Loudunoys,  
Aux François je chante ta gloire.

Tant j'ay desir de voir en France  
Les Muses faire demourance.  
Le Lesbien ses vers sonnoit  
Parmy les armes non timide,  
Ou quand à sa nef il donnoit  
Repos sur le rivaige humide  
Prelat, te plaise temps elire  
Pour mes vers ecouter ou lire.  
Des vents encores soutenu,  
Sortant du maternel boccaige  
L'oyseau par sentier incongnu  
Tente le premier navigaige  
Des ailes, que sa mere guyde,  
L'asseurant parmy l'air liquide.  
Moy jeune, et encores peu fier,  
Laissant la maison paternelle,  
Au ciel je m'oseray fier  
Dessous la faveur de ton aile:  
Aile dont la plume dorée  
De tout le monde est adorée.  
O la grand' ardeur que j'avoys  
D'appaiser ma soif en cete onde,  
Qui veit à son bord quelquefois  
Les dépouilles de tout le monde!  
Et la grand' cité, qui encore  
Ainsi qu'un demy-dieu t'adore.  
Je bruloy' tous les jours après,  
Alors que les fievres cruelles  
Mes oz vont ronger de si près,  
Qu'ilz n'ont quasi plus de mouëlles.  
Jà-desjà me montrait la Parque  
De Charon la fatale barque.  
Mais les Dieux n'ont voulu chasser  
De moy cet heur tant souhaitable  
Que d'estre tien, feust pour passer

Le froid Caucase inhospitable,  
Ou parmy les ondes avars  
Le destroit des Syrtes barbares.

*VIII. Contre les Avaritieux*

*Ode VIII*

Toy, de qui la richesse excède  
Celle que l'Afrique possède,  
Et les grands thesors non touches  
Qui sont en la terre cachez,  
Combien que desjà sont comprises  
En ce Palaiz, que tant tu prises,  
Plus de deux pars de la Cité,  
Si la dure necessité,  
Qui à toutes les loix renonce,  
Ses cloux de dyamant enfonce  
Dessus toy jusqu'au dernier point,  
Ton serf esprit ne sera point  
De peur delivre, ny ta teste  
Des liens que la mort t'appreste.  
Le Scyte a plus grande raison  
Qui sa vagabunde maison  
Par tout ou bon luy semble, meine:  
Et les Getes durs à la peine  
Nature a trop myeux contentez,  
Qui ont leurs champs non arpentez,  
Et ou la culture annuelle  
A chacun n'est perpetuelle.  
Venus et la forte liqueur  
Qui arrache le soing du cueur,  
Les viandes elabourées.  
Avec sauces bien savourées,  
Le son du luc, et sur les eaux  
Le doux ramaige des oyseaux  
N'ostent de l'or la faim sacrée

Au cueur ambicieux ancrée,  
Qui jamais ne sent en son oeil.  
Couler l'emmiëllé sommeil.  
Le doux sommeil plus tost habite  
La maisonnette humble et petite  
Du berger ou du laboureur,  
Que le Palaiz d'un Empereur  
La mer, qui est tempetueuse  
Par la descente impetueuse  
De l'Arcture, ou par le lever  
Du Bouq, ne sceurent onq' grever  
Celuy qui d'assez se contente.  
La gresle, qui deçoit l'attente  
Du vigneron, le champ trompeur,  
L'arbre sans fruict, ne luy font peur:  
Soit que la terre soit bruslée  
Du chault, ou par l'hyver gelée,  
Pourquoy en auroit il ennuy,  
Puis qu'immortelz ainsi que luy  
Sont les biens, où son cueur il fiche?  
O l'homme heureux! ô l'homme riche!  
Si les honneurs ambicieux,  
Les Palaiz elevez aux cieux,  
Le doux nectar et l'ambrosie  
Ne contentent la fantaisie  
De celuy qui nourist le soing  
D'un coeur à soymesmes tesmoing,  
Pourquoy hausseray-je les voiles  
Dessoubz la faveur des etoiles?  
Par mile et par mile dangers  
Suyvant les thesors etrangers,  
Et la pauvreté renaissante  
Avec la richesse croissante.  
Vole donq', avare marchand,  
Des Indes au soleil couchant,

Et du Septentrion encore  
Jusq'au bord de la terre More  
Cerne le tour continuel,  
Si tu veux, de l'astre annuel  
Avecques un labeur extreme,  
Et te fuy, si tu peux, toymesme:  
Pourtant si ne fuiras-tu pas  
Le soing, qui te suit pas à pas,  
Et la crainte, qui tourne et vire  
Le gouvernail de ta navire  
Moy, que la Muse veult aimer,  
Par les vents je feray semer,  
Tout le soucy qui me fait guerre  
Dessus l'ennemie Angleterre,  
Où regne l'horrible fureur  
D'Erynnis avec' la terreur  
Des armes, et de l'entreprise  
De Henry, que Mars favorise.

*IX. A Bouju. Les conditions du vray poëte*

*Ode IX*

Bouju, celui que la Muse  
D'un bon oeil a veu naissant,  
De l'espoir, qui nous abuse  
Son coeur ne va repaissant.  
La faveur ambitieuse  
Des grands, volontiers ne suit,  
Ny la voix contencieuse  
Du Palaiz, qui tousjours bruyt.  
Sa vertu n'est incitée  
Aux biens que nous admirons,  
Et la mer sollicitée  
N'est point de ses avirons.  
La vieille au visaige blesme  
Jamais grever ne le peult,



Qui se tormente elle mesme,  
Quand tormenter elle veult.  
Son etoile veult qu'il vive  
Tousjours de l'amour amy,  
Mais la volupté oysive  
Ne l'a oncques endormy.  
Il fuit volontiers la vile,  
Il hait en toute saison  
La faulse tourbe civile  
Ennemye de raison.  
Les superbes Collisées,  
Les Palaiz ambicieux,  
Et les maisons tant prisées  
Ne retiennent point ses yeux.  
Mais bien les fontaines vives  
Meres des petits ruisseaux  
Au tour de leus verdes rives  
Encourtinez d'arbrisseaux,  
Dont la frescheur, qui contente,  
Les beufz venans du labeur,  
De la Canicule ardente  
Ne sentit onques la peur.  
Il tarde le cours des ondes,  
Il donne oreilles aux boys,  
Et les cavernes profondes  
Fait rechanter soubs sa voix.  
Voix, qui ne feront point taire  
Les siecles s'entresuivans:  
Voix, qui les hommes peult faire,  
A eulx mesmes survivans.  
Ainsi ton bruyt qui s'ecarte,  
Bouju, tu feras parler,  
Ainsi ta petite Sarte  
Au mesme Pau s'esgaler.  
O que ma Muse a d'envye

D'ouyr (te suyvant de près)  
La tienne des boys suyvie  
Commander à ces forestz!  
En leur apprenant sans cesse,  
Et à ces rochers ici,  
Le nom de nostre Princesse,  
Pendant que ma lyre aussi  
Cete belle Marguerite  
Sacre à la posterité,  
Et la vertu, qui merite  
Plus d'une immortalité.  
O l'ornement delectable  
De Phebus! ô le plaisir,  
Que Jupiter à la table  
Sur tous a voulu choysir!  
Luc, qui eteins la memoire  
De mes ennuitz, si ces doigtz  
Ont rencontré quelque gloire,  
Tienne estimer tu la doibz.  
Où me guidez vous, Pucelles,  
Race du Pere des Dieux?  
Où me guidez vous, les belles,  
Et vous Nymphes aux beaux yeux?  
Fuyez l'ennemy rivaige,  
Gaignez le voisin rocher:  
Je voy de ce boys sauvaige  
Les Satyres approcher.

*X. De l'innocence et de n'attenter contre la magesté divine*

*Ode X*

Qui vers le ciel les mains renversera,  
L'oeil, et le coeur, et la douce faconde,  
Des bienheureux le plus heureux sera,  
Et la fureur de l'air ne blessera  
Ses blez joyeux, ny sa vigne feconde.

Il ne craindra le bras du fier Angloys,  
Qui sa vertu porte enclose en sa trousse.  
Besoing n'aura du fidele carquoy  
Plein de ces traicts, que souvent l'arc turquoy  
Envenimez contre l'ennemy pousse.  
D'un mur d'airain son coeur environné  
La froide peur ne peindra dans sa face,  
Soit que le Pere ait en fureur tonn ,  
Ou que le vent sous la terre entonn   
Les fondements du monde trembler face.  
Celuy qui a engrav  bien avant  
Dedans son coeur la coulpe vengeresse,  
Son peché palle il voit courir devant  
Les pieds aislez de la peine suyvant,  
Qui j -desjà les deux talons luy presse.  
Il sent encor' les furieux serpens,  
Avec' l'oiseau qui te ronge et moleste,  
Toy, dont le corps couvre bien neuf arpens:  
Et toy aussi, qui en vain te repens  
Du larecin de la flamme celeste.  
Ce fut au temps que ce languissant corps  
Sentit premier les fievres tant cruelles.  
Mille malheurs, mille sortes de morts  
Le ciel vengeur feist descendre, et alors  
La mort boyteuse   ses piedz mist des aisles.  
Que n'ont os  les hommes attenter  
Contre les Dieux? cet audacieux feuvre  
De l'air jadis le vyde osa tenter:  
Mais bien l'enfer ne se peult exempter,  
Que son obscur mesmes on ne descoeuvre.  
Celuy vrayment contre Dieu s'esleva,  
Qui feist premier le tonnerre imitable:  
Ce feut celuy qui le canon trouva,  
Et Salmon e encores eprouva  
De Juppiter la foudre veritable.

A son dommaige Orion quelquefois  
Tenta la Vierge aux forests tant congne,  
Troys cens liens enchainent Pirithoys,  
En mesme erreur, Ixion, tu estoys,  
Quand tu aimas la tromperesse nue.  
Et qui ne sçait comment le Roy des Dieux,  
Dont le sourcil fait trembler ciel et terre,  
Brisa jadis l'escadron furieux,  
Qui pour monter au ciel victorieux  
Osa dresser la sacrilege guerre?

*XI. Au Seigneur du Boysdaulphin Maistre d'hostel du Roy  
Ode XI*

Les Roys sont enfans des Dieux,  
Les Dieux les Roys favorizent,  
Et bien sont vouluz des cieux,  
Qui les honnorent et present.  
Ceux qui les Roys ont la grace,  
N'ont pas un petit bonheur,  
Et qui honnore leur face,  
Aux Roys mesmes fait honneur.  
Ton Prince, qui bien entend  
La grandeur de ton merite,  
Sur toy sa faveur estend,  
Faveur qui n'est pas petite.  
Mais qui bien te congnoist ores,  
Et n'est aussi congnoissant  
L'esprit, qui est plus encores  
Que son corps, apparoissant?  
Ma lyre, qui sceut chanter  
N'agueres des Roys la gloire,  
S'ose encores bien vanter  
D'eternizer ta memoire.  
La nature me feist naistre.  
De ton sang non gueres loing,

Et ta vertu me fait estre  
De tes honneurs le tesmoing.  
Celuy qu'amour de soy poingt,  
Sa figure ait contrefaicté:  
Le tableau ne parle point,  
Et la statue est muette.  
Les vers jamais ne se taisent:  
De vers pauvre je ne suis.  
Les vers (Boysdaulphin) te plaisent:  
Des vers donner je te puis.

*XII. A Carles*

*Ode XII*

Laisse de celuy les dangers,  
Qui veit maintz peuples estrangers,  
Après avoir donné en proye  
Les murs de la fatale Troye.  
Il fault plus grand oeuvre mouvoir,  
Et tu en as bien le pouvoir,  
Carles, dont la Muse prisée  
Est du Roy tant favorisée.  
Là donc' fay ta plume voler  
Pour France, et son Prince extoler:  
Et avec une voix hardie  
Sonne l'Angloyse tragedie.  
Tu pouras bien tout à loisir  
Le vent, et la saison choisir,  
Pour ramener au port d'Itaque  
Le pere au saige Telemaque.  
Le grand vainqueur de l'univers  
Dist le Grec gisant à l'envers  
Bien heureux, dont sa gloire insigne  
Trouva d'Homere la buccine.  
O Prince heureux, où que tu soys,  
Ton siecle, et ton peuple François,

Et heureux tous ceux dont tu parles,  
O la docte Muse de Carles!  
Qui eust congneu les longs erreurs,  
Et les belliqueuses terreurs,  
Ou la vertu presque incroyable  
De ce grand Troyen pitoyable:  
Qui eust sceu de Mars les enfans,  
Leurs lauriers, leurs chars triumpans,  
Si ores l'envieux silence  
A leurs noms faisoit violence?  
Les sepulchres laborieux,  
Collosses, arcz victorieux,  
Et les batailles engravées  
Sur les colonnes élevées:  
La main du peintre, et la faveur  
De l'ingenieux graveur,  
Le tableau, le marbre et le cuyvre,  
Qui font les hommes deux fois vivre,  
Ne sçauroint si bien exprimer  
Ce qui Henry fait estimer  
Comme le sonnent en leur onde  
Les flots de la docte Gyronde.  
J'oy la buccine à cete fois,  
Avec l'épouvantable voix  
Du canon, qui l'oreille étonne,  
Et le hault phyfre qui resonance.  
Ja le harnois resplendissant  
Fait peur au cheval hanissant,  
Et aux yeux du souldard timide,  
Qui fait de sang la terre humide.  
Je voy les vainqueurs chevaliers  
Ardents au milieu des milliers,  
Souillez des pieds jusqu'à la teste  
D'une pouldre non deshonneste.  
Quel champ par la main de Valoys

N'est engressé du sang Angloys?  
Qui n'oit le bruit que fait la terre  
Soubs la ruine d'Angleterre?  
Quel destroict, quel havre, et rocher  
Ne voit les nefz s'entreacrocher?  
Sur l'onde le flotant bagaige,  
Et le feu qui la mer sacaige?  
Mais affin, luc trop couraigeux,  
Que tu ne delaisse tes jeux,  
Cesse ton chant, ou bien accorde  
Un plus doux son dessus ta corde.

*XIII. A Heroet*

*Ode XIII*

Les Thraces chantent leur Orphée,  
La Grece encores se debat  
De cil qui du Troyen combat  
Dressa le superbe trophée.  
Thebes encor' est glorieuse  
Du luc sur tous les mieulx appris,  
Qui donne en Olympe le pris  
De la palme victorieuse.  
Paris, mais bien la France toute,  
De Seine oit tous les jours le son,  
Qui fait de toy mainte chanson  
Que nostre siecle heureux ecoute.  
Heroët aux vers heroïques,  
(Sujet vrayment digne du ciel)  
Qui en douceur passent le miel,  
En gravité les fronts Stoïques:  
Ta Muse, des Graces amye,  
La mienne à te louer semond,  
Qui sur le hault du double mont  
As erigé l'Academie.  
Si l'on doit croire à Pythagore,

Qui les corps fait reanimer,  
On peut, Heroet, estimer  
En toy celuy revivre encore,  
A qui jadis dedans la bouche  
Les abeilles aloint formant  
Le miel, lors qu'il estoit dormant  
Encor' enfant dedans sa couche.  
Tu as rompu l'arc, et la trousse  
Du jeune archer malicieux  
Qui blessoit la terre et les cieulx,  
Luy baillant nature plus douce.  
Venus, qui n'a plus de puissance,  
En vain par tout cherche son filz,  
Que n'agueres voler tu feis  
D'icy au lieu de sa naissance.  
Sus, Muses, que l'on environne  
Le front sçavant de cetui-ci,  
Qui a bien merité aussi  
De voz mains recevoir couronne.  
Voz mains donques la luy composent  
Non du victorieux laurier,  
Mais du pacifique olivier,  
Dessous qui les loix se reposent.

*XIV. A Mercure et à sa lyre pour adoucir la cruauté de sa dame*

*Ode XIV*

Neveu d'Atlas, qui donnas le pouvoir  
Au vieil Thebain des pierres esmouvoir,  
Et toy encor', ô coquille dorée,  
Des plus grands Roys au vieux siecle adoree,  
Montre moy les accords  
Des accordans discords,  
D'ont ma douce enemye  
Se puisse émerveiller,  
Et face reveiller



Son oreille endormie.  
Eil' fuit ainsi que la jeune jument,  
Qui va l'ardeur des chevaux allumant  
Deçà delà, jouant par les campagnes  
Ou sur le doz des prochaines montaignes.  
Des noces de doux point  
Encores ne la poingt  
(La sauvage et farouche)  
Mais d'un pié non oisif  
Fuit le mary lascif,  
De peur qu'il ne la touche.  
Tu peux mener les compaignes forestz:  
Tygres, lyons te vont suyvant de près:  
Et sous ton chant les rivières bruyantes  
Haussent la bride à leurs ondes fuyantes.  
Le portier aboyant  
Tes chansons feut oyant,  
Bien que sa teste porte  
Serpens pleins de laideur,  
Et que puante odeur  
De ses trois gueulles sorte.  
Le grand Tytie à l'oeil fier et hydeux  
Et Ixion rirent en depit d'eulx.  
La rouë aussi, qui jamais ne s'arreste,  
Avec la pierre à t'escouter feut preste.  
La douceur de ta voix  
Arresta quelquefois  
Le Bussart tousjours vyde,  
Ce pendant que chantant  
Tu alois esbatant  
La race Danaïde.  
Ecoute donq' de ces vierges ici  
La cruauté, et les tourments aussi,  
Celle qui m'est en plus cruelle peine  
Qu'à leur maris cete gent inhumaine:

Dont l'une seulement,  
Qui mentit noblement  
A son pere infidele,  
Valoit bien que le fruit  
De nuptiale nuit  
Ne feust eloigné d'elle.  
Sus, leve-toy (tous bas dist elle adonc'  
Au jeune epoux) que ton sommeil trop long  
Tout maintenant par la tourbe cruelle  
Ne soit mué en nuit perpetuelle.  
Desjà toutes ont mis  
Leurs espoux endormis  
A mort (les inhumaines):  
La lyonne courant'  
Ainsi va devorant  
Les veaux parmy les plaines.  
Moy, que pitié et l'amour de toy poingt,  
O mon amy! je ne t'occiray point.  
Haste toy donq', ta vie (helas) je n'ose  
Tenir ici plus longuement enclose.  
Soint de pesans liens  
Chargez les membres miens,  
Ou face que j'endure  
Exil perpetuel  
Le mien pere cruel,  
Pour n'avoir esté dure.  
Fuy de rechef, où le vent te conduit,  
Fuy ce pendant que Venus et la nuit  
Donnent faveur à ta course hastive.  
Je demouray en ta place captive.  
Sur mon sepulchre au moins  
Grave ces pleurs tesmoings  
De mon amour extreme:  
Tesmoings dor'enavant  
Que je t'ay fait vivant

Par la mort de moymesme.

*XV. La louange du feu Roy François et du Treschrestien Roy Henry*

*Ode XV*

Combien tu doibs, France, à ceulx de Valoys,  
Tesmoings en sont les armes et les loix,  
Qui ont fleury soubs François, ainsi comme  
Jadis en Grece, et soubs Auguste à Romme.  
C'est luy qui a de ce beau siecle ici,  
Comme un soleil, tout obscur éclairci,  
Ostant aux yeux des bons espriz de France  
Le noir bandeau de l'aveugle ignorance.  
C'est luy premier qui du double coupeau  
A ramené des Muses le troupeau,  
Pour consacrer à leur mere la gloire  
Du Lot, du Loyr, de la Touvre et de Loyre.  
Si n'a-il point un plus grand oeuvre faict,  
Que de laisser un enfant si parfaict  
Comme ce Roy, qui rendra eternelle  
Par sa vertu la vertu paternelle.  
Comme l'oyzeau de prodige annonceur,  
Du blond Troyen fidele ravisseur,  
A qui des Dieux le souverain otroye  
Les vagabonds volatiles en proye,  
Des plus doux vents au printemps soutenu,  
Vole hardy parmy l'air incongnu  
Si tost que l'aage, et vigueur paternelle  
Dehors le nyd ont esbranlé son aile,  
Suit les oyzeaux, puis faict plus couraigeux,  
Ose assaillir les serpents outraigeux:  
Tel fut senty et tel sera encore  
Ce nouveau Roy, que nostre siecle adore.  
La bische ainsi, ou le jeune cheval  
Ont veu de loing descendre contreval  
Le lyonceau hardy, qui les devore

Avec' ses dents innocentes encore.  
Qui tost après ose en fureur saillir,  
Pour les taureaux indomtez assaillir,  
Et appaiser par le sang qu'il en tire,  
Sa longue faim, et l'ardeur de son ire.  
Jadis, Angloys, jadis preuve tu feis  
Que c'est d'avoir de François esté filz,  
Et combien vault la bonne discipline  
Au naturel qui à vertu s'incline.  
Maintenant donq' eprouver tu peuz bien,  
Par la grandeur de tes pertes, combien  
D'un si grand Roy peult la saige entreprise,  
Et la vertu que le ciel favorise.

*XVI. A Madame la Comtesse de Tonnerre*

*Ode XVI*

Haulte vrayment dire j'ose  
Trois et quatre fois la chose,  
Où les feminins esprits  
N'ont peu quelquefois atteindre.  
Bien doit donq' la cheute craindre,  
Qui a tel oeuvre entrepris.  
Dieu leur a donné des ailes,  
Qui sont bien assez isnelles  
Pour voler jusques aux cieux.  
Quelle grandeur de couraiges!  
De leurs belliqueux ouvraiges  
Tesmoings feurent noz ayeux.  
Le bruit jusqu'ici resonance  
De celle brave Amazone,  
Qui par l'espez des miliers,  
A Mars se donnant en proye,  
Fist rougir les champs de Troye  
Au sang des Grecz chevaliers.  
Des ans vivront mil' et mile

L'Assirienne, et Camille.  
Quel marbre, quel dyamant  
Est plus dur que la memoire,  
Qui garde encores la gloire  
De Marphize et Bradamant?  
Thebes encore se vante  
De sa Corinne scavante.  
Sur toy, Pindare, mordoit  
La douce lyre ancienne,  
Que la fille Lesbienne  
Si doctement accordoit.  
Celle qui fist plus feconde  
De ses enfans la faconde,  
Romme, en memoire tu l'as.  
Mainte autre n'est plus prisée,  
Qui se veit favorisée  
De l'une et l'autre Pallas.  
O plumes trop envieuses,  
Qui es eaux oblivieuses  
Laissez noyer le renom  
De tant de celestes dames,  
D'ont ores les tristes lames  
Couvrent le corps et le nom!  
Combien sont mieulx fortunées,  
Qui en cet age sont nées,  
Où maint gentil ecrivant  
A bien osé entreprendre  
Par ses doctes vers de rendre  
Leur hault honneur survyvant?  
La vertu est trop severe,  
Qui la Muse ne revere.  
La Muse aime le vertu.  
Tu ne verras donq', Contesse,  
Devaler de sa hauteesse  
Ton loz par mort abatu.

Qui publiera les louanges  
Des nostres ou des estranges,  
Et de toy ne chantera  
L'esprit, la douceur, la grace,  
Dont la genereuse race  
De Clairmont se vantera?  
C'est pourquoy mes vers aspirent  
Où tes louanges les tirent:  
Bien que ton sçavoir soit tel,  
(Si tu le veulx entreprendre)  
Que ton renom se peut rendre  
Par toymesmes immortel.

*XVII. Dialogue d'un amoureux et d'écho*

Piteuse Echo, qui erres en ces bois,  
Repons au son de ma dolente voix.  
D'où ay-je peu ce grand mal concevoir.  
Qui m'oste ainsi de raison le devoir? De voir.  
Qui est l'auteur de ces maux avenuz? Venus.  
Comment en sont tous mes sens devenuz? Nuds.  
Qu'estois-je avant qu'entrer en ce passage? Saige.  
Et maintenant que sens-je en mon couraige? Raige.  
Qu'est-ce qu'aimer, et s'en plaindre souvent? Vent.  
Que suis je donq', lors que mon coeur en fend? Enfant.  
Qui est la fin de prison si obscure? Cure.  
Dy moy, quelle est celle pour qui j'endure? Dure.  
Sent-elle bien la douleur, qui me poingt? Point.  
O que cela me vient bien mal à point!  
Me fault il donq' (o debile entreprise)  
Lascher ma proye, avant que l'avoir prise?  
Si vault-il mieulx avoir coeur moins haultain,  
Qu'ainsi languir sous espoir incertain.

*XVIII. A une dame*

J'ay oublié l'art de petrarquizer.

Je veulx d'amour franchement deviser  
Sans vous flater, et sans me deguiser.  
Ceulx qui font tant de plaintes  
N'ont pas le quart d'une vraye amytié,  
Et n'ont pas tant de peine la moitié,  
Comme leurs yeulx, pour vous faire pitié,  
Getent de larmes feintes.  
Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,  
Ce n'est qu'horreur de leurs feinctes douleurs,  
Ce n'est encor' de leurs souspirs et pleurs  
Que vents, pluye, et oraiges.  
Et bref, ce n'est, à ouyr leurs chansons,  
De leurs amours, que flammes et glaçons,  
Flesches, lyens, et mile autres façons  
De semblables oultraiges.  
De voz beautez, ce n'est que tout fin or,  
Perles, crystal, marbre, et ivoyre encor',  
Et tout l'honneur de l'Indique thresor,  
Fleurs, lys, oeilletz, et roses.  
De voz douceurs, ce n'est que sucre et miel,  
De voz rigueurs n'est qu'aloës, et fiel,  
De voz esprits, c'est tout ce que le ciel  
Tient de graces encloses.  
Puis tout soudain ilz vous font mile tors,  
Disans, que voir voz blonds cheveux retors,  
Vos yeux archers, auteurs de mile mors,  
Et la forme excellente  
De ce que peult l'accoustrement couvrir,  
Dyane en l'onde il vouldroit mieulx trouver,  
Ou voir Meduse, ou au cours s'esprouver  
Avecques Athalante.  
Tout l'orient, avec' toutes les fleurs  
Dont le printemps bigarre ses couleurs,  
Ne furniroient à peindre voz valeurs,  
Ny le cor d'Amalthée

De leur largesse, ici je n'en dy rien:  
Aussi l'amour, qui est souverain bien,  
Par les presens d'un avoir terrien  
Ne peult estre achetée.  
S'il fault parler de vostre jour natal,  
Vostre ascendant heureusement fatal  
De vostre chef escarta tout le mal  
Qui aux humains peult nuyre.  
Quant au trespas, sçavons quand ce sera  
Que vostre esprit le monde laissera?  
Ce sera lors que là hault on voirra  
Un nouvel Astre luyre.  
Ce n'est assez à leur subtil parler  
Ou ma maitresse, ou madame appeller,  
Cela est trop voz beautez r'avalier,  
Pour oindre voz oreilles.  
Ce mot, Deesse, est beaucoup mieux duysant,  
Mais je ne puis, tant je suis mal plaisant,  
User ainsi en me contrefaisant  
De ces faulses merveilles.  
Si pour sembler autre que je ne suis,  
Je me plaisois à masquer mes ennuis.  
J'irois au fond des eternelles nuictz  
Plein d'horreur inhumaine.  
Là d'un Sysiphe, et là d'un Ixion  
J'esprouverois toute l'affliction,  
Et de celui qui pour pugnition  
Rid, et meurt à sa peine.  
De voz beautez, sçavons que j'en dirois?  
De voz deux yeulx deux astres je ferois,  
Voz blonds cheveux en or je changerois,  
Et voz mains en yvoire.  
Quand est du teinct, je le peindrois trop mieulx  
Que le matin ne colore les cieulx:  
Bref, vous seriez belle comme les Dieux,



Si vous me vouliez croire.  
Mais cet enfer de vaines passions,  
Ce paradis de belles fictions,  
Deguisement de noz affections,  
Ce sont peintures vaines,  
Qui donnent plus de plaisir aux lisans  
Que voz beautez à tous voz courtisans,  
Et qu'au plus fol de tous ces biendisans  
Vous ne donnez de peines.  
Il n'y a roc qui n'entende leur vois,  
Leurs piteux, cris ont faict cent mile fois  
Pleurer les monts, les plaines et les bois,  
Les antres, et fontaines.  
Bref, il n'y a ny solitaires lieux,  
Ny lieux hantez, voire mesmes les cieux,  
Qui çà et là ne monstrent à leurs yeux  
L'image de leurs peines.  
Cestuy là porte en son coeur fluctueux  
De l'ocean les flots tumultueux,  
Cestuy l'horreur des ventz impetueux  
Sortans de leur caverne.  
L'un d'un Caucase et Montgibel se plaingt,  
L'autre en veillant plus de songes se peinct,  
Qu'il n'en feut onq' en cet orme qu'on feinct  
En la fosse d'Averne.  
Ores luy semble estre arbre devenu,  
Ores un mont de nege tout chenu,  
Ores l'oyzeau en Meandre congneu,  
Ore' il se faict accroire  
Sentir ses nerfz tiedement languissans,  
Entre voz bras les siens entrelaçans,  
Mais tout cela sont des songes passans  
Par la porte d'ivoyre.  
L'un contrefait ce Tantale mourant  
De soif, qu'il a au milieu d'un torrent,

L'autre qui paist un aigle devorant  
S'accoustre en Promethée,  
Mais cestui là, par un plus chaste voeu,  
En se bruslant veult Hercule estre veu,  
L'autre se mue en eau, air, terre, et feu,  
Comme un second Prothée.  
L'un meurt de froid, et l'autre meurt de chault,  
L'un vole bas, et l'autre vole hault,  
L'un est chetif, l'autre a ce qu'il luy fault,  
L'un sur l'esprit se fonde,  
L'autre s'arreste à la beauté du corps:  
On ne veid onq' si terribles discords  
En ce Chaos, qui troubloit les accords  
Dont fut basti le monde.  
Quelque autre après, ayant subtilement  
Trouvé l'accord de chascun element,  
Façonne un rond tendant egalement  
Au centre de son ame.  
Son firmament est peint sur un beau front,  
Tous ses espriz sont balancez en rond,  
Son pol artiq', et antartiq', ce sont  
Les beaux yeux de sa dame.  
Quelqu'autre encor' la terre dedaignant  
Va du tiers ciel les secretz enseignant,  
Et de l'amour où il se va baignant,  
Tire une quinte essence:  
Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,  
Et n'aime rien, que ce qu'aimer je puis,  
Le plus subtil, qu'en amour je poursuis,  
S'appelle jouyssance.  
Cestui voulant plus simplement aimer  
Veult un Properce et Ovide exprimer,  
Et voudroit bien encor' se transformer  
En l'esprit d'un Tibulle.  
Mais cestui là, comme un Petrarque ardent,

Va son amour et son style fardant.  
Cet autre encor'va le sien mignardant  
Comme un autre Catulle.  
Je ne veulx point scavoir si l'amitié  
Prist du facteur, qui jadis eut pitié,  
Du pauvre tout fendu par la moitié,  
Sa celeste origine.  
Vous souhaiter autant de bien qu'à moy,  
Vous estimer autant comme je doy,  
Avoir de vous le loyer de ma foy,  
Voila mon Androgine.  
Noz bons ayeux, qui cet art demenoient,  
Pour en causer, Petrarque n'apprenoient,  
Ains franchement leur dame entretenoient  
Sans fard, ou couverture.  
Mais aussi tost qu'Amour s'est fait sçavant,  
Lui qui estoit François au paravant,  
Est devenu menteur, et decevant,  
Et de Thusque nature.  
Je sçay qu'Amour est le sujet des vers,  
Et que sans luy tant d'escrivains divers  
Ne voleroient si bien en l'univers  
Par les bouches estranges.  
Mais ces beautez, dont tant de bons espriz  
Se vont plaignant avoir esté surpris,  
Ne furent onq'vers eulx en si hault pris  
Que chantent leurs louanges.  
Voz beautez donq' leurs servent d'argumens,  
Et ne leur fault de meilleurs instruments  
Pour les tirer tous vifz des monumens:  
Aussi comme je pense,  
Sans que plus fort vous les recompensez  
De tant d'ennuiz mieulx escriz que pensez,  
Amour les a de peine dispensez,  
Et vous de recompense.

Je ry souvent, voyant pleurer ces foulx,  
Qui mille fois' vouldroient mourir pour vous,  
Si vous croyez de leur parler si doulx  
Le parjure artifice.  
Mais quand à moy, sans feindre ny pleurer  
Touchant ce point, je vous puis asseurer  
Que je veulx sain et dispos demeurer  
Pour vous faire service.  
Si vous trouvez quelque importunité  
En mon amour, qui vostre humanité  
Prefere trop à la divinité  
De vos graces cachées,  
Changez ce corps, object de mon ennuy:  
Alors je croy que de moy ny d'aultruy,  
Quelque beauté que l'esprit ait en lui,  
Vous ne serez recherchées.  
Et qu'ainsi soit, quand les hyvers nuisans  
Auront terni la fleur de voz beaux ans,  
Rydé ce marbre, esteint ces feux luisans,  
Quand vous verrez encore  
Ces cheveux d'or en argent se changer,  
De ce beau seing l'yvoire s'allonger,  
Ces lys fanir, et de vous s'estranger  
Ce beau teinct de l'Aurore:  
Qui pensez vous qui vous aille chercher,  
Qui vous adore, ou qui daigne toucher  
Ce corps divin, qui vous tenez tant cher?  
Vostre beauté passée  
Ressemblera un jardin à noz yeux,  
Riant n'aguere aux hommes et aux Dieux,  
Ores faschant de son regard les cieulx  
Et l'humaine pensée.  
N'attendez donq' que la grand' faulx du temps  
Moissonne ainsi la fleur de voz printemps,  
Qui rend les Dieux et les hommes contens.

Les ans, qui peu sejourment.  
Ne laissent rien, que regretz et souspirs,  
Et empennez de nos meilleurs desirs,  
Avecques eulx emportent noz plaisirs,  
Qui jamais ne retournent.  
Pour faire fin, je vous prie excuser  
Mon amitié, qui ne peult abuser,  
Et mon esprit, qui ne sçauroit user  
De plus belle harangue:  
Puis que vos yeulx appris à decevoir  
De ma parole empeschent le devoir,  
Et que les miens esblouys de les voir  
Font office de langue.  
Si je n'ay peints mes ennuy's sur le front,  
Et les assaulx que voz beautez me font,  
Ilz sont pourtant gravez [au] plus profond  
De ma volonté franche:  
Non comme un tas de vains admirateurs,  
Qui font souvent par leurs souspirs menteurs  
Et par leurs vers honteusement flateurs  
Rougir la carte blanche.  
Desormais donq' (Amour) si tu m'en croys,  
Adresse là ton petit arc Turquois,  
Tes petiz traicts, et ton petit carquois,  
Et telles mignardises:  
Presente les à la legere foy  
D'un plus sçavant, mais moins aimant que moy,  
Qui n'ait jamais rien esprouvé de toy,  
Que ces belles faintises.  
Si toutesfois tel style vous plaist mieulx,  
Je reprendray mon chant melodieux,  
Et voleray jusqu'au sejour des Dieux  
D'une aisle mieux guidée.  
Là dans le seing de leurs divinitez  
Je choisiray cent mille nouveautez,

Dont je peindray voz plus grandes beautez  
Sur la plus belle Idée.

*XIX. La mort de Palinure du cinquiesme de Virgile*

Mais ce pendant Venus de dueil attainte  
Degorge ainsi à Neptune sa plainte:  
Le fier desdaing, l'insatiable raige,  
Qui de Junon tourmente le couraige,  
Que la pitié ny la longue saison,  
Ny Jupiter n'ont sceu mettre à raison,  
Et que les sorts mesmes n'ont peu plier,  
Me font (Neptune) un chascun supplier.  
Avoir parmi les peuples Phrygiens  
Rongé, mangé les murs Dardaniens,  
Avoir trainé par tout genre de peines  
Cruellement les reliques Troyennes,  
Ne luy suffist, mais son courroux enclos  
Poursuit encor' leurs cendres et leurs oz.  
De sa fureur la cause je n'entens.  
Tu m'es tesmoing combien puis peu de temps  
Elle agita d'oraige furieux  
L'onde Libyque, elle mesla aux cieux  
Toutes les mers, et osa ceste fole  
Mettre (ô forfait) les tempestes d'Eole  
Où tu est Roy. Les Troyennes gallées  
Par son moyen vilainement bruslées,  
N'aguere aussi furent mises en proye  
A la fureur des matrosnes de Troye,  
Forçant les miens de laisser en arriere  
Leurs compaignons, en province estrangere.  
Au demeurant, je te pry que tes eaux  
Donnent passaige au reste des vaisseaux,  
Et que mon filz (au moins s'il est permis,  
Et les destins ces murs luy ont promis).  
Puisse aborder au Tybre Ausonien.

Alors respond le filz Saturnien  
Roy de la mer: tu peus, ô Cytherée,  
Estre par tout en mon regne asseurée,  
Dont tu nasquis, et je merite aussi  
Que de ma foy tu estimes ainsi,  
Moy, qu'on a veu tant de fois reprimer  
Telles fureurs du ciel et de la mer:  
Et si n'ay eu (Xante m'en soit tesmoing,  
Et Simois) sur terre moindre soing  
De ton Enée, alors qu'on veid Achille  
Chasser les tiens, et que sa course agile  
Contre les murs demy-mors les pressoit,  
Lors qu'à milliers son braz les meurtrissoit,  
Et que les corps, les canaulx remplissans,  
Bouchoient la voye aux fleuves gemissans,  
Et que les eaux de Xante ne couloient  
Dedans la mer, ainsi qu'elle souloient.  
Alors j'ostay soubz une nue vuide  
Ton filz Enée au superbe Pelide  
Plus favori des armes et de nous,  
Bien que voulusse alors dessus-dessoubz  
Verser les murs de Troye parjurée,  
Dont je l'avois moymesme[s] emmurée.  
Ce bon vouloir est encor arresté  
Dedans mon coeur, ton filz en seureté  
(Chasse ta peur) conduira ses navires  
Au port d'Averne, ainsi que tu desires.  
Un seul sans plus dans la mer perira,  
Un seul sans plus pour le reste mourra.  
Incontinent que le Pere eut ainsi  
Le coeur joyeux de Venus adoulci,  
Ses fiers chevaux il attéle, et embouche  
D'escumeux freins leur braveté farouche,  
Lasche la resne, et à bride avalée  
Raze le hault de la plaine salée

Sur son char bleu: les flots incontinent  
Se sont planez dessous l'esleu tonnant,  
La mer s'unist, les vents audacieux  
Fuyent parmy le grand vague des cieux.  
Voici apres un horrible exercite  
De grands poissons: Glauque, et sa blanche suyte,  
Et Palemon, et Phorce avec sa troupe,  
Et les Tritons à la legere croupe.  
Sur l'aisle gauche estoit l'onde couppée  
Dessous Thetis, Melite, et Panopée:  
Nisée aussi à leur bande s'alie,  
Avec Spion, Cymodoce, et Thalie.  
La gayeté à son ranc retournée  
Chatouille ici le coeur douteux d'Enée,  
Il faut soudain ses vaisseaux envoier,  
Guinder au mast, les verges estaler.  
Chacun se prent à tendre le cordaige,  
Et à donner la voile au navigaige,  
Ores à dextre, or' à senestre, et ores  
Croisent bien hault les antennes encores.  
Lors un bon vent vin empouer la flote,  
Au front estoit Palinur' le pilote,  
Qui d'avirons un grand nombre menoit:  
Tous vont suivant la route qu'il tenoit.  
Jà de la nuit la moyteuse carriere  
Touchoit du ciel la moyenne barriere,  
Et les nochers d'un doux somme allechez  
Estoient le ranc sous les rames couchez,  
Quand le sommeil des estoilles coulant  
L'air tenebreux esclaircit en volant,  
Pour t'abuser, et d'un somme trop dur  
Charmer tes yeux, ô pauvre Palinur',  
Ne meritant un si triste mechef.  
Lui donq' assis au plus hault de la nef  
De Phorbe prist la parole, et la grace.



O Palinur', la Jasienne race,  
Nos vaisseaux ont le vent et la marée,  
La saison est au repos préparée,  
Repose toy, et tous ennuiz chassez  
Au long travail emble tes yeux lassez,  
En cependant je feray ton devoir.  
Lors Palinur' à peine ayant pouvoir  
D'entr'ouvrir l'oeil: veulx-tu donq' que j'ignore  
La mer paisible, et ses doux flots encore?  
Que je me fie à ce fier monstre ici?  
Comment veulx-tu que j'abandonne ainsi  
Mon prince Enée à la fraude du vent,  
Du temps serain abusé si souvent?  
Ainsi parloit au gouvernail fiché,  
Et par les yeux aux astres attaché.  
Le Dieu alors un rameau stygieux  
Trempe en l'eau du fleuve oblivieux,  
Sur une temple et l'autre secouant,  
Luy ferme l'oeil vagabond et nouant.  
Ce faux dormir alors non attendu  
L'avoit à peine au repos estendu,  
Quand dessus luy tumbant le cruel somme  
Renverse en l'eau et gouvernail et homme,  
Et avec' luy grande part de la poupe.  
Cestuy en vain huche souvent sa troupe,  
Et cestuy là, qui en volant s'enfuit,  
D'une aise prompte en l'air s'esvanouit.  
La flote alors usant de la fortune  
Qu'avoit promis le bon pere Neptune,  
Single à plaisir par les humides plenes.  
Et jà les nefz costoyoient des Syrenes  
Les haulx rochers jadis pleins de dangers,  
Et blanchissans d'ossemens estrangers.  
L'enroué bruit de l'onde retournée  
Tempestoit là, quand le bon prince Enée

Se sent errer à brides vagabondes.  
Lui mesme adonq' par les nocturnes ondes  
Servit de guide à son vaisseau flotant  
Sans gouverneur, et d'un coeur sanglotant  
De son amy plaint beaucoup l'aventure.  
Làs, il te fault, ô pauvre Palinure,  
Trompé du ciel et de la mer serène,  
Coucher tout nu sur la deserte aréne.

*XX. Elégie*

Non que d'excuse ou feinte ou veritable  
Ne soit besoing en ma cause equitable:  
Non que je soye en doute de la foy  
Qui vous unist estroictement à moy:  
Non que je pense un traict de jalousie  
D'estre fiché dans vostre fantasie.  
Pour tout cela, ou pout tel autre point,  
O le coeur mien, je ne vous escry point:  
Mais bien pourtant que la ferme pensée  
Qui tient mon ame à la vostre enlacée  
Ne me permet un seul ennuy sentir,  
Ou un seul bien, sans vous en advertir.  
Or saichez donq' qu'Amour qui favorize  
D'un chaste coeur la louable entreprise,  
Au point heureux m'a n'aguere avancé,  
Dont vous m'avez maintefois dispensé,  
Me remonstrant or' l'estat de mon aage,  
Ores les jeux de fortune volage:  
Et combien nuist d'attendre au lendemain  
Ce qu'aujourd'huy se presente à la main.  
Vous me disiez (il m'en souvient encore):  
Bien que l'ennuy tout mon plaisir devore,  
Pour voir assez combien à l'advenir  
J'auray pour toy de triste souvenir,  
Si veulx je bien te donner congnoissance

Que mon plaisir n'a point tant de puissance  
Sur ma raison, que ton advancement  
Je ne prefere à mon contentement.  
Or poursuy donq' (amy) ton avantage,  
Dont le moyen est le seul mariage.  
Ce bon conseil vous me donniez alors,  
Et moy après cent contraires efforts  
Persuadé de vostre advis honneste,  
Finalement à ce poinct je m'arreste,  
Qui n'ha jamais contenté mon desir,  
Sinon d'autant que c'est vostre plaisir.  
Aussi les cieulx, et les enfers je jure,  
Que pour ne faire à nostre amour injure,  
Jamais tel joug mon desir n'eust dompté,  
S'il eust despleu à vostre volonté.  
Ce n'est un joug qui captive mon ame  
Soubz le lyen d'une impudique flamme:  
Ce n'est un joug qui dompte mon desir  
Soubz l'aiguillon d'un follastre plaisir:  
Mais c'est un joug d'amitié conjugale,  
Qui d'une foy honnestement egale  
Separe en deux celle chaste amitié,  
Dont vous avez la premiere moitié  
Ceste moitié que vous avez pour gaige,  
Long temps y a que l'eustes en partage.  
Et ce fut lors qu'Amour et fermeté  
Me firent serf de vostre honnesteté.  
L'autre moitié, celle qui l'ha saisie,  
Croyez qu'elle ha si bien esté choisie,  
Qu'autre ne peult mieulx qu'elle meriter  
L'honneste amour que je vous veulx porter.  
L'une a esté, comme la plus aagée,  
Premierement sur mon coeur partagée,  
Et sur luy mesme en mesme chasteté  
Secondement une aultre l'ha esté.

Ne craignez donq que soyez dessaisie  
De vostre droict, ou qu'autre fantaisie  
Puisse ravir ce coeur, qui n'est point mien,  
Sinon d'autant que de vous je le tien:  
Coeur, qui l'honneur si sainctement regarde,  
Que l'honneur mesme en est la seule garde:  
Coeur, qui ne peult gouster plaisir plus doux  
Que tout hayr pour estre aymé de vous:  
Coeur, qui ne peult sentir plus grand dommage  
Qu'estre affranchi du droit de vostre hommage.  
Plus tost les cerfz vivront parmy les eaux,  
Et les poissons, ou vivent les oizeaux:  
Plus tost sera la grande mer sans voiles,  
Les boys sans ombre, et le ciel sans estoiles,  
Et voyra lon plus tost le monde enclos  
Dedans le seing de son premier cahos,  
Que pour vertu en mon coeur imprimée  
Votre vertu de moy soit moins aymée,  
Ou que d'un coeur honnestement lié  
L'honneste amour soit jamais oublié.  
Ains tout ainsi qu'un impetueux fleuve  
Plus furieux par un autre se treuve,  
Quand les deux cours en un cours assemblez  
Vont ravissant les arbres et les bledz,  
Pierres, maisons, boys, et toute autre chose  
Qui au devant de leur fureur s'oppose:  
Ainsi l'amour qui en mon chaste coeur  
D'un autre amour prent nouvelle vigueur,  
Courra tousjours d'une si vive source  
Qu'aulture amitié n'arrestera sa course.  
O doncq' heureux, heureux double lyen,  
Qui deux esprits unis avecq' le mien,  
Double lyen, qui d'une double force  
Plus fermement que la corde retorse  
N'estreinct le faiz, enchaisnes dedans moy

Trois coeurs unis d'une eternelle foy:  
Soit à jamais ta puissance immortelle,  
Et puis encor' dessus l'un et l'autre aelle  
De ces deux coeurs, le mien si hault voler  
Qu'aultre amitié ne le puisse avaler.  
Combien qu'un clou par l'autre se repousse,  
Ne pensez voir par aucune secousse  
L'accord premier entre nous commencé  
Par le second estre desadvancé:  
Car la vertu dont cestuy prist naissance  
A cestuy la donne encor' accroissance.  
Le feu ne peut habiter nullement  
Avecques l'eau, son contraire element:  
Les animaux de diverse nature  
Ne prennent point ensemble nourriture.  
Mais un amour saigement entrepris,  
Qui sur vertu son fondement ha pris,  
Ne crainct jamais l'amour qui luy ressemble,  
Car la vertu à la vertu s'assemble.

*XXI. Chanson*

On peult feindre par le cizeau  
Ou par l'ouvraige du pinceau  
Toute visible chose,  
Mais d'Amour le seul poingnant traict  
Vous peult figurer le protraict  
De ma tristesse enclose.  
On peult diffinir au compas  
De tout ce qu'on void ici bas,  
La forme en rond unie,  
Mais on ne scauroit mesurer  
Le mal, que me fait endurer  
Mon amour infinie.  
Au centre, au tour duquel se fait  
Du monde le cercle parfait,

Toutes les lignes tendent,  
Et le divin de vos beautez  
Est le point où mes voluntes  
Egalement se rendent.  
L'esprit infus en ce grand corps  
Unist par differents accords  
Et les cieux et la terre,  
Et vos saintes perfections  
Assemblent mes affections  
Par une douce guerre.  
Du chault et de l'humidité  
Procède la fecondité  
Des semences du monde,  
Et de ma violente ardeur  
Joincte à vostre lente froideur  
Naist ma peine feconde.  
Le mal d'un corps intemperé  
Peult estre esteint ou moderé  
Par just d'herbe ou racine:  
Mais du trop de mon amitié  
Ou la mort, ou vostre pitié  
Sera la medecine.  
La gloire incite l'empereur,  
La richesse le laboureur,  
Le butin l'homme d'armes:  
Mais tout le gaing que je reçooy  
De mon inviolable foy,  
Ce sont souspirs et larmes.  
Tout cela qu'on void de mondain,  
Suivant du ciel le cours soudain,  
Se change d'heure en heure,  
Mais le desir ambitieux  
Qui me tire apres voz beaux yeux,  
Tousjours ferme demeure.  
La pierre dont le seul toucher

Guide l'aiguille du nocher,  
Tousjours se tourne au pole,  
Et mon coeur de voz yeux touché  
Ne peult si bien estre attaché  
Qu'après eulx il ne vole.  
Le roq des flots marins batu  
N'est jamais par eulx abbatu,  
Mais demeure imployable,  
Et mon coeur plein de fermeté  
De mille peines tourmenté  
N'est jamais variable.  
La cire transformer se peult  
Et telle imaigne que lon veult,  
Non pas la gemme dure,  
Qui plus tost se laisse briser,  
Qu'en autre protraict deguiser  
Sa premiere figure.  
Amour grava vostre beauté  
Au plus fort de ma loyauté  
De vous tant esprouvée,  
Et mon coeur si bien la reçoit  
Qu'autre beauté, tant belle soit,  
N'y peult estre engravée.  
Tout coeur leger est incité  
Par les dons ou l'auctorité  
Que le vulgaire adore,  
Mais le mien qui vous est aquis,  
Par or ne peult estre conquis,  
Ny par grandeur encore.  
Par force, par mine ou trahison,  
On peult gagner une maison,  
Tant soit elle tenable:  
Mais la fortesse de mon coeur,  
Dont vostre oeil fut le seul vainqueur,  
S'est rendue imprenable.

Il ne fault muraille ou rampart  
Pour garder qu'un autre y ait part,  
Car soyez assuree  
Que plus ferme et entiere foy  
De loyal subject à son Roy  
Ne fut onques jurée.  
Quant à celle que je vous doy,  
Croyez que vous estes de moy  
Encores mieulx servie,  
Et que pour vostre honneur garder,  
Je voudrois le mien hazarder,  
Qui m'est plus que la vie.  
Si vous traictez si mal celuy  
Qui vous a plus chere que luy,  
Que pourriez vous pis faire  
A vostre cruel ennemy,  
Ou celuy qui sous nom d'amy  
Vous seroit adversaire?  
Toutefois si mon desplaisir  
Peult contenter vostre desir,  
Soyez moy pitoyable,  
Ou comme bon vous semblera,  
Jamais rien ne me desplaira,  
Qui vous soit agreable.  
Caelo musa beat

Oeuvres de l'invention de l'auteur

*1. La complainte du desesperé*

Qui prestera la parole  
A la douleur, qui m'affole?  
Qui donnera les accens  
A la plainte, qui me guyde  
Et qui laschera la bride  
A la fureur, que je sens?



Qui baillera double force  
A mon ame, qui s'efforce  
De soupirer mes douleurs?  
Et qui fera sur ma face  
D'une larmoyante trace  
Couler deux ruyssaux de pleurs?  
Sus mon coeur, ouvre ta porte,  
Affin que de mes yeux sorte  
Une mer à ceste foys.  
Ores fault que tu te plains,  
Et qu'en tes larmes tu baignes  
Ces montaignes et ces boys.  
Et vous mes vers, dont la course  
A de sa premiere source  
Les sentiers habandonnez,  
Fuyez à bride avalée,  
Et la prochaine vallée  
De vostre bruyt estonnez.  
Vostre eau, qui fut clere et lente,  
Ores trouble et violente,  
Semblable à ma douleur soit,  
Et plus ne meslez vostre onde  
A l'or de l'arene blonde,  
Dont vostre fond jaunissoit.  
Mais qui sera la premiere?  
Mais qui sera la derniere  
De vos plaintes? O bons dieux!  
La furie qui me domte,  
Las je sens qu'elle surmonte  
Ma voix, ma langue et mes yeux.  
Au vaze estroict, qui degoute  
Son eau, qui veult sortir toute,  
Ores semblable je suis:  
Et fault (ô plainte nouvelle)  
Que mes plainctz je renouvelle,

Dont plaindre assez je ne puis.  
Quand toutes les eaux des nûes  
Seroient larmes devenues,  
Et quand tous les ventz congnoz  
De la charette importune,  
Qui fend les champs de Neptune,  
Seroient soupirs devenus:  
Quand toutes les voix encores  
Complaintes deviendroient ores,  
Si ne me suffiroient point  
Les pleurs, les soupirs, le plaindre,  
A vivement contrefeindre  
L'ennuy qui le coeur me poingt.  
Ainsi que la fleur cuillie  
Ou par la Bize assaillie  
Pert le vermeil de son teinct,  
En la fleur du plus doux âge  
De mon palissant visage  
La vive couleur s'esteinct.  
Une languissante nuë  
Me sille desja la vëue,  
Et me souvient en mourant  
Des douces rives de Loyre,  
Qui les chansons de ma gloyre  
Alloit jadis murmurant:  
Alors que parmy la France  
Du beau Cygne de Florence  
J'alloys adorant les pas,  
Dont les plumes j'ay tirées,  
Qui des ailes mal cirées  
Le vol n'imiteront pas.  
Quel boys, quelle solitude,  
Tesmoing de l'ingratitude  
De l'archer malicieux,  
Ne resonne les alarmes

Que les amoureuses larmes  
Font aux esprits ocieux?  
Les bledz aiment la rousée,  
Dont la plaine est arrosée:  
La vigne ayme les chaleurs,  
Les abeilles les fleurettes,  
Et les vaines amourettes  
Les complaints et les pleurs.  
Mais la douleur vehemente,  
Qui maintenant me tormente,  
A repoussé loing de moy  
Telle fureur insensée,  
Pour enter en ma pensée  
Le trait d'un plus juste esmoy.  
Arriere, plaintes frivoles  
D'ung tas de jeunesses folles.  
Vous, ardens soupirs encloz,  
Laissez ma poitrine cuyte,  
Et traynez à vostre suyte  
Mile tragiques sangloz.  
Si l'injure desrignée  
De la fortune aveuglée,  
Si ung faulx bon-heur promis  
Par les faveurs journalieres,  
Si les fraudes familiares  
Des trops courtizans amis,  
Si la maison mal entiere  
De cent procez heritiere,  
Telle qu'on la peut nommer  
La gallere desarmée,  
Qui sans guide et mal ramée  
Vogue par la haute mer:  
Si les passions cuysantes  
A l'ame, et au corps nuyzantes,  
Si le plus contraire effort

D'une fiere destinée,  
Si une vie obstinée  
Contre ung desir de la mort:  
Si la triste congnoissance  
De nostre fresle naissance,  
Et si quelque autre douleur  
Geynne la vie de l'homme,  
Je merite qu'on me nomme  
L'esclave de tout malheur.  
Qu'ay-je depuis mon enfance  
Sinon tout injuste offence  
Senty de mes plus prochains?  
Qui ma jeunesse passée  
Aux tenebres ont laissée,  
Dont ores mes yeux sont plains.  
Et depuis que l'âge ferme  
A touché le premier terme  
De mes ans plus vigoureux,  
Las, hélas, quelle journée  
Feut onq' si mal fortunée  
Que mes jours les plus heureux?  
Mes oz, mes nerfs, et mes veines,  
Tesmoins secrez de mes peines,  
Et mile souciz cuysans  
Avacent de ma vieillesse  
Le triste hyver, qui me blesse  
Devant l'esté de mes ans.  
Comme l'autonne saccage  
Les verdz cheveux du boccage  
A son triste advenement,  
Ainsi peu à peu s'efface  
Le cresse honneur de ma face  
Veufve de son ornement.  
Mon coeur jà devenu marbre  
En la souche d'ung vieil arbre

A tous mes sens transmuez:  
Et le soing, qui me desrobe,  
Me faict semblable à Niobe  
Voyant ses enfants tuez.  
Quelle Medée ancienne  
Par sa voix magicienne  
M'a changé si promptement?  
Fichant d'aiguilles cruelles  
Mes entrailles, et moëllles  
Serves de l'enchantement?  
Armez vous contre elle donques,  
O vous mes vers! et si onques  
La fureur vous enflamma,  
Faites luy sentir l'ïambe  
Dont contre l'ingrat Lycambe  
La rage Archiloq arma.  
O nuict! ô silence! ô lune!  
Que ceste vieille importune  
Ose du ciel arracher,  
Pourquoy ont la terre, et l'onde,  
Mais pourquoy a tout le monde  
Conspiré pour me facher?  
Ny toute l'herbe cuillie  
Par les champs de Thessalie,  
Ny les murmures secrez,  
Ny la verge enchanteresse,  
Dont la Dame vangeresse  
Tourna les visages Grecz:  
Ny les flambeaux qu'on allume  
Aux obseques, ny la plume  
Des mortuaires oizeaux,  
Ny les oeufz qu'on teinct et mouille  
Dans le sang d'une grenouille,  
Ny les Avernoles eaux:  
Ny les images de cire,

Ny ce qui l'enfer attire,  
Ny tous les vers enchantez  
Par la vieille eschevelée  
D'une voix entremeslée  
Six et trois fois rechantez:  
Ny le menstrueux breuvage  
Meslé avecques la rage  
Qui s'enfle au front des chevaux,  
Ny les furies ensemble  
Enfanteroient (ce me semble)  
Le moindre de mes travaux.  
Moindre feu ne me consume  
Et moindre peste ne hume  
La tiede humeur de mes oz,  
Que l'Herculienne flamme  
Ayant le don de sa femme  
Engravé dessus le doz.  
Les flotz courrousez, qui baignent  
Leurs rivages, qui se plaignent,  
Ne sont plus sourds que je suis:  
Ny ce peuple, qui habite  
Où le Nil se precipite  
Dedans la mer par sept huys.  
Les ventz, la pluye et l'orage  
N'exercent plus grand outrage  
Sur les montz et sur les flotz,  
Que l'eternelle tempeste  
Qui brouille dedans ma teste  
Mille tourbillons encloz.  
Comme la fole prestresse,  
A qui le Cynthien presse  
Le coeur superbe et despit,  
Herissant sa chevelure  
Contre-tourne son allure  
Par ung mouvement subit,

Ainsi aveq' noire myne  
Tout furieux je chemine  
par les champs plus eslongnez,  
Remaschant d'ung soucy grave  
Mile fureurs, que j'engrave  
Sur mes souciz renfrongnez.  
Tel est le Thebain Panthée,  
Quand son ame espovantée  
Voit le soleil redoublé:  
Tel, le vangeur de son pere,  
Quand les serpents de sa mere  
Luy ont son esprit troublé.  
D'une entre-suyvante fuyte  
Il adjourne, et puy annuyte:  
L'an d'ung mutuel retour  
Ses quatre saisons rameine:  
Et après la lune pleine  
Le croissant luist à son tour.  
Tout ce que le ciel entourne,  
Fuyt, refuyt, tourne, et retourne,  
Comme les flotz blanchissans,  
Que la mer venteuse pousse,  
Alors qu'elle se courrouse  
Contre ses bords gemissants.  
Chacune chose decline  
Au lieu de son origine:  
Et l'an, qui est coustumier  
De faire mourir, et naistre,  
Ce qui feut rien, avant qu'estre,  
Reduict à son rien premier.  
Mais la tristesse profonde,  
Qui d'ung pié ferme se fonde  
Au plus secret de mon coeur,  
Seule immuable demeure,  
Et contre moy d'heure en heure

Acquiert nouvelle vigueur.  
Ainsi la flamme allumée,  
Que les ventz ont animée,  
Forcenant cruellement  
En mille poinctes s'eslance,  
Dedaignant la violence  
De son contraire element.  
Quand l'obscurité desserre  
Ses aisles dessus la terre,  
Et quant le present des Dieux  
Pour emmieller la peine,  
De toute la gent humaine  
Charme doucement les yeux,  
Lors d'une horreur taciturne  
Dessous le voyle nocturne  
Tout se fait paisible et coy:  
Toute manière de beste  
Au sommeil courbe la teste  
Dedans son privé recoy.  
Mais le mal, qui me reveille,  
Ne permet que je sommeille  
Ung seul moment de la nuict,  
Sinon que l'ennuy m'assomme  
D'ung espoüantable somme,  
Qui plus que le veiller nuyt.  
Puis quand l'aulbe se descouche  
De sa jaunissante couche.  
Pour nous esclerer le jour,  
Avec moy s'esveille à l'heure  
Le soing rongear, qui demeure  
En mon familier sejour:  
Où tout cela que l'on nomme  
Les bienheuretez de l'homme,  
Ne me sçauroit esjouyr,  
Privé de l'aise, qu'apporte



A la vie demy-morte  
Le doux plaisir de l'ouyr.  
Et si d'ung pas difficile  
Hors du triste domicile  
Je me trayne par les champs,  
Le soucy, qui m'accompaigne,  
Ensemence la campagne  
De mile regrez tranchans.  
Si d'avanture j'arrive  
Sur la verdoyante rive,  
J'essourde le bruyt des eaux:  
Si au bois je me transporte,  
Soudain je ferme la porte  
Aux doux goziers des oyzeaux.  
Jadis la tourbe sacrée,  
Qui sur le Loyr se recrée,  
Me daignoit bien quelquesfois  
Guyder au tour des rivages,  
Et par les antres sauvages,  
Imitateurs de ma voix:  
Mais or' toute espoüantée  
Elle fuyt d'estre hantée  
De moy despit, et felon,  
Indigne que ma poictrine  
Reçoyve soubz la courtine  
Les saintz presentz d'Apollon.  
Mesmes la voix pitoyable,  
Dont la plainte larmoyable  
Rechante les derniers sons,  
Dure et sourde à ma semonce,  
Dedaigne toute response  
A mes piteuses chansons.  
Quelque part que je me tourne,  
Le long silence y sejourne  
Comme en ces temples devotz,

Et comme si toutes choses  
Pesle mesle estoyent r'encloses  
Dedans leur premier Cäos.  
Mettez moy donq' où la tourbe  
Du peuple estonné se courbe  
Devant le sceptre des Roys,  
Et en tous les lieux encore'  
Où plus la France decore  
Et ses armes et ses loix:  
Mettez moy où lon accorde  
La contr'-accordante chorde  
Pas les discordans accords,  
Et où la beauté des dames  
Souffle les secrettes flammes  
Qui bruslent dedans le corps.  
Mettez moy (si bon vous semble)  
Où la Delienne assemble  
Sa bande apprise au labeur,  
A cry, à cor, et à suyte  
Pressant la legere fuyte  
Des cerfz aislez par la peur.  
Mettez moy où Cytherée  
En la saison alterée  
Sa jeune troppe conduit,  
Et sans craindre la froidure  
Dessus l'humide verdure  
Bale au serain de la nuict.  
Mettez moy là où florissent  
Les arbres, qui se nourrissent  
Au beau sejour d'Alcinoys,  
Et là où le riche Autonne  
D'une main prodigue donne  
L'honneur du front d'Acheloy.  
Mettez moy où plus abonde  
Tout ce qui plus en ce monde

Contente l'humain' desir,  
Si ne pouray-je en tel aise  
Trouver plaisir qui me plaise,  
Que l'obstiné déplaisir.  
Helas, pourquoy tant s'augmentent  
Les malheurs qui me tormentent  
Desesperé d'avoir mieux?  
Ou pourquoy à les accroistre,  
Par trop les vouloir congnoistre,  
Suys-je tant ingenieux?  
Heureux, qui a par augures  
Preveu les choses obscures!  
Et trop plus heureux encor',  
En qui des Dieux la largesse  
A respandu la sagesse,  
Des cieux le plus beau tresor!  
Combien (si nous estions sages)  
Se demonstrent de presages,  
Avant-coureurs de noz maux?  
Soit par injure celeste,  
Par quelque perte moleste,  
Ou par mort des animaux.  
Mais la pensée des hommes,  
Pendant que vivans nous sommes,  
Ignore le sort humain:  
La divine prescience  
Par certaine experience  
Le tient cloz dedans sa main.  
Seroit-point déterminée.  
Quelque vieille destinée  
Contre les espriz sacrez?  
Mile, qui dessus Parnaze  
Beurent de l'eau de Pegaze,  
Ont fait semblables regrez.  
De la Lyre Thracienne

Et de l'Amphionnienne  
Les malheurs je ne diray.  
De l'aveuglé Sthesicore,  
Et du grand aveugle encore  
Les labeurs je n'escriray.  
Je tays la mort d'Eurypide,  
Et la tortüe homicide.  
Je laisse encore la faim  
De ce miserable Plaute,  
Et les peines de la faulte  
De l'amoureux escrivain.  
Seulement me plaist escrire  
Comment le Dieu qui inspire  
Le troppeau musicien,  
Mortel, soubz habit champestre,  
Sept ans les boeufz mena paistre  
Au rivaige Amphrysien.  
Mauldicte donq' la lumière  
Qui m'esclaira la premiere,  
Puys que le ciel rigoureux  
Assujetit ma naissance  
A l'indomtable puissance  
D'ung astre si malheureux.  
O Dieux, que lon jure,  
Dieux, qui punissez l'injure  
D'une rompue amitié,  
Si les devotes prieres  
Pour les injustes miseres  
Vous emeuvent à pitié,  
Las, pourquoy ne se retire  
De moy ce cruel martyre,  
Si mes innocentes mains,  
Pures de sang et rapines,  
Ne feurent onques inclines  
A rompre les droictz humains?

Je ne suis né de la race  
Qui dessus les montz de Thrace,  
O Dieux, s'arma contre vous,  
Ny de l'hoste abhominable  
Qui pour son forfait, damnable  
Accreut le nombre des loups.  
Je n'ay hanté le college  
De ce larron sacrilege  
Qui feut premier inventeur  
De feindre la congnoissance  
De vostre divine essence  
Par ung visage menteur  
Je ne suys né de la terre  
Qui en la Thebaine guerre  
Huma le sang fraternel,  
Dont le mutuel outrage  
Tesmoigna l'aveugle rage  
De l'inceste paternel.  
D'une cruaulté nouvelle  
Je n'ay rompu la cervelle  
De mon pere, et si n'ay pas  
De ses entrailles saillantes  
Remply les gorges sanglantes  
Par ung nocturne repas.  
Si mon innocente vie  
Ne feut onques asservie  
Aux serves affections,  
Si l'avare convoitize,  
Si l'ambicion n'attize  
Le feu de mes passions:  
Si pour destruire ung lignage  
Par escrit, ou tesmoignage,  
Ma langue n'a point menty,  
Si au sang de l'homme juste  
Avecques le plus robuste

Jamais je n'ay consenty:  
Si la vielle depiteuse  
Du mal d'autruy convoiteuse,  
Si l'ire, si la ranqueur  
(Et si quelque autre furie  
A sur l'homme seigneurie)  
Ne m'ont affolé le coeur,  
Divine majesté haulte,  
D'où me viennent, sans ma faulte,  
Tant de remors furieux?  
O malheureuse innocence,  
Sur qui ont tant de licence  
Les astres injurieux!  
Heureuse la creature  
Qui a fait sa sepulture  
Dans le ventre maternel!  
Heureux celui dont la vie  
En sortant s'est veu ravie  
Par un sommeil eternal!  
Il n'a senty sur sa teste  
L'inevitable tempeste  
Dont nous sommes agitez,  
Mais assureé du naufrage  
De bien loing sur le rivaige  
A veu les flotz irritez.  
Sur mon ame, tourne arriere,  
Et borne icy la carriere  
De tes ingrates douleurs.  
Il est temps de faire espreuve,  
Si apres la mort on treuve  
La fin de tant de malheurs.  
Ma vie desesperée  
A la mort deliberée  
Jà-desjà se sent courir.  
Meure donques, meure, meure,

Celuy qui vivant demeure,  
Mourant sans pouvoir mourir.  
Ainsi le Devin d'Adraste,  
Qui pour le filz d'Iöcaste  
Encontre Thebes s'arma,  
S'eslançoit de grand'audace  
Dedans l'horrible crevace,  
Qui sur luy se referma.  
Vous, à qui ces durs allarmes  
Arracheront quelques larmes,  
Soyez joyeux en tout temps,  
Ayez le ciel favorable,  
Et plus que moy, miserable,  
Vivez heureux, et contens.

## *II. Hymne Chrestien*

O Seigneur Dieu, mon rampart, ma fience,  
Rampare moy du fort de pacience  
Contre l'effort du corps injurieux,  
Qui veult forcer l'esprit victorieux.  
L'ardeur du mal, dont ma chair est attainte,  
Me faict gemir d'une eternelle plainte,  
Moins pour l'ennuy de ne pouvoir guerir,  
Que pour le mal de ne pouvoir mourir.  
Certes, Seigneur, je sens bien que ma faulte  
Me rend coupable à ta majesté haulte:  
Mais si de toy vers toy je n'ay secours,  
Ailleurs en vain je cherche mon recours.  
Car ta main seule inviciblement forte  
Peult des enfers briser l'avare porte,  
Et me tirer aux rayons du beau jour  
Qui luyt au ciel, ton eternel sejour.  
Si je ne suys que vile pouriture,  
Tel que je suis, je suis ta creature.  
N'est-ce pas toy, dont la divine main

De vil borbier forma le corps humain,  
Pour y enter l'ame, que tu as feinte  
Sur le protraict de ton image sainte?  
N'est-ce pas toy, qui formas la rondeur  
De l'univers, tesmoing de ta grandeur?  
Et qui fendis l'obscurité profonde,  
Pour en tirer la lumiere du monde?  
N'est-ce pas toy, qui as prefix le tour  
De l'Océan, qui nous baigne à l'entour,  
Fichant aux cieux du jour la lampe clere,  
Et la flambeau qui à la nuict eclaire?  
Et toutesfois ces grands oeuvres parfaiz,  
Que ta main sainte heureusement a faiz,  
Doyvent perir, non ta parole ferme,  
De qui le temps n'a point borné le terme.  
Cete parole a promis aux esleuz,  
Dont les saints noms en ton livre sont leuz,  
Ennuy, travail, servitude moleste,  
Le seul chemin de ton regne celeste.  
O trop ingrat! ô trop ambicieux!  
Cil qui premier nous defferma les yeux,  
Et qui premier, par trop vouloir congnoistre,  
Fist le peché entre nous apparoistre.  
Ce feut alors que le ciel peu benin  
Vomit sur nous son courroux et venin,  
Faisant sortir du centre de la terre  
La pasle faim, et la peste, et la guerre.  
Le monde alors d'une nûe empesché  
Vivoit captif soubz les loix du peché,  
De qui l'horreur sur tant d'ames immondes  
Fist deborder la vengeance des ondes.  
Alors Seigneur, d'ung clin d'oeil seulement  
Tu moissonnas la terre egalement,  
Ne reservant de tant de milliers d'hommes  
Qu'une famille en ces lieux où nous sommes.



O bienheureux et trois et quatre fois,  
Qui a goûté le sucre de ta vois!  
Et dont la foy, qui le peché defie,  
En ton effort sa force fortifie!  
Certes celuy qui tel bien a receu  
De son espoir ne se verra deceu:  
S'il est ainsi que la foy sauva l'Arche,  
Et d'Israël le premier Patriarche,  
Ce fut celuy, Seigneur, à qui tu fis  
Multiplier le nombre de ses filz,  
Plus qu'on ne voit d'estoiles flamboyantes,  
Ou de sablon aux plaines ondoyantes  
Ce peuple alors contrainct de se ranger  
Dessous les loix du barbare estranger,  
Vivoit captif: quand ta main favorable  
Luy fist sentir ton pouvoir secourable:  
Pendant le cours de l'onde rougissant,  
Dont a pié sec ton peuple feut yssant,  
Et vid encor' loing derriere sa fuyte  
Floter sur l'eau l'Egyptienne suyte.  
Puis au mylieu des travaux et dangers  
Tu le guydas aux peuples estrangers  
Par les desers, ou vingt, et vingt années  
Feurent par toy ces bandes gouvernées.  
Là ta pitié, pour leur soif amortir,  
Fist des rochers les fontaines sortir,  
Et fist encor' de ta main planteureuse  
Neger sur eulx la manne savoureuse.  
Là feut sous toy Moyze ton amy  
Chef de ta gent, qui murmuroit parmy  
Les longs erreurs de ce desert sauvage,  
D'avoir laissé l'Egyptien rivage.  
Là maintefois le cours de ta fureur  
Se desbrida sur l'obstinée erreur  
De ces mutins: et tes loix engravées

Se virent là mille fois depravées.  
O quantefois de ton grave sourcy  
Tu abysmas ce faulx peuple endurcy!  
Qui mesprisant de son Dieu les louanges  
Idolatroit après les Dieux estranges.  
Justice adonq' sur le peché naissant  
Faisoit brandir son glayve punissant,  
Et la pitié loing du ciel exilée  
Erroit çà bas triste et deschevelée.  
Finalement, ce peuple belliqueur  
Guydé par toy, haulsa le chef vainqueur  
Sur mille roys, et peuples, que la guerre  
Fist renverser horriblement par terre,  
Ains que les tiens par sentiers incongnuz  
Feussent aux champs planteureux parvenuz,  
Où tu avois dès mainte et mainte année  
Au paravant leur demeure bornée.  
Qui contera les dangers et horreurs,  
Les fiers combaz, et vaillantes fureurs  
De Josüé? et la brave entreprize  
De Gedëon, que ta main favorize?  
Qui descrira ce guerrier ordonné  
Pour le rampart de ton peuple estonné,  
Et le forfait de la main desloyale  
Qui luy embla sa perruque fatale?  
Qui chantera l'oracle d'Israël,  
Ce grand prophete et prestre Samüel,  
Säul, Jonathe, et les despouilles vides  
Rouges du sang de tes Israëlides?  
O Dieu guerrier! des victoires donneur!  
Donne à mes doigz cete grace, et bonheur  
De n'accorder sur ma lyre d'ivoire  
Pour tout jamais que les vers de ta gloire.  
S'il est ainsi, arriere les vains sons,  
Les vains soupirs et les vaines chansons,

Arriere amour, et les songes antiques  
Elabourez par les mains poétiques.  
Ce n'est plus moy, qui vous doy' fredonner:  
Car le Seigneur m'a commandé sonner  
Non l'Odissée, ou la grand'Iliade,  
Mais le discours de l'Israëliade.  
Lors je diray ce grand pasteur Hebrieu  
Qui s'opposa pour le peuple de Dieu:  
Les saints accords de sa lyre faconde,  
Le certain coup de sa fidele fonde,  
Avec' l'honneur de son premier butin,  
Et le grand tronq du brave Philistin.  
Je chanteray par combien de traverses  
Il sceut tromper les embusches diverses  
De ses hayneux, ainsi que Dieu l'eust assis  
Pour commender au peuple circoncis.  
Heureux vray'ment si l'oeil de Bersabée  
Sa liberté n'eust onques desrobée,  
Et s'il n'eust mis en proye à l'estranger  
Celuy qui feut de sa mort messenger.  
Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,  
Jamais constant et ferme ne se fonde,  
Et nul ne peut suyvre d'ung cours entier  
De la vertu le penible sentier.  
Quel siecle encor' ne porte tesmoignage  
Du Roy congneu par le surnom de sage?  
Qui attrayant des plus barbares lieux  
L'or, et l'argent, et le bois precieux,  
Elabora d'estofe et d'artifice  
Du temple saint le superbe edifice.  
Ce n'est icy que descrire je veux  
De ses vieux ans les impudiques feuz,  
De sa maison la grand'troppe lascive,  
Sa vanité, et sa pompe excessive,  
Pour ses faulx Dieux le vray Dieu meprisé

Et de son filz le sceptre divisé.  
Je voy encor' les campagnes humides  
Rougir au sang de ces Abrahamides,  
Peuple endurcy entre tous les humains:  
Qui adorant l'ouvrage de ses mains,  
Parfume Bâl d'encens et sacrifice.  
Peuples, et roys, apprenez la justice:  
Et si de Dieu quelque peur vous avez,  
Dedans voz coeurs hardiment engravez  
La mort d'Achab, et la serve couronne  
De tant de roys, captifz en Babilonne.  
Mais toy, Seigneur, de qui le braz puissant  
Decaptiva ton peuple languissant,  
Si de bon coeur devant toy je lamente,  
Romps le lien du mal qui me tormente,  
Ou mon esprit, pour de toy l'approcher,  
Tire dehors la prison de la chair.  
Je ne veulx point par ung autel de terre  
Encourtiné de verveine et d'ierre,  
Par vers charmez, ny par prodigues voeuz,  
Mottes, encens, ou meurtre de cent boeufz,  
De ma santé haster la course lente,  
Las! qui tant feut au partir violente.  
Gueriz, Seigneur, gueriz moy de peché,  
Dont le remede à tout autre est caché.  
Alors mes vers, louant tes factz loüables,  
Te pourront estre offrandes agréables.

### *III. La monomachie de David et de Goliath*

Celuy en vain se vante d'estre fort,  
Qui aveuglé d'une ire outrecuydée  
Ne voit combien peu sert ung grand effort,  
Quand de raison la force n'est guidée.  
L'humble foiblesse est volontiers aydée  
De cetuy là qui donne la victoire:

Mais du haultain la fureur debridée  
Pert en ung coup et la force et la gloire.  
Ny le canon, ny le glaive tranchant,  
Ny le rampart, ni la fosse murée  
Ont le pouvoir de sauver le meschant,  
Dont le Seigneur la vengeance a jurée.  
Les fiers torrens n'ont pas longue durée:  
Et du sapin, umbrage des montaignes,  
La hauteur n'est si ferme et assurée  
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.  
O Dieu guerrier, Dieu que je veulx chanter,  
Je te supply', tens les nerfz de ma lyre:  
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,  
Mais le Berger que tu voulus eslire:  
Ce feut celuy qui s'opposant à l'ire  
Du Philistin mesprisant ta hautesse,  
Montra combien puissante se peut dire  
Dessou' ta main une humble petitesse.  
Toy, qui armé du saint pouvoir des cieux  
Devant l'honneur et les yeux de la France  
Domtas jadis l'orgueil ambicieux,  
Qui sa fureur perdit au camp d'outrance:  
Puis que tu as de ce Dieu congnoissance,  
Qui des plus grands a la gloire étoufée,  
Escoute moy, qui louant sa puissance  
Te viens icy eriger ung trophée.  
Le Philistin, et le peuple de Dieu  
S'estoient campez sur deux croppes voisines.  
Icy estoit assis le camp Hebrieu:  
Là se montroient les tentes Philistines:  
Quand un Guerrier flambant d'armes insignes,  
Sorty du camp du barbare exercite,  
Vint defier, et par vois, et par signes  
Tous les plus fors du peuple Israëlite.  
Vingt et vingt fois ce brave Philistin

Estoit en vain sorty hors de sa tente,  
Et nul n'aspire à si riche butin:  
Dont Săul pleure et crie et se tormente.  
Où est celui (disoit il) qui se vente  
De s'opposer à si grand vitupere?  
A cestuy là ma fille je presente,  
Et affranchis la maison de son pere.  
O Israël, jadis peuple indomté!  
Où estoit lors ceste grande vaillance,  
Dont tu avois tant de fois surmonté  
Les plus gaillars par le fer de ta lance?  
Las, il fault bien que quelque tienne offence  
Eust provoqué la vengeance divine,  
Puis que ton coeur eut si foible defence  
Contre une audace et gloire Philistine.  
On voit ainsi de peur se tapissant  
Par les buyssons les humbles colombelles,  
Qui ont de loing veu l'aigle ravissant  
Tirer à mont, et fondre dessus elles.  
Alors ce fier avec' sifflantes ailes  
Ores le hault, ores le bas air tranche,  
Et craquetant de ses ongles cruelles,  
Raude à l'entour de l'espineuse branche.  
Tel se monstroit ce Guerrier animé:  
Et qui eust veu la grandeur de sa taille,  
Il eust jugé ou ung colosse armé  
Ou une tour desmarcher en bataille.  
Son corps estoit tout hérissé d'escaille:  
D'airain estoit le reste de ses armes.  
Le fer adonq', et l'acier, et la maille  
N'estoient beaucoup usitez aux alarmes.  
Son heaume feut comme ung brillant escler;  
Sur qui flotoit ung menaçant pennache:  
Nembroth estoit protraict en son boucler:  
Sa main branloit l'horreur d'une grand'hache.

Ainsi armé, par cent moyens il tasche  
Son ennemy à la campagne attraire:  
Mais Israël en ses tentes se cache,  
Epoüanté d'ung si fier aversaire.  
O (disoit-il) fuyarde nation,  
Nourrie au creux des antres plus sauvages,  
Qui as laissé ton habitation  
Pour labourer noz fertiles rivages:  
Où est ce Dieu, où sont ces grands courages,  
Dont tu marchois si superbement haute?  
Voicy le braz vangeur de tant d'outrages,  
Qui te fera recongnoistre ta faulte.  
Je suis celuy qui avec' ces deux mains  
Me feray voye au celeste habitacle.  
Lequel des Dieux, ou lequel des humains  
Osera donc' s'opposer pour obstacle?  
O sottte gent, qui pour ung faulx miracle  
Te vas paissant de ces vaines merveilles,  
Ce n'est pas moy, que la voix d'ung oracle  
Si doucement tire par les oreilles.  
Où est celuy qui batailloit pour toy,  
Je dy celuy qu'Israel tant honnore?  
Que ne vient il s'opposer contre moy,  
Qui autre Dieu que ma force n'adore?  
Pauvre soldat, qui sur toy verras ore'  
D'ung rouge lac cete plaine arrouzee,  
Mieux te valust en tes dezers encore'  
Vivoter d'eau et de blanche rozee.  
O gaillard peuple! ô hardy belliqueur  
Parmy les boys, ou sur quelque montaigne!  
Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de coeur,  
Qui te defend descendre à la campagne?  
Ung coeur vaillant, que la force accompagne,  
En ung rampart voluntiers ne se fie.  
Si quelqu'ung donq' en la vertu se bagne,

Voicy au camp celuy qui le defie.  
Comme en ung parc, qui est environné  
Du peuple oyzif à quelque jour de feste,  
Le fier taureau au combat ordonné  
Deça delà va contourant sa teste:  
Ce Philistin, qui au combat s'appreste,  
Bravant ainsi de menaces terribles,  
Faisoit floter les plumes de sa creste,  
Rempissant l'air de blasphemes horribles.  
Le camp Hebrieu tremblant à cete fois  
D'ung teinct de mort alla peindre sa face,  
Criant au ciel d'une publique vois:  
Vange Seigneur, la sacrilege audace  
De ce crüel, qui ton peuple menace.  
Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,  
Donnoit aux siens ung signe de sa grace,  
Heureusement tonnant à la senestre:  
Et sur le champ apparoistre lon voit  
Ung Bergerot à la chere eveillée:  
Sa pennetiere en escharpe il avoit,  
Et à son braz sa fondé entortillée.  
Lors des deux camps la tourbe emerveillée  
D'ung oeil fiché en bëant le regarde,  
Quand d'une grace au danger aveuillée  
Le gay Berger au combat se hazarde.  
Mais quand ce fier vint à le regarder  
Si bravement marchant parmy la plaine,  
D'ung riz amer se prist à l'oeillader,  
Et de le voir plaignoit quasi la peine.  
Puis tout soudain d'une audace haultaine  
Se renfrongnant en horrible furie,  
Hausa la teste, et d'une vois loingtaine  
Le survenant par tels mots il escrie:  
Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,  
Petit bout d'homme, et honte de nature,



Quel tien hayneux t'a icy envoyé,  
Pour estre faict des corbeaux la pasture?  
Tu me fais honte, ô vile créature!  
Quand je t'aguigne, et quand je me contemple.  
Si mouras-tu, ô la belle aventure!  
Pour en dresser la despouille en ung temple.  
Mais que ne vient sur cete arene icy  
Ce fier Säul avec' sa lance? voire  
Ce fort Abner, et ce Jonathe aussi,  
A qui son arc a donné tant de gloire?  
C'est là, c'est là, que ma vertu notoire  
Se deust baigner: non point en cete fange,  
Qui souillera l'honneur de ma victoire,  
Et par sa mort accroitra sa louange.  
Ha grand mastin (respondit le Berger)  
Tes gros aboys me donnent assurance.  
Car Dieu, qui veult tes blasphemes vanger,  
Est le boucler de ma ferme esperance.  
Desjà sa main sur ton chef se ballance,  
Pour ton grand cors accabler sou' sa foudre:  
Et me voicy, que sa juste vengeance  
Pousse vers toy, pour te rüer en poudre.  
Ce diable adonq' tonnans horriblement,  
Et tout baveux d'ecumeuze fumiere,  
Grinsa les dents espoüantablement,  
Et en fronçant nez, et front, et paupiere,  
Blasphema Dieu, le ciel, et la lumiere.  
Ainsi entre eux de parole ilz s'attachent:  
Puis se hastant d'une allure plus fiere  
Diversement au combat contre-marchent.  
Le Philistin de fureur aveuglé,  
Roüant sa masse, alloit d'ardent courage,  
A gueule ouverte, et à pas deregle  
Portant la peur, la tempeste et l'orage.  
Mais le Berger d'une allure plus sage

Son ennemy ores costoye, et ores  
Subtilement luy met droict au visaige  
Le vent, la poudre, et le soleil encores.  
Comme lon void au pié d'une grand' tour,  
Qu'à la campagne egaler on s'eforce,  
Le pionnier myrant tout à l'entour  
Faire une trace à la poudreuze amorce:  
Non autrement, par une longue entorce  
Ce cault Berger guygnant à teste basse  
Contre-gardoit son impareille force  
Contre l'horreur de la pesante masse.  
Le grand Guerrier à tour et à travers  
Menoit les braz d'une force incroyable,  
Et fendant l'air par ung sifflant revers  
Alloit finir ce combat pitoyable:  
Quand du Seigneur la bonté secourable  
Trompa le coup de la crüelle dextre,  
Qui lourdement foudroyant sur le sable,  
Raza les pieds du Berger plus adextre.  
Finablement courbé sur les genous,  
Panché à droict, d'ung pié ferme il se fonde:  
Ainsi que Dieu, lors qu'il darde sur nous  
Le feu vangeur des offences du monde:  
Ce fort Hebrieu roüant ainsi sa fonde  
Deux fois, trois fois, assez loing de sa teste,  
Avec' un bruit qui en fendant l'air gronde,  
Fist descocher le traict de sa tempeste.  
Droict sur le front, où le coup fut donné,  
Se va planter la fureur de la pierre.  
Le grand Colosse à ce coup estonné  
D'un sault horrible alla broncher par terre.  
Son harnois tonne, et le vainqueur le serre:  
Puis le cyant mesmes de son espée,  
Entortilla, pour le prix de sa guerre,  
Au tour du bras la grand' teste coupée.

Lors Israël, que la peur du danger  
Suyvoit encor' en sa victoire mesme,  
Sort de son camp, et du vainqueur Berger  
Envoye au ciel la louange supreme.  
Le Philistin pasle de peur extreme  
Montre le doz, d'une fuyte vilaine:  
Abandonnant le grand tronq froid et blesme,  
Qui gist sans nom sur la dezerte plaine.  
Chantez, mes vers, cet immortel honneur,  
Dont vous avez la matiere choisie.  
Ce vous sera plus de gloire et bonheur  
Que les vieux sons d'une fable moizie.  
Car tout au pis, quand vostre poëzie  
Du long oubly devoit estre la proye,  
Si avez vous plus sainte fantaizie  
Que le sonneur des Pergames de Troye.

*IV. Ode au Reverendiss. Cardinal du Bellay*

Cetuy là qui s'estudie  
Representer en ses vers  
Tous les accidens divers  
De l'humaine tragedie,  
Celuy encores describe  
Tous les floz tumultueux  
Qui retournent à la rive  
D'Euripe l'impetueux.  
L'air, le feu, la terre, l'onde,  
Et les ästres conjurez  
Nous rendent peu asseurez  
Contre l'orage du monde.  
Le sort cruel nous devore  
Par non revocable loy:  
Mais l'homme n'a point encore'  
Plus grand ennemy que soy.  
Tout autre animal apporte

Plus grande commodité,  
Armant sa nativité  
D'une defence plus forte.  
L'homme seul à sa naissance  
Par gemissemens et pleurs  
Tesmoigne son impuissance,  
Presage de ses malheurs.  
Mais si la Nature amere  
Aux hommes tant seulement,  
Nous est eternellement  
Trop plus meratre que mere,  
Il ne faut pourtant que l'homme  
Entre tous les animaux  
Seul miserable se nomme,  
Esclave de mille maux.  
L'Ame en l'univers enclose  
Baillant nourriture aux cieux,  
A l'onde, à la terre, aux yeux,  
Qui eclerent toute chose,  
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse  
Les membres de ce grand corps,  
Agitant toute la masse  
Par amyables discors?  
Cete Ame de la Nature  
Forma le dernier de tous  
L'Animal qui est plus doux  
Et plus noble creature:  
Affin qu'il feust seul capable  
D'ung sens plus divin, et hault,  
Estant aussi plus coupable,  
Si la raizon luy defaut.  
La Providence divine  
Mist en nous ses petiz feux,  
Nous faisant sentir par eux  
Le lieu de nostre origine.

Ainsi de raizon l'usage,  
Qui n'est en autre animal,  
Fait que l'homme, qui est sage,  
Discourt le bien et le mal.  
Mais le gros fardeau moleste,  
Dont nostre esprit est vestu,  
Tarde souvent la vertu  
De l'ame, qui est celeste.  
De là provient la liesse,  
La douleur et le souci,  
La peur, et la hardiesse,  
La haine et l'amour aussi.  
De là provient la furie  
De toutes les passions,  
Qui sur noz affections  
Exercent leur seigneurie:  
Si la raizon, seule guide  
De noz esprits aveuglez,  
Souvent ne hausse la bride  
Aux apetiz dereglez.  
Ung chacun durant sa vie  
Porte ung domestique Dieu,  
Qui tousjours et en tout lieu  
Secretement le convie.  
Voilà pourquoy nous ne sommes  
D'ung mesme desir domtez:  
Autant que nous voyons d'hommes,  
Autant sont de voluntez.  
Mais ny la court, ny les princes,  
Ny le fer victorieux,  
Ny l'honneur laborieux  
De commander aux provinces,  
Ny les Muses, que j'adore,  
Ny ung plus grave sçavoir  
Le souverain bien encore

Ne me feront pas avoir.  
Je ne blame la richesse,  
Ny les honneurs, ny les biens,  
Que pourroit bien faire miens  
Du Roy la grande largesse.  
J'admire la bonne grace,  
La beauté plaist à mes yeux,  
J'honore une antique race,  
Mais la vertu me plaist mieux.  
Tout ce qui est hors de l'homme,  
L'homme le desire, afin  
De parvenir à la fin  
Que suffizance lon nomme.  
Mais la vertu, estimable  
Plus que tout l'Indique honneur,  
Pour elle mesme est aimable,  
Et non pour autre bonheur.  
L'ayant pour ta guide prize,  
O l'ornement des prelaz!  
Tu montre' bien que tu l'as  
En tes premiers ans apprize:  
Fuyant l'alechante amorce  
Qui noz plus jeunes desirs  
Tire d'une douce force  
Aux peu durables plaisirs.  
Car sortant du jeu d'enfance  
Aux exercices plus fors,  
Ta vertu sortit alors  
Devant les yeux de la France.  
Puis d'une aile plus legere  
Volant aux peuples divers,  
La publique Messagere  
La porta par l'univers.  
Quel nombre pourroit suffire  
A raconter les dangers

Qui par les floz etrangers  
Ont agité ta navire?  
Et celle de ton grand frere,  
Qui par l'heur de sa vertu  
Rendoit la France prospere  
Et l'Espagnol abatu.  
Comme du haut des montaignes,  
Alors que la nege fond,  
Deux hardis fleuves se font  
Divers cours par les campagnes,  
Et puis en une vallée  
Venant à se joindre en ung,  
Courent à bride avalée,  
Avecques ung nom commun:  
Ainsi, l'indomté couraige  
Du vaillant-docte Langé,  
Qui par la mort s'est vangé  
De l'oblivieux outrage,  
Joingnant son nom et sa course.  
Au tien, qui n'est moins congneu,  
Nous monstre de quelle source  
Et l'ung et l'autre est venu.

#### *V. La Lyre Chrestienne*

Moy cestuy là, qui tant de fois  
Ay chanté la Muse charnelle,  
Maintenant je haulse ma vois  
Pour sonner la Muse eternelle.  
De ceulx là qui n'ont part en elle,  
L'applaudissement je n'attens:  
Jadis ma folie estoit telle,  
Mais toutes choses ont leur temps.  
Si les vieux Grecz et les Romains  
Des faux Dieux ont chanté la gloire,  
Seron' nous plus qu'eulx inhumains,

Taisant du vray Dieu la memoire?  
D'Helicon la fable notoire  
Ne nous enseigne à le vanter:  
De l'onde vive il nous fault boyre,  
Qui seule inspire à bien chanter.  
Chasse toute divinité  
(Dict le Seigneur) devant la mienne:  
Et nous chantons la vanité  
De l'idolatrie ancienne  
Par toy, ô terre Egyptienne!  
Mere de tous ces petiz Dieux,  
Les vers de la Lyre Chrestienne  
Nous semblent peu melodieux.  
Jadis le fameux inventeur  
De la doctrine Academique  
Chassoit le poëte menteur  
Par les loix de sa republique.  
Où est donq' l'esprit tant cynique,  
Qui ose donner quelque lieu  
Aux chansons de la Lyre ethnique,  
En la republique de Dieu?  
Si nostre Muse n'estoit point  
De tant de vanitez coyfée,  
La sainte voix, qui les coeurs poingt,  
Ne seroit par nous estoufée.  
Ainsi la grand' troppe echaufée  
Avec son vineux Evöé  
Estrangloit les chansons d'Orphée  
Au son du cornet enroué.  
Cestuy-là, qui dict, que ces vers  
Gastent le naïf de mon style,  
Il a l'estomac de travers,  
Preferant le doux à l'utile:  
La plaine heureusement fertile,  
Bien qu'elle soit veufve de fleurs,



Vault mieux, que le champ inutile  
Emaillé de mille couleurs.  
Si nous voulons emmieller  
Noz chansons de fleurs poétiques,  
Qui nous gardera de mesler  
Telles douceurs en noz cantiques?  
Convertissant à noz pratiques  
Les biens trop long temps occupez  
Par les faux possesseurs antiques,  
Qui sur nous les ont usurpez.  
D'Israël le peuple ancien  
Affranchi du cruel service,  
Du riche meuble Egyptien  
Fit à Dieu plaisant sacrifice:  
Et pour embellir l'edifice,  
Que Dieu se faisoit eriger,  
Salomon n'estima pas vice  
De mandier l'or estranger.  
Nous donques faisons tout ainsi:  
Et comme bien ruzéz gendarmes,  
Des Grecz et des Romains aussi  
Prenons les bouclers et guyzarmes:  
L'ennemy baillera les armes  
Dont luy mesme' sera batu.  
Telle fraude au faict des alarmes  
Merite le nom de vertu.  
O fol, qui chante les honneurs  
De ces faulx Dieux! ou qui s'amuse  
A farder le loz des seigneurs  
Plus aimez qu'amys de la Muse.  
C'est pourquoy la mienne refuse  
De manïer le luc vanteur.  
L'esperoir des princes nous abuse,  
Mais nostre Dieu n'est point menteur.  
Celuy (Seigneur) à qui ta vois

Vivement touche les oreilles,  
Bien qu'il sommeille quelquefois,  
Finalement tu le reveilles:  
Lors en tes oeuvres non pareilles  
Fichant son esprit, et ses yeux,  
Il se rid des vaines merveilles  
Du miserable ambicieux,  
Qui eslongné du droict sentier  
Suyt la tortueuse carriere,  
Où celuy qui est plus entier  
Plus souvent demeure en arriere,  
Humant la faveur journaliere  
Compaigne des souciz cuyzans,  
Et la vanité familiere  
A la tourbe des courtizans.  
Ma nef, evitez ce danger,  
Et n'attendez pas que l'orage  
Par force vous face ranger  
Au port après vostre naufrage.  
L'homme ruzé par long usage  
N'est follement aventureux:  
Mais qui par son peril est sage,  
Celuy est sage malheureux.  
Bien heureux donques est celuy  
Qui a fondé son assurance  
Aux choses dont le ferme appuy  
Ne desment point son esperance.  
C'est luy que nulle violence  
Peult esbranler, tant seulement,  
Si bien il se contreballence  
En tous ses faictz egalement.  
Celuy encor' ne cherche pas  
La gloire, que le temps consomme:  
Saichant que rien n'est icy bas  
Immortel, que l'esprit de l'homme.

Et puis le poète se nomme  
Ores cigne melodieux,  
Or' immortel et divin, comme  
S'il estoit compaignon des Dieux.  
Quand j'oy les Muses cacqueter,  
Enflant leurs motz d'ung vain langage,  
Il me semble ouyr cracqueter  
Ung perroquet dedans sa cage:  
Mais ces folz qui leur font hommage,  
Amorçez de vaines douceurs,  
Ne peuvent sentir le dommage  
Que traynent ces mignardes Soeurs.  
Si le fin Grec eust escouté  
La musique Sicilienne  
Peu cautement: s'il eust goûté  
A la coupe Circeïenne,  
De sa douce terre ancienne  
Il n'eust regouté les plaisirs:  
Et Dieu chassera de la sienne  
Les esclaves de leurs dezirs.  
O fol, qui se laisse envieillir  
En la vaine philosophie,  
Dont l'homme ne peut recueillir  
L'esprit, qui l'ame vivifie!  
Le Seigneur, qui me fortifie  
Au labeur de ces vers plaisans,  
Veut qu'à luy seul je sacrifie  
L'offrande de mes jeunes ans.  
Puys quelque delicat cerveau,  
D'une impudence merveilleuse,  
Dict que pour ung esprit nouveau  
La matiere est trop sourcilleuse.  
Pendant la vieillesse honteuse  
D'avoir pris la fleur pour le fruict,  
Haste en vain sa course boyteuse

Après la vertu, qui la fuyt.  
Celuy qui prenoit double prix  
De ceux qui sous ung autre maistre  
L'art de la Lyre avoient appris,  
M'enseigne ce que je dois estre.  
Sus donques, oubliez, ma dextre,  
De ceste Lyre les vieux sons,  
Afin que vous soyez adextre  
A sonner plus haultes chansons.  
Mais (ô Seigneur) si tu ne tens  
Les nerfz de ma harpe nouvelle,  
C'est bien en vain que je pretens  
D'accorder ton loz dessus elle.  
Que si tu veulx luy prester l'aisle,  
Alors d'ung vol audacieux,  
Cryant ta louange immortelle,  
Je voleray jusques aux cieux.  
Le luc je ne demande pas,  
Dont les filles de la Memoire  
Après les Phlegréans combas  
Sonnerent des Dieux la victoire.  
Desormais sur les bordz de Loyre  
Imitant le saint pouce Hebrieu,  
Mes doigtz fredonneront la gloire  
De celuy qui est trois fois Dieu.

*VI. Discours sur la louange de la vertu et sur les divers erreurs des hommes à Salm. Macrin*

Bien que ma Muse petite  
Ce doux-utile n'immitte  
Qui si doctement escrit,  
Ayant premier en la France  
Contre la saige ignorance  
Faict renaistre Democrit:  
Pourtant, Macrin, ne te fasche  
Si la bride ung peu je lasche

Au soing qui l'esprit me rompt:  
Et se pour t'aider à rire,  
J'ay entrepris de t'escrire,  
Pour me derider le front.  
La felicité non faulse,  
L'eschelle qui nous surhause  
Par degrez jusques aux cieux,  
N'est-ce pas la vertu seule,  
Qui nous tire de la gueule  
De l'Orque avaricieux?  
L'homme vertueux est riche:  
Si sa terre tumbe en friche,  
Il en porte peu d'ennuy:  
Car la plus grande richesse  
Dont les Dieux luy font largesse  
Est tousjours avecques luy.  
Il est noble, il est illustre:  
Et si n'emprunte son lustre  
D'une vitre, ou d'ung tumbeau,  
Ou d'une image enfumée  
Dont la face cousumée  
Rechigne dans ung tableau.  
S'il n'est duc, ou s'il n'est prince  
D'une et d'une autre province,  
Si est-il roy de son coeur:  
Et de son coeur estre maistre,  
C'est plus grand' chose que d'estre  
De tout le monde vainqueur.  
Si les mains de la nature  
Toute sa linéature  
N'ont mignardé proprement,  
Si en est l'esprit aymable:  
Et qui est plus estimable,  
le corps, ou l'accoustrement?  
La richesse naturelle,

C'est la santé corporelle:  
Mais si le ciel est donneur  
D'une ame saine, et lavée  
De toute humeur dépravée,  
C'est le comble du bonheur.  
Que me sert la docte escolle  
De Platon, ou que j'accolle  
Tout cela que maintenoit  
Le grand Peripatetique,  
Ou tout ce qu'en son portique  
Zenon jadis soustenoit:  
Si l'ignorant et pauvre homme  
Tout ce que vertu on nomme  
Garde precieusement,  
Pendant que monsieur le sage,  
Qui n'a vertu qu'au visage,  
En parle ocieusement?  
Que me sert-il que j'embrasse  
Petrarque, Vergile, Horace,  
Ovide, et tant de secrez,  
Tant de Dieux, tant de miracles,  
Tant de monstres, et d'oracles  
Que nous ont forgé les Grecz:  
Si pendant que ces beaux songes  
M'apastent de leurs mensonges,  
L'an, qui retourne souvent,  
Sur ses ailes empennées  
De mes meilleurs années,  
M'enporte avecques le vent?  
Que me sert la thèorique  
Du nombre Pythagorique:  
Ung rond, une ligne, ung point:  
Le pinceter d'une chorde,  
Ou sçavoir quel ton accorde  
Et quel ton n'accorde point:

Que me sert voir tout le monde  
En papier, ou je me fonde  
A l'arpanter pas à pas:  
Si en mon coeur je n'eu' onques  
Mesure, ou nombre quelquonques,  
Accord, reigle ny compas?  
Que me sert l'architecture,  
La perspective, et peinture,  
Ou au mouvement des cieux  
Contempler les choses haultes,  
Si pour congnoistre mes faultes  
Je ne me voy que des yeux?  
Que sert une longue barbe,  
Ung clystere, une reubarbe,  
Pour me faire vertueux?  
Ou une langue sçavante,  
Ou une loy mise en vante  
Au barreau tumultueux?  
Que me sert-il que je vole  
De l'ung jusqu'à l'autre pole,  
Si je porte bien souvent  
La peur et la mort en poupe,  
Avecques l'horrible troupe  
Des ondes grosses du vent?  
Que me sert que je m'ottroye  
Pour quelque petite proye  
Au sort douteux des combaz,  
Si la fortune crüelle  
Et la mort continüelle  
Me talonnent pas à pas?  
Que me sert-il que je suyve  
Les princes, et que je vive  
Aveugle, müet et sourd,  
Si apres tant de services  
Je n'y gaigne que les vices

Et les bons jours de la court?  
C'est une divine ruze  
De bien forger une excuze,  
Et en subtil artizan,  
Soit qu'on parle ou qu'on chemine,  
Contrefaire bien la myne  
D'ung vieil singe courtizan.  
C'est une loüable envie  
A ceux qui toute leur vie  
Veulent demourer oyzeux,  
D'ung nouveau ne faire conte,  
Et pour garder qu'il ne monte,  
Tirer l'eschelle apres eulx.  
C'est belle chose, que d'estre  
Des hommes appellé maistre:  
Et du vulgaire eslongné,  
Ne parlant qu'en voix d'oracle,  
Espouänter d'ung miracle  
Et d'ung sourcy renfrongné  
C'est chose fort singuliere  
Qu'une reigle irreguliere  
Dessous ung front de Caton:  
Ou dire qu'on est fragile,  
Affeublant de l'Evangile  
La charité de Platon.  
C'est une heureuse poursuytte,  
Estre dix ans à la suyte  
D'ung benefice empesté:  
Et puis pour toute ressource  
Vider et procez et bourse  
Par ung arrest non chastré.  
C'est une belle science,  
Pour faire une experience  
Avant qu'estre vieil routier,  
Par la mort guerir les hommes,



Et puis dire que nous sommes  
Des plus sçavans du mestier.  
C'est ung vertueux office,  
Avoir pour son exercice  
Force oyzeaux, et force aboys,  
Et en meutes bien courantes  
Clabauder toutes ses rentes  
Par les champs et par les boys.  
C'est une chose divine,  
Qu'une femme ou sottte, ou fine.  
C'est encor' ung heureux point  
De l'avoir pauvre et foeconde:  
Puis monstrier à tout le monde  
Les cornes qu'on ne void point.  
C'est ung heureux avantage,  
Qu'ung alambic en partage,  
Ung fourneau Mercurien:  
Et de toute sa sustance  
Tirant une quinte essence,  
Multiplier tout en rien.  
C'est une chose fort grave,  
Estre magnifique, et brave:  
Et sans y espargner Dieu,  
S'obliger en beau langage:  
Et puis mettre tout en gage  
Pour enrichir saint Matthieu.  
C'est chose noble, que d'estre  
En lice, en carriere adextre,  
Soit de nuict, ou soit de jour:  
Bon au bal, bon à l'escrime:  
Puis d'ung luc et d'une ryme  
Trionfer dessus l'amour.  
Ce sont beaux motz, que bravade,  
Soldat, cargue, camyzade  
Avec' ung brave san-dieu.

Trois beaux detz, une querelle,  
Et puis une maquerelle,  
C'est pour faire ung Demy-dieu.  
Ce sont choses fort aigües,  
Par sentences ambigües  
Philosopher haultement:  
Et voyant que la fortune  
Ne vous veult estre opportune,  
Nous feindre ung contentement.  
Quel estat doy' je donq' suyvre,  
Pour vertueusement vivre?  
Je ne parle desormais  
Du courtizan, ou agreste:  
Car c'est la fable d'Oreste,  
Qui ne s'acheve jamais.  
Le tonneau Dïogenique,  
Le gros sourcy Zenonique,  
Et l'ennemy de ses yeux,  
Cela ne me deïfie:  
La gaye philosophie  
D'Aristippe me plaist mieulx.  
Celuy en vain se travaille,  
Soit en terre, ou soit qu'il aille  
Où court l'avare marchand,  
Qui fasché de sa presence,  
Pour trouver la suffisence,  
Hors de soy la va cherchant.  
Macrin, pendant qu'à Ivrée  
Dessus ta lyre enyvree  
Du nectar Aönien,  
Tu refredones la gloire,  
Qui consacre à la memoire  
Ton Mecenas, et le mien:  
Ma Muse, qui se pourmeine  
Par Anjou, et par le Meine,

A faict ce discours plaisant:  
Ryant les erreurs du monde,  
Où en raison je me fonde,  
Le sage contrefaisant.

*VII. Les deux Marguerites*

Sus, ma Lyre, desormais  
Chante plus doux que jamais  
L'une et l'autre Marguerite:  
Ce sont les deux fleurs d'eslite,  
Où il fault cuillir le miel  
Des chansons dignes du ciel.  
Jadis les Dieux transformoient  
En astres ceux qu'ilz aimoient,  
Et si les vers sont croyables,  
Les campagnes pitoyables  
Grosses de sang, et de pleurs  
Enfantoient les belles fleurs.  
Le ciel, qui donne ses lois  
Soubz le sceptre de Valois,  
A mis au rang des planettes  
Les plus ardentes et nettes  
Tous les rameaux bienheureux  
De ce Tige planteureux.  
Là, est l'honneur d'Angoumois  
Charles, et le grand François,  
François, et Charles encores,  
Deux feuz, qui eclairent ores  
Tout ainsi que les flambeaux  
Des freres qui sont jumeaux.  
Ilz luyzent d'ordre là hault,  
Et si des mortelz il chault  
A ceux là qui plus ne meurent,  
Noz Rois, qui au ciel demeurent,  
Ne rejectent pas les veuz

De leurs enfans et nevez.  
Du sang que j'ay tant loué,  
Qui des Dieux est avoué,  
Deux belles fleurs sont venues:  
L'une vole sur les nues  
Qui a le ciel eclaircy,  
Et l'autre florist icy.  
Ce dyamant, que voilà,  
Est frere de cestuy-là;  
Ces rozes s'appellent rozes,  
Ces deux fleurettes declozes,  
Qui se ressemblent ainsi,  
Ont ung mesme nom aussi.  
Ne me vantez plus, ô Grecz,  
De Narcisse les regrez,  
Ny la fleur de ses pleurs née:  
Ny l'ardeur Apollinée,  
Hyacint', dont le malheur  
Fist naistre une rouge fleur.  
Ne me vantez plus aussi  
Ny Phebus ny son soucy,  
Ny la fleur Adonienne,  
Ny la Telamonienne,  
Ny celles par qui Junon  
Aquist de mere le nom.  
Ne me vantez le sejour  
Qui voit revivre le jour,  
Où du marinier sont quises  
Les Marguerites exquises:  
De la France le bonheur  
Surmonte l'Indique honneur.  
Sus donc, ô François esprits,  
Donnez l'honneur et le pris  
A la Marguerite sainte:  
Faictes de sa mort complaincte,

Par qui les avares cieux  
Ont ravy tout nostre mieux.  
Dictes comme elle avoit eu  
L'honneur, l'esprit, la vertu,  
Qui tout nostre siecle honnore:  
Et de celle dont encore'  
Les jours ne sont revoluz,  
Dictes en autant, ou plus.  
C'est de mes vers l'ornement:  
Seule, qui divinement  
Anime, enhardist, inspire  
Les bas fredons de ma Lyre:  
C'est elle, et je sçay combien  
Mes chansons luy plaisent bien.  
Si des premiers je n'ay pas  
Orné le Royal trespas,  
Aussi ma Muse est trop basse  
Pour une premiere place:  
Et qui sçait si les derniers  
Se feront point les premiers?  
Les artizans bien subtilz  
Animent de leurs outiliz  
L'airein, le marbre, le cuyvre:  
Mais châcun ne peut pas suyvre  
Si hault et brave argument  
Comme ung royal monument.  
Cestuy son sepulchre a bien,  
Et cestuy cy a le sien:  
Mais François, dont la memoire,  
Seule tumbe de sa gloire,  
Par tout le monde s'etend,  
Son sepulchre encor' attend.  
L'edifice elaboré  
Dont Mausole est honoré,  
Les erreurs Dedaliennes,

Les poinctes Egyptiennes,  
Et tout autre oeuvre parfaict,  
En ung jour ne fut pas faict.  
Qui a le stile assez hault,  
Pour epuyser, comme il fault,  
Une gloire si feconde?  
Le grand Monarque du monde  
De tout peintre et engraveur  
Ne cherchoit pas la faveur.  
Si me puis-je bien vanter  
De faire icy rechanter  
Les trois Angloizes Charites,  
Qui l'une des Marguerites  
Portent aux astres plus haulx  
En deux cents pas inegaulx.  
Les Dieux de noz biens jaloux  
T'avoient plantée entre nous,  
Royale fleur de Navarre,  
Et puis, d'une main avare  
T'arrachant de ces bas lieux,  
Ilz t'ont replantée aux cieux.  
Là, le chault et la froideur  
Ne seichent point ta verdure,  
Verdeur que tousjours evante  
Ung Zephyre, qui doux-vante  
En ces lieux, où en tout temps  
On voit rire le printemps.  
Là, de mile et mile espriz  
Qui volent par le pourpris,  
Le ciel, qui sienne t'appelle,  
Ne voit une ame plus belle:  
Le ciel ne peut il pas bien  
Reprendre ce qui est sien?  
Le ciel t'a reprise donc,  
Nous laissant d'ung mesme tronc

Cete autre Fleur, ta compaigne,  
Et ta fille, qui se baigne  
En ce labour glorieux  
Qui t'a mise au rang des Dieux.  
Permette le ciel amy  
Qu'apres ung siecle et demy  
La Fleur icy florissante  
A la Fleur non perissante  
Puisse voler d'ung prinsault,  
Pour se rejoindre là hault.  
Ce pendant nous, qui vivons,  
Ces doux vers nous escrivons,  
Affin que de race en race  
L'immortalité embrasse  
La non mortelle valeur  
De l'une et de l'autre Fleur.

*VIII. Ode au Seigneur des Essars sur le discours de son Amadis*

Celuy qui vid le premier  
Avec' sa torche etherée  
L'embrassement coutumier  
De Mars et de Cytherée,  
Ce fut le tout-voyant Dieu,  
Celuy qui tient le milieu  
Du choeur Hypocrenien,  
Dieu par qui fut revelée  
Cette amour long temps celée  
Au Feuvre Junonien.  
Ce Feuvre couvert alors  
De sueur et de poudriere  
Doroit ung harnoys de cors  
A la sçavante Guerriere:  
Ouvrage laborieux,  
Où l'ouvrier industrieux  
Avoit feinct subtilement

Les sciences, et les armes,  
Que sa soeur docte aux alarmes  
Favorize egalement.  
Mais la honte, et le desdain,  
Qui luy domtent le courage,  
Luy font oublier soudain  
Cet ingenieux ouvrage.  
Lors de ses plus fins outiliz  
Il forge les nez subtilz  
Attachez à clouds d'aymant,  
Dont la mesme Jalouzie,  
Si on croit la poëzie,  
Lia l'ung et l'autre amant.  
Ayant dressé ses appaz,  
Il sort de son domicile,  
Tournant feintement ses paz  
Aux fournaizes de Secile:  
Où les braz acoustumez  
Des Cyclopes enfumez  
Coup sur coup vont martelant,  
D'une tenaille mordente  
Retournant la masse ardente  
Du tonnerre etincelant.  
Là ce vieillart Lemnien  
Feint d'aller à l'heure, à l'heure,  
Pour donner au Thracien  
L'oportunité meilleure:  
Puis avecques ung long tour  
Celant son traistre retour  
Pour surprendre l'estranger,  
Ce sot jaloux delibere  
Par ung plus grand vitupere  
Sa grande honte vanger.  
A peine ce Dieu boyteux  
Avoit la porte passée,



Et jà l'amant convoyteux  
Tenoit sa dame embrassée:  
Et pressant l'ivoyre blanc,  
Or' la cuyse, ores le flanc,  
Or' l'estomac luy serroit,  
Cueillant à levres desclozes  
L'ame, qui parmy les rozes  
Entre deux langues erroit.  
Jà-jà le feu ravissant  
Des douces flammes cruëllles  
D'ung long soupir languissant  
Humoit leurs tiedes moëllles:  
Et voicy de toutes pars  
Mille petiz neuds espars,  
Dont les deux amans lacez  
Plus fort s'estraignent et lient,  
Que les vignes ne se plient  
Sur les ormes embrassez.  
Pres du lict, qui gemissoit,  
Tesmoing d'ung si doux martyre,  
Le jaloux se tappissoit,  
Mordant ses deux levres, d'ire.  
Puis courant deçà delà,  
En sa chambre il appella  
Toute la troupe des Dieux,  
Et palissant de colere  
Leur montra cet adultere,  
Joyeuse fable des cieux.  
Mars paizible à cete fois,  
Fronçant le hault de sa face,  
Remachoit à base vois  
Je ne sçay quelle menace.  
Venus d'ung regard piteux  
Tenoit en bas l'oeil honteux,  
Et de ses beaux doigts poliz

En vain mignardant sa force,  
Çà et là cacher s'efforce  
Et les rozes, et les lyz.  
Celuy qui a veu le tour  
De l'yraigne mesnagere,  
Filant ses rez à l'entour  
De la mouche passagere,  
Il a veu Mars et Venus  
Enchainez à membres nuds,  
Et Vulcain guignant au près  
De son embusche yraigneuze,  
Qui la couple vergongneuze  
Alloit serrant de si pres.  
Alors les plus renfrongnez  
De la bande Olympienne  
Soudain s'en sont eslongnez  
D'une ire Saturnienne.  
Mais quelqu'ung des moins facheux  
Voyant ces folastres jeux,  
Se sent chatouiller le coeur,  
Et en souriant desire  
D'apprester ainsi à rire  
A l'injurieux moqueur.  
Celuy qui chanta jadis  
En sa langue Castillane  
Les proesses d'Amadis  
Et les beautez d'Oriane,  
Par les siecles envieux  
D'ung sommeil oblivieux  
Jà s'en alloit obscurci,  
Quand une plume gentile  
De cete fable subtile  
Nous a l'obscur eclerci.  
C'est le Phebus des Essars,  
Lumiere Parizienne,

Qui nous montre le dieu Mars  
Joint avec' la Cyprienne:  
Chantant sous plaisant discours  
Les armes et les amours  
D'ung stile aussi violant,  
Lors qu'il tonne les alarmes,  
Comme aux amoureuses larmes  
Il est doucement coulant.  
Si de ce brave sujet  
On goute bien l'artifice  
On y verra le project  
De maint royal edifice:  
Qui tesmoigne le grand heur  
De la Françoisse grandeur.  
Là, se peut encores voir  
Maint siege, mainte entreprise,  
Ou celui qui en devise  
Jadis a faict son devoir.  
Là, se voit du grand François  
La foy constante, et loyale,  
Ses faictz, sa grandeur, ançois  
Sa posterité royale:  
Dont l'ung, qui tient en sa main  
L'heur du monarque Romain,  
De la France est gouverneur,  
L'autre, tesmoing de sa race,  
Porte escrit dessus sa face  
Des Princesses tout l'honneur.  
Là, ce gentil artizan  
Nous montre au vif: quel doit estre  
Le prince, le courtizan,  
Le sertiteur et le maistre:  
Combien d'ung fort bataillant  
Peut le courage vaillant:  
Quel est ou l'heur, ou malheur

D'une entreprise amoureuse,  
Et la chance malheureuse  
D'ung injuste querelleur.  
Qui du cygne Dorien  
Le vol imiter desire,  
D'ung ozer Icarien  
Se joint des ailes de cire.  
Et celuy se geyne en vain  
Après ce doux escrivain,  
Qui s'efforce d'egaler  
(Soit que les armes il vante,  
Soit que les amours il chante)  
Le sucre de son parler.  
Vous, que les Dieux ont esleuz  
Pour combatre l'ignorance,  
Et dont les escriz sont leuz  
Des voisins de nostre France,  
Donnez à cetuy l'honneur,  
Qui les faict par son bonheur  
De nostre langue apprentiz:  
Langue, qui estoit bornée  
Du Rhin, et du Pyrenée,  
Des Alpes, et de Thetis.  
Peut estre aussi que les ans  
Après ung long et long âge  
Par estrangiers courtizans  
Brouilleront nostre langage:  
Adonques la purité  
De sa douce gravité  
Se pourra trouver icy.  
Du Grec la veine feconde  
Et la Romaine faconde  
Revivent encor' ainsi.  
Quel esprit tant sourcilleux  
Contemplant la Thebaïde,

Ou le discours merveilleux  
De l'immortelle Eneïde,  
Se plaint que de ces auteurs  
Les poèmes sont menteurs?  
Ainsi l'Aveugle divin  
Nous faict voir sous feint ouvrage  
D'ung guerrier le fort courage  
Et l'esprit d'ung homme fin.  
Des poëtiques esprits  
L'utile et douce escriture  
Comprend ce qui est compris  
Au ciel et en la nature.  
Les Roys sont les argumens  
De leurs divins monumens:  
Et si nous montrent encor'  
Le beau, l'honneste, l'utile,  
Avec' ung plus docte stile  
Que Chrysipe ne Crantor.  
Mais je souhaite souvent  
D'estre banny jusqu'au More,  
Ou que la fureur du vent  
Me pousse jusq'à l'Aurore:  
Quand j'oy bruyre quelque fois  
Du peuple l'indocte vois,  
Ou quand j'escoute les criz  
De ces pourceaux d'Epicure,  
Qui en despit de Mercure  
Grongnent aux doctes escriz.  
L'ung plaint la contagion  
De la jeunesse abuzée:  
L'autre, la religion  
Par noms payens deguizée.  
Cetui-cy fort elegant  
Va ung songer alligant:  
Cetuy-là trop rigoureux

Approuve l'edict d'Auguste,  
Et le bannissement juste  
De l'Artizan amoureux.  
Vous les diriez, tant ilz sont  
D'une hayneuze nature,  
Qu'avecques Tymon ilz ont  
Jadis pris leur nourriture.  
Caton semble dissolu  
A cetuy là, qui a leu  
Dessus leur front Curien:  
Du reste, je m'en raporte  
Au tesmoignage que porte  
Leur ventre Epicurien.  
Puis ces graves enseignants  
D'une effrontée assurance  
Se prennent aux grands Seigneurs,  
Les accusant d'ignorance.  
Mesmes leurs cler-voyans yeux  
Se monstrent tant curieux,  
Que d'abaisser leurs edictz  
Jusq'aux simples damoizelles,  
Et aux cabinetz de celles  
Qui lizent nostre Amadis.  
Si le Harpeur ancien,  
Qui perdit deux fois sa femme,  
Corrumpit l'air Thracien  
D'une furieuse flamme:  
Pourtant nous n'avons appris  
D'avoir l'amour à mespris  
Dont la sainte ardeur nous poingt,  
Non celle desnaturée  
Qui de Venus ceincturée  
Les lois ne reconnoist point.  
Mais pourquoy se sent blessé  
Par nostre façon d'escrire

Celuy qui a tout laissé  
Fors son vice de mesdire?  
Lequel pour se deffacher,  
Voulant (ce semble) attacher  
Or' cetuy, ores celui,  
Par ne sçay queles sornettes  
Faict ung present de sonnettes  
A qui moins est fol que luy.  
Si est ce, que le japper  
De telz indoctes volumes  
N'a le pouvoir de couper  
L'aile aux bien-volantes plumes:  
Qui sous ung argument feint  
Nous ont si vivement peint  
Toutes noz affections,  
L'honneur, la vertu, le vice,  
La paix, la guerre, et l'office  
Des humaines actions.  
Or entre les mieux appris  
Le choeur des Muses ordonne  
Qu'à Herberay soit le pris  
De la plus riche couronne:  
Pour avoir si proprement  
De son propre acoutrement  
Orné l'Achille Gaullois,  
Dont la douceur allechante  
Donne à celui qui le chante  
Le nom d'Homere François.  
Si j'avoy' l'archet divin  
De la harpe Ronsardine,  
Le bas fredon Angevin  
Diroit la gloire Essardine:  
Neantmoins tel que je suis,  
Je la diray, si je puis,  
Non icy tant seulement,

Mais en cent papiers encore,  
Afin que son bruit decore  
Le mien eternellement.

*IX. Au Seign. Rob. de la Haye pour Estrene*

Ores, que l'an dispos,  
Qui tourne sans repos  
Par une mesme trace,  
Nous figure en son rond  
Du Pere au double front  
Et l'une et l'autre face:  
Amy, pour toy je veulx  
En poëtiques voeux  
De la nouvelle année  
Le jour solennizer,  
Afin d'eternizer  
Nostre amour nouveau-née.  
Je t'offriroy les dons,  
Qui feurent les guerdons,  
Des plus vaillans de Grece:  
Ou l'or malicieux,  
Qui tenteroit les yeux  
D'une chaste Lucrece:  
Je t'offriroy encor'  
L'ambicieux thezor,  
Que le marchand avare  
Au plus près du matin  
Pille pour son butin  
Au rivage barbare:  
Mais tant, et tant de biens,  
Que je desire tiens,  
Ne sont en ma puissance:  
Et l'avare soucy  
N'apauvrist point aussi  
Ta riche suffisance.



Si ma main eust acquis  
Le sçavoir tant exquis  
D'un Lysippe, ou Apelle,  
Tu devrois au pinceau,  
Au marbre et au cizeau  
Ta louange plus belle.  
Je n'oubliroy icy  
Ton Sybilet aussi  
Dont le docte artifice  
Nous rechante si bien  
Du Roy Mycenien  
Le triste sacrifice.  
Mais la Muse, et les Dieux  
Ne t'ont faict studieux  
D'une peinture morte,  
Et puis contre le tems  
En mes vers tu attens  
Une image plus forte.  
Mais que dy-je, en mes vers?  
Les tiens, qui l'univers  
Rempliront de leur gloire,  
Sur le marbre des cieux  
Engraveront trop mieux  
Le vif de ta memoire.  
Tes phaleuces tant doux,  
Qui coulent entre nous  
Mille graces infuses,  
De nous sont adorez,  
Pour estre redorez  
Du plus fin or des Muses.  
Tu vyvrois par les sons  
De plus haultes chansons,  
Si je sçavois eslire  
L'inimitable vois  
Que le grand Vandomoys

Accorde sur sa lyre.  
Quelz parfaicts artisans  
N'ont bien donné dix ans  
Au rond de leur science?  
Qui veult ravir le pris,  
Doit estre bien appris  
Par longue experience.

*X. Estrène à D. M. de la Haye*

Je fay present de fleurettes descloses  
A Flore mesme, et à Venus de rozes:  
Quand par ces vers peu florissans j'essaye  
Faire florir la florissante Haye:  
Qui par l'hyver de son âge touchée  
Comme ces fleurs, ne se verra seichée:  
Mais florira trop mieux que la couronne  
De son printems, qui maintenant fleuronne.  
Excusez donq' ma puissance peu haulte,  
Immitant ceux qui n'ayans de rien faulte  
Prennent en gré l'humble present des hommes.  
Mesmes le Dieu de ce mois où nous sommes,  
Clavier de l'an, qui rien plus ne demande  
Que miel, et palme, et figues pour offrande.  
Le coeur sans plus les Deïtez contente:  
Et c'est le don, lequel je vous presente.

*XI. Ode Pastorale à Ung Sien Amy*

Bergers couchez à l'envers,  
A l'ombre des saules verds:  
Bergers, qui au près des ondes  
Du Clain lentement fuyant  
Arrestez le cours oyant  
De ses Nymfes vagabondes,  
Desmanchez voz chalumeaux,  
Et dictez à ces ormeaux,

A ces antres et fontaines:  
N'escoutez plus noz chansons,  
Ni ces ruisseaux, ny leurs sons,  
Enfans des roches haultaines:  
Mais oyez le son divin  
Du chalumeau Poictevin,  
Renouvelant la memoire  
Du pasteur Sicilien,  
Et du grand Italien  
La vive et durable gloire.  
N'a gueres nostre Berger,  
Traversant d'ung pié leger  
Le doz chenu des montaignes,  
R'amena les doctes Soeurs,  
Abreuvant de leurs douceurs  
Les Poictevines campagnes.  
C'est luy premier des bergers,  
Qui dedaignant les dangers  
De l'envieuse ignorance,  
A ses vers osta le frain,  
Les faisant d'ung libre train  
Galloper parmy la France.  
Ses vers de fureur guydez,  
Comme fleuves desbridez,  
D'une audacieuse fuyte  
Noz campagnes vont foulant,  
Mais les ruisseaux vont coulant  
Tousjours d'une mesme suyte.  
O qu'ilz ont tardé souvent  
Et les ondes et le vent,  
Quand les Nymphes Poictevines  
Et les Dieux aux piedz de bouc  
Trepignoient dessoubz le joug  
De ses cadanses divines!  
Mais bien les troupeaux barbu,

Oyant des sommes herbuz  
Ses aubades nompareilles,  
Ont fait mille et mille saux,  
Et les plus lourds animaux  
En ont chauvy des oreilles.  
Ainsi le grand Thracien,  
De son luc musicien  
Tiroit les pierres oyantes,  
Les fleuves esmerveillez,  
Et des chesnes oreillez  
Les testes en bas ployantes.  
Heureux Berger desormais,  
Tu seras pour tout jamais  
L'honneur des champs et des prées,  
L'honneur des petiz ruisseaux,  
Des bois, et des arbrisseaux,  
Et des fontaines sacrées:  
Pour sonner si bien tes vers  
Sur les chalumeaux divers,  
Dont la douceur esprouvée  
Aux oreilles de bon goust  
Coule plus doux que le moust  
De la premiere cuvée.  
L'amour se nourrist de pleurs,  
Et les abeilles de fleurs:  
Les prez aymont la rozée,  
Phoebus ayme les neuf Soeurs,  
Et nous aymon' les douceurs  
Dont ta Muse est arrousée.  
Ores ores il te fault  
Avec ung style plus hault  
Poulser la royale plainte  
Jusqu'aux oreilles des Roys,  
Sacrant du pré Navarroys  
La fleur nouvellement sainte.

Ainsi l'Arcadique Dieu  
Te favorize en tout lieu,  
Et tes brebis camuzettes:  
Ainsi à toy seulement  
Demeure eternellement  
L'honneur des vieilles muzettes.

*XII. A Salm. Macrin*

Par ung tumbeau Arthemize honnora  
Et son Mauzole, et sa gloire, qui dure  
Au monument de la vie escriture,  
Non en celuy que l'art elaboura.  
Son coeur ardent le corps mort adora,  
Luy erigeant du sien vif sepulture:  
Mais la saison defist l'architecture,  
L'autre cercueil, la mort le devora.  
Tes vers, Macrin, bruslans d'amour semblable,  
Ta Gelonis font plus emerveillable  
Au seul tumbeau de l'immortalité.  
De ces deux là, reste ung peu de memoire:  
De cestuy-cy la plus durable gloire  
Ne craint la mort, ny la posterité.

*XIII. Sonnetz de l'honneste amour*

I  
Comme en l'object d'une vaine peinture  
Je repaissoy' plus l'esprit que le coeur,  
A contempler du celeste vainqueur  
La non encor' bien comprise nature,  
Je projetoy' sou' feincte couverture  
Les premiers traicts de sa douce rigueur,  
Mieux figurant le mort de sa vigueur  
Qu'imaginant le vif de sa poincture:  
Quand les saints voeuz de mon humble vouloir  
Ne feurent mis du tout en nonchaloir

Au Paradis du Dieu de ma victoire,  
Où de sa main ce divin guerdonneur  
M'a consacré prestre de son Honneur,  
Pour y chanter les hymnes de sa gloire.

II

Ce ne sont pas ces beaux cheveux dorez,  
Ny ce beau front, qui l'honneur mesme honnore,  
Ce ne sont pas les deux archets encore'  
De ces beaux yeux de cent yeux adorez:  
Ce ne sont pas les deux brins colorez  
De ce coral, ces levres que j'adore,  
Ce n'est ce teinct emprunté de l'Aurore,  
Ny autre object des coeurs enamourez:  
Ce ne sont pas ny ces lyz, ny ces rozes,  
Ny ces deux rancz de perles si bien closes,  
C'est cet esprit, rare present des cieux,  
Dont la beauté de cent graces pourvëue  
Perce mon ame, et mon coeur, et mes yeux  
Par les rayons de sa poignante vëue.

III

Je ne me plaign' de mes yeux trop expers,  
Ny de mon coeur trop leger à les croire,  
Puis qu'en servant à si haulte victoire  
Ma liberté si franchement je pers.  
Amour, qui void tous mes secrez ouvers,  
Me faict penser au grand heur de ma gloire,  
Lors que je peins au tableau de Memoire  
Vostre beauté, le seul beau de mes vers.  
Mais si ce beau ung fol dezir m'apporte,  
Vostre vertu plus que la beauté, forte,  
Le coupe au pié: et veult qu'un plus grand bien  
Prenne en mon coeur une accroissance pleine:  
Ou autrement, que je n'attende rien  
De mon amour, fors l'amour de la peine.

IV

Une froydeur secretement brulante  
Brule mon corps, mon esprit, ma raizon,  
Comme la poix anime le tyzon  
Par une ardeur lentement violente.  
Mon coeur tiré d'une force allechante  
Dessou' le joug d'une franche prizon,  
Boit à longs traicts l'aigre-doulce poyzon,  
Qui tous mes sens heureusement enchante.  
Le premier feu de mon moindre plaizir  
Faict halleter mon alteré dezir:  
Puis de noz coeurs la celeste Androgyne  
Plus saintement vous oblige ma foy:  
Car j'ayme tant cela que j'y imagine,  
Que ne puis aymer ce que je voy.

V

Ce Paradis, qui souspire le bâsme,  
D'une angelique et sainte gravité  
M'ouvre le ryz, mais bien le Deïté,  
Où mon esprit divinement se pâsme.  
Ces deux soleilz, deux flambeaux de mon âme,  
Pour me rejoindre à la Divinité,  
Perçent l'obscur de mon humanité  
Par les rayons de leur jumelle flâme.  
O cent fois donq et cent fois bienheureux  
L'heureux aspect de mon Astre amoureux!  
Puis que le ciel voulut à ma naissance  
Du plus divin de mes affections  
Par l'allambic de voz perfections  
Tirer d'Amour une cinquiesme essence.

VI

Quand je suis près de la flamme divine,  
Où le flambeau d'Amour est allumé,  
Mon saint dezir saintement emplumé  
Jusq'au tiers ciel d'un prin-vol m'achemine.  
Mes sens ravyz d'une doulce rapine

Laissent leur corps de grand ayze pasmé,  
Comme le Saint des douze mieux aymé,  
Qui repoza sur la sainte poitrine.  
Ainsi l'esprit dedaignant nostre jour  
Court, fuyt, et vole en son propre sejour  
Jusques à tant que sa divine dextre  
Haulse la bride au folastre dezir  
Du serviteur, qui pres de son plaisir  
Sent quelquefois l'absence de son maistre.

VII

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,  
Pour contempler celle beauté cachée  
Qui ne se peut, tant soit bien recherchée,  
Representer en ung coeur vicieux.  
De son autre arc doucement furieux  
La poincte d'or justement descochée  
Au seul endroit de mon coeur s'est fichée,  
Qui rend l'esprit du corps victorieux.  
Le seul dezir des beautez immortelles  
Guynde mon vol sur ses divines ailes  
Au plus parfaict de la perfection.  
Car le flambeau, qui saintement enflamme.  
Le saint brazier de mon affection,  
Ne darde en bas les saints traiz de sa flamme.

VIII

Non autrement que la Prestresse folle,  
En grommelant d'une effroyable horreur,  
Secoüe en vain l'indomtable fureur  
Du Cynthien, qui brusquement l'afolle:  
Mon estomac gros de ce Dieu qui vole,  
Espoüanté d'une aveugle terreur  
Se faict rebelle à la divine erreur,  
Qui brouille ainsi mon sens et ma parole.  
Mais c'est en vain: car le Dieu, qui m'estrainct,  
De plus en plus m'eguillonne et contrainct



De le chanter, quoy que mon coeur en gronde.  
Chantez le donq, chantez mieux que devant,  
O vous mes vers! qui volez par le monde,  
Comme fueillars esparillez du vent.

IX

L'aveugle Enfant, le premier né des Dieux,  
D'une fureur saintement eslançée  
Au vieil Caos de ma jeune pensée  
Darda les traicts de ses tou'-voyans yeux:  
Alors mes sens d'ung discord gracieux  
Furent liez en rondeur ballencée,  
Et leur beauté d'ordre egal dispensée  
Conceut l'esprit de la flamme des cieux.  
De voz vertuz les lampes immortelles  
Firent briller leurs vives estincelles  
Par le vouté de ce front tant serain:  
Et ces deux yeux d'une fuyte suyvie  
Entre les mains du Moteur souverain  
Firent mouvoir la sphere de ma vie.

X

J'ay entassé moimesme' tout le bois,  
Pour allumer celle flâme immortelle,  
Par qui mon âme avecques plus haulte aile  
Se guinde au ciel, d'ung egal contre-pois.  
Jà mon esprit, jà mon coeur, jà ma vois,  
Jà mon amour conçoit forme nouvelle  
D'une beauté plus parfaitement belle  
Que le fin or epuré par sept fois.  
Rien de mortel ma langue plus ne sonne:  
Jà peu à peu moimesme' j'abandonne,  
Par cete ardeur, qui me faict sembler tel  
Que se monstroit l'indomté filz d'Alcméne,  
Qui dedaignant nostre figure huméne,  
Brula son corps, pour se rendre immortel.

XI

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,  
Et pour avoir, ô sacrilege audace!  
Sou' le mortel d'une immortelle grace  
Idolâtré une sainte grandeur:  
Pour avoir pris de la celeste ardeur  
Ce qui de moy toute autre flâme chasse,  
Je sen' mon corps tout herissé de glace  
Contre le roc d'une chaste froideur.  
L'aveugle oyzeau, dont la perçante flâme  
S'afile aux rayz du soleil de mon âme,  
Aguize l'ongle, et le bec ravissant  
Sur les dezirs dont ma poitrine est pleine,  
Rongeant mon coeur, qui meurt en renaissant,  
Pour vivre au bien et mourir à la peine.

XII

La docte main, dont Minerve eust appris,  
Main dont l'ivoire en cinq perles s'allonge,  
C'est, ô mon coeur! la lyme qui te ronge,  
Et le rabot qui polist mes escrits.  
Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris,  
Soit que je veille, ou bien soit que je songe,  
Ardent la nuict de mon oeil, qui se plonge  
Au centre, où tend le rond de mes esprits.  
L'esprit divin, et la divine grace  
De ce parler, qui du harpeur de Thrace  
Eust le ennuiz doucement enchantez,  
Vous ont donné la voix inusitée  
Dont (ô mes vers) saintement vous chantez  
Le tout-divin de vostre Pasithée.

XIII

Puis que la main de la saige nature  
Bastit ce corps, des graces le sejour,  
Pour embellir le beau de nostre jour  
De plus parfaict de son architecture:  
Puis que le ciel trassa la protraiture

De cet esprit, qui au ciel faict retour,  
Habandonnant du monde le grand tour  
Pour se rejoindre à sa vive peinture:  
Puis que le Dieu de mes affections  
Y engrava tant de perfections,  
Pour figurer en cete carte peinte  
L'astre bening de ma fatalité,  
J'appen' ce voeu à l'immortalité  
Devant les pieds de vostre image sainte.

*XIV. L'adieu aux muses pris du latin de Buccanan*

L'adieu aux muses  
Pris du latin de Buccanan  
Adieu, ma Lyre, adieu les sons  
De tes inutiles chansons.  
Adieu la source, qui recrée  
De Phebus la tourbe sacrée.  
J'ay trop perdu mes jeunes ans  
En voz excercices plaisans:  
J'ay trop à voz jeuz asservie  
La meilleure part de ma vie.  
Cherchez, mes vers, et vous aussi,  
O Muses, jadis mon souci!  
Qui à voz douceurs nompareilles  
Se laisse flatter les oreilles.  
Cherchez qui sou' l'oeil de la nuyt,  
Enchanté par vostre doux bruit,  
Avec' les Nymphes honorées  
Danse au bal des Graces dorées.  
Vous trompez, ô mignardes Soeurs!  
La jeunesse par voz douceurs:  
Qui fuit le Palais, pour elire  
Les vaines chansons de la Lyre.  
Vous corrompez les ans de ceux  
Qui sou' l'ombrage paresseux

Laissent languir efeminée  
La force aux armes destinée.  
L'hyver, qui naist sur leur printens,  
Voulte leur corps devant le tens:  
Devant le tems l'avare Parque  
Les pousse en la fatale barque.  
Leur teinct est tousjours palissant.  
Leur corps est tousjours languissant.  
De la mort l'efroyable image  
Est tousjours peinte en leur visage.  
Leur plaisir traine avecques luy  
Tousjours quelque nouvel ennuy:  
Et au repos, où ilz se baignent,  
Mille travaux les accompagnent.  
Le miserable p'ionnier  
Ne dort d'un sommeil prisonnier:  
Le nocher au milieu de l'onde  
Sent le commun repos du monde:  
Le dormir coule dans les yeux  
Du laboureur laborieux:  
La mer ne sent tousjours l'orage:  
Les vens appaizent leur courage.  
Mais toy sans repos travaillant,  
Après Caliope baillant,  
Quel bien, quel plaisir as tu d'elle,  
Fors le parfun d'une chandelle?  
Tu me sembles garder encor'  
Les chesnes se courbans sou' l'or,  
Et les pommes mal attachées,  
Par les mains d'Hercule arrachées.  
Jamais le jour ne s'est levé  
Si matin, qu'il ne t'ayt trouvé  
Resvant dessus tes Poëzies  
Toutes poudreuses et moizies.  
Souvent, pour ung vers allonger,

Il te fault les ongles ronger:  
Souvent d'une main courroussée  
L'innocente table est poussée.  
Ou soit de jour, ou soit de nuyt,  
Cete rongne tousjours te cuyt:  
Jamais cete humeur ne se change:  
Tousjours le style te demange.  
Tu te distiles le cerveau  
Pour faire ung poëme nouveau:  
Et puis ta Muse est deprivée  
Par l'ignorance autorisée.  
Pendant, la mort qui ne dort pas,  
Haste le jour de ton trespas:  
Adonques en vain tu t'amuses  
A ton Phebus, et à tes Muses.  
Le Serpent, qui sa queue mord,  
Nous tire tous après la mort.  
O fol, qui haste les années,  
Qui ne sont que trop empennées!  
Ajouste à ces malheurs ici  
De pauvreté le dur souci:  
Pesant fardeau, que tousjours porte  
Des Muses la vaine cohorte:  
Ou soit que tu ailles sonnant  
Les batailles d'un vers tonnant:  
Ou soit que ton archet accorde  
Un plus doux son dessus ta corde:  
Soit qu'au théâtre ambicieux  
Tu montres au peuple ocieux  
Les malheurs de la tragedie,  
Ou les jeuz de la comedie.  
Sept villes de Greces ont debat  
Pour l'auteur du Troyen combat:  
Mais le chetif, vivant, n'eut onques  
Ny maison ny païs quelquonques.

Tytire pauvre et malheureux  
Regrete ses champs planteureux:  
Le pauvre Stace à peine evite  
De la faim l'importune suyte.  
Ovide au Getique sejour,  
Faché de la clarté du jour,  
De son bannissement accuse  
Ses yeux, ses livres et sa Muse.  
Mesmes le Dieu musicien  
Sur le rivage Amphrisien  
D'Admete les boeufz mena paistre  
Et conta le troppeau champestre.  
Mais fault-il, pour les vers blâmer,  
Nombrer tous les floz de la mer?  
Et toute l'arene roulante  
Sur le pavé d'une eau coulante?  
Malheureux, qui par l'univers  
Jeta la semence des vers:  
Semence digne qu'on evite  
Plus que celle de l'aconite.  
Malheureux, que Melpomené  
Veid d'un bon oeil, quand il fut né:  
Luy inspirant dès sa naissance  
De son sçavoir la congnoissance.  
Si le bonheur est plus amy  
De celui qui n'a qu'à demy  
Des doctes Soeurs l'experience,  
O vaine, et ingrate science!  
Heureux et trois, et quatre fois  
Le sort des armes et des lois:  
Heureux les gros sourcils encore'  
Que le peuple ignorant adore.  
Toy, que les Muses ont eleu,  
De quoy te sert-il d'estre leu,  
Si pour tout le gaing de ta peine

Tu n'a qu'une louange vaine?  
Tes vers sans fruict, laborieux,  
Te font voler victorieux  
Par l'esperance, qui te lie  
L'esprit d'une douce folie.  
Tes ans, qui coulent ce pendant,  
Te laissent tousjours attendant:  
Et puis ta vieillesse lamente  
Sa pauvreté, qui la tormente:  
Pleurant d'avoir ainsi perdu  
Le tems au livres despandu,  
Et d'avoir semé sur l'arene  
De ses ans la meilleure grene.  
Donne congé, toy qui es fin,  
Au cheval qui vieillist, afin  
Que pis encor' ne luy advienne,  
Et que poussif il ne devienne.  
Que songe'tu? le lendemain  
Du corbeau n'est pas en ta main.  
Sus donq', la chose commencée  
Est plus qu'à demy avancée.  
Malheureux, qui est arrêté  
De vieillesse, et de pauvreté.  
Vieillesse, où pauvreté abonde,  
C'est la plus grand' peste du monde.  
C'est le plaisir que vous sentez,  
O pauvres cerveaux evantez!  
C'est le profit qui vient de celles  
Que vous nommez les neuf Pucelles.  
Heureuses nymphes, qui vivez  
Par les forestz, où vous suyvez  
La sainte Vierge chasseresse,  
Fuyant des Muses la paresse,  
Soit donq' ma Lyre ung arc turquois:  
Mon archet devienne ung carquois:

Et les vers, que plus je n'adore,  
Puisseut traictz devenir encore'.  
S'il est ainsi, je vous suivray,  
O nymphes! tant que je vivray:  
Laisant dessus leur double croupe  
Des muses l'ocieuse troppe.  
COELO MUSA BEAT



# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)